

L'ESPRIT

DE

MOLIÈRE,

OU

*CHOIX de Maximes, Pensées, Caractères,
Portraits & Réflexions tirés de ses
Ouvrages ; avec un Abrégé de sa Vie,
un Catalogue de ses Pièces , le temps
de leurs premières représentations :*

ET des Anecdotes relatives à ces Pièces.

TOME SECOND.



A L O N D R E S.

E T

A P A R I S,

Chez L A C O M B E, Libraire, rue de
Tournon, près le Luxembourg.

M. DCC. LXXVII.

L'E S P R I T

DE

M O L I E R E

OU

Choe de Maitre, P. de la Cour
P. de la Cour, P. de la Cour
Ouvrage, avec un Appendice
un Appendice de la Cour
de la Cour, P. de la Cour
Et des Maitres de la Cour



A L O N D R E

A P A R I S

Choe de Maitre, P. de la Cour
Ouvrage, avec un Appendice
un Appendice de la Cour
de la Cour, P. de la Cour

M. DEC. 17. 1711



L' E S P R I T

D E

M O L I È R E.

G.

*GALANS de Cour, indiscrets. Différence
de leur amour d'avec celui d'un Tartufe.*

TARTUFE, faux Dévot, à Elmire.

Tous ces galans de Cour dont les femmes sont folles,
Sont bruyans dans leurs faits, & vains dans leurs paroles;
De leurs projets sans cesse on les voit se targuer;
Il n'est point de faveur qu'ils n'aillent divulguer,
Et leur langue indiscrete en qui l'on se confie,
Déshonore l'autel où leur cœur sacrifie.

A ij

Mais les gens comme nous brûlent d'un feu discret ,
 Avec qui , pour toujours , on est sûr du secret.
 Le soin que nous prenons de notre renommée ,
 Répond de route chose à la personne aimée ;
 Et c'est en nous qu'on trouve , acceptant notre cœur ,
 De l'amour sans scandale , & du plaisir sans peur.

Tartufe , Act. III , Sc. III.

*GALANS n'obsèdent que parce qu'on le
 veut bien.*

Quoi qu'on en puisse dire , les Galans
 n'obsèdent jamais que quand on le veut
 bien ; il y a un certain air doucereux qui
 les attire , ainsi que le miel fait les mou-
 ches ; & les honnêtes femmes ont des
 manières qui les savent chasser d'abord.

George Dandin , Act. II , Sc. III.

GALANT. Comment il doit être fait.

Et tu crois que de toi je ferois mon galant ?
 Un mari passe encor , tel qu'il est on le prend ,
 On n'y va pas chercher tant de cérémonie ;
 Mais il faut qu'un galant soit fait à faire envie.

Dépit Amoureux , Act. v , Sc. ix.



GÉNÉROSITÉ.

IL est généreux de se ranger du côté des affligés.

Critique de l'École des Femmes, Sc. VII.

GENS de bien.

HÉ, mutuellement, croyons-nous gens de bien.

Cocu imaginaire, Sc. XXII.

== Leur manière de juger des autres.

LES véritables gens de bien sont d'autant plus prompts à se laisser tromper, qu'ils jugent d'autrui par eux-mêmes.

Deuxième Placet sur le Tartufe.

== de Cour ; leur air.

QUE, dans tous leurs discours, & dans toutes leurs actions, les Gens de Cour ont un air agréable ! Et qu'est-ce que c'est, auprès d'eux, que les gens de province ?

George Dandin, Act. II, Sc. V.

GENTILHOMME.

LA Coutume de France ne veut pas qu'un Gentilhomme sache rien faire.

Le Sicilien, Sc. IX.

POURCEAUGNAC.

IL est fâcheux à un Gentilhomme d'être pendu ; & une preuve comme celle-là feroit tort à nos titres de noblesse.

Pourceaugnac, Act. III, Sc. II.

== Il y a de la lâcheté à vouloir le paroître lorsqu'on ne l'est pas.

M. JOURDAIN.

Monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes Gentilhomme ?

CLÉONTE.

Monsieur, la plupart des gens, sur cette question, n'hésitent pas beaucoup. On tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre ; & l'usage au-

jourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentimens; sur cette matière, un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête-homme; & qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le Ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas.

Bourgeois Gentilhomme, Act. III, Sc. II.

GENTILSHOMMES, *malheureux d'être obligés de risquer leur vie pour se venger des téméraires.*

Nous nous voyons obligés, mon frère & moi, à tenir la campagne pour une de ces fâcheuses affaires qui réduisent les Gentilshommes à se sacrifier, eux & leur famille, à la sévérité de leur honneur, puisqu'enfin le plus doux succès en est toujours funeste; & que si on ne quitte pas la vie, on est contraint de quitter le Royaume; & c'est en quoi je trouve la

condition d'un Gentilhomme malheureuse, de ne pouvoir point s'assurer sur toute la prudence & toute l'honnêteté de sa conduite ; d'être asservi, par les loix de l'honneur, au dérèglement de la conduite d'autrui, & de voir sa vie, son repos & ses biens dépendre de la fantaisie du premier téméraire qui s'avisera de lui faire une de ces injures pour qui un honnête-homme doit périr.

On a cet avantage, qu'on fait courir le même risque, & passer aussi mal le temps à ceux qui prennent fantaisie de nous venir faire une offense de gaieté de cœur.

Festin de Pierre, Act. III, Sc. v.

G L O I R E, *n'empêche pas de craindre
la mort de ce qu'on aime.*

Je prends, Amphitryon, grande part à la gloire

Que répandent sur vous vos illustres exploits ;

Et l'éclat de votre victoire

Sut toucher de mon cœur les sensibles endroits ;

Mais, quand je vois que cet honneur fatal

Éloigne de moi ce que j'aime,

Je ne puis m'empêcher, dans ma tendresse extrême ,

De lui vouloir un peu de mal ;

Et d'opposer mes vœux à cet ordre suprême ,

Qui des Thébains vous fait le Général.

C'est une douce chose après une victoire ,

Que la gloire où l'on voit ce qu'on aime élevé ;

Mais , parmi les périls mêlés à cette gloire ,

Un triste coup , hélas ! est bientôt arrivé.

De combien de frayeurs a-t-on l'âme blessée ,

Au moindre choc dont on entend parler ?

Voit-on dans les horreurs d'une telle pensée ,

Par où jamais se consoler

Du coup dont elle est menacée ?

Et, de quelque laurier qu'on couronne un vainqueur ,

Quelque part que l'on ait à cet honneur suprême ;

Vaut-il ce qu'il en coûte aux tendresses d'un cœur

Qui peut, à tout moment , trembler pour ce qu'il aime.

Amphitrion, Acte 1, Scène III.

GOGUENARD *sexagénaire.*

. Oh ! que cela doit plaire

De voir un goguenard presque sexagénaire !

Ecole des Maris, Act. I, Sc. III.



GOURMAND.

Vous n'avez pas ici un repas fort savant Si Damis s'en étoit mêlé, tout feroit dans les règles ; il y auroit par-tout de l'élégance & de l'érudition, & il ne manqueroit pas de vous exagérer lui-même toutes les pièces du repas qu'il vous donneroit, & de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux ; de vous parler d'un pain de rive à biseau doré, relevé de croûte par-tout, croquant tendrement sous la dent ; d'un vin à sève veloutée, armé d'un vert qui n'est point trop commandant ; d'un carré de mouton gourmandé de persil ; d'une longe de veau de rivière, longue, blanche, délicate, & qui, sous les dents, est une vraie pâte d'amande ; de perdrix, relevées d'un fumet surprenant ; & , pour son opéra, d'une soupe à bouillon perlé, soutenue d'un jeune gros dindon, cantonnée de pigeonneaux, & couronnée d'oignons blancs, mariés avec la chicorée.

Bourgeois Gentilhomme, Act. IV, Sc. 1

G R A C E S.

ALCESTE, Misanthrope, parlant de Célimène.

Oh ! juste Ciel ! faut-il qu'on joigne à tant de graces ,
Les vices odieux des ames les plus basses !

Misanthrope, Act. IV, Sc. II.

*GRANDEUR, devient incommode, sur-
tout en amour.*

MERCURE parle de Jupiter.

DANS quelque rang qu'il soit des mortels regardé ,
Je le tiendrois fort misérable ,
S'il ne quittoit jamais sa mine redoutable ,
Et qu'au faîte des cieux il fût toujours guindé.
Il n'est point à mon gré , de plus sotte méthode ,
Que d'être emprisonné toujours dans sa grandeur ;
Et surtout aux transports de l'amoureuse ardeur ,
La haute qualité devient fort incommode.

Amphitrion, Prologue.



G R A N D S.

(*C'est un Bouffon qui parle à un Prince*).

. . . On doit regarder comme l'on parle aux Grands ,
Et vous êtes , par fois , d'assez fâcheuses gens ,

Princesse d'Elide , Act. 1 , Sc. 11.

== On ne cherche auprès d'eux que
son intérêt. Revers à craindre auprès
des Grands.

D. L O P E , *Courtisan.*

Et quand , charmante Élise a-t-on vu , s'il vous plaît ,
Qu'on cherche auprès des grands que son propre intérêt ?
Qu'un parfait Courtisan veuille charger leur suite
D'un censeur des défauts qu'on trouve en leur conduite ;
Et s'aïlle inquiéter si son discours leur nuit ,
Pourvu que sa fortune en tire quelque fruit ;
Tout ce qu'on fait ne va qu'à se mettre en leur grâce ;
Par la plus courte voie on y cherche une place ;
Et les plus prompts moyens de gagner leur faveur ,
C'est de flatter toujours le foible de leur cœur ;
D'applaudir en aveugle à ce qu'ils veulent faire ,
Et n'appuyer jamais ce qui peut leur déplaire ;
C'est-là le vrai secret d'être bien auprès d'eux.
Des utiles conseils font passer pour fâcheux ,

Et vous laissent toujours hors de la confidence
 Où vous jette d'abord l'adroite complaisance.
 Enfin , on voit partout que l'art des Courtisans
 Ne tend qu'à profiter des foiblesses des Grands ,
 A nourrir leurs erreurs , & jamais dans leur ame
 Ne porter les avis des choses qu'on y blâme.

E L I S E.

Ces maximes un tems leur peuvent succéder ,
 Mais il est des revers qu'on doit appréhender ;
 Et dans l'esprit des Grands , qu'on tâche de surprendre ,
 Un rayon de lumière à la fin peut descendre ,
 Qui sur tous ces flatteurs venge équitablement
 Ce qu'a fait à leur gloire un long aveuglement.

Don Garcie , Act. II , Sc. I.

G R A N D - S E I G N E U R .

UN Grand-Seigneur méchant homme ,
 est une terrible chose.

Festin de Pierre , Act. I , Sc. I.

Ce vers , de Thomas Corneille , est l'expression
 de la même pensée.

» Un Grand-Seigneur méchant est une étrange affaire.



GRANDS-SEIGNEURS.

M. JOURDAIN.

Je ne vois rien de si beau que de hanter les Grands-Seigneurs ; il n'y a qu'honneur & que civilité avec eux ; & je voudrois qu'il m'en eût coûté deux doigts de la main, & être né Comte ou Marquis.

Bourgeois Gentilhomme, Act. III, Sc. XIII.

GRIMACES en amour, ressemblent fort à la vérité.

ANGÉLIQUE.

MAIS, ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'aime autant qu'il le dit ?

TOINETTE.

Hé, hé, ces choses-là par fois sont un peu sujettes à caution. Les grimaces d'amour ressemblent fort à la vérité ; & j'ai vu de grands Comédiens là-dessus.

Malade Imaginaire, Act. I, Sc. IV.

G U E R R E.

JODELET, *Valet , travesti en Officier de réforme.*

LA guerre est une belle chose ; mais , ma foi , la Cour récompense bien mal aujourd'hui les gens de service comme nous.

Précieuses , Sc. XII.

G U É R I S O N.

UN Malade ne doit point vouloir guérir , que la Faculté n'y consente.

Pourceaugnac , Act. I , Sc. VII.

MARQUE d'un cerveau démonté , & d'une raison dépravée , que de ne vouloir pas guérir.

Idem , Act. II , Sc.



H.

H A B I L E S gens.

LES habiles gens sont toujours recherchés.

Médecin malgré lui, Act. I, Sc. VI.

H A B I T S d'un Courtisan.

PIERROT, Paysan.

QUE d'histoires & d'engingorniaux ,
boutont ces Messieux-là les Courtisans !
Je me pardrois là-dedans , ; ils
avont des cheveux qui ne tenont point à
leu tête ; & ils boutont ça , après tout ,
comme un gros bonnet de filasse. Ils ant
des chemises qui ant des manches où j'en-
trerions tout brandis. En glieu d'haut de
chausse ; ils portent un garderobe aussi
large que d'ici à Pâques , en glieu de pour-
point , de petites brassières , qui ne leu

venont pas jusqu'au brichet, & en glieu de rabats, un grand mouchoir de cou à réziau, aveuc quatre grosses houpes de linge qui leu pendent sur l'estomaque. Ils avont itou d'autres petits rabats au bout des bras, & de grands entonnois de pafement aux jambes ; & parmi tout ça, tant de rubans, tant de rubans, que c'est une vraie piquié. Ignia pas jusqu'aux foulers qui n'en foyont farcis tout depis un bout jusqu'à l'autre ; & ils sont faits d'eune façon que je me romprois le cou aveuc.

Festin de Pierre, Act. II, Sc. I.

Thomas Corneille a rimé cette description dans les vers suivans :

- « Mon Quieu, combian d'affaire !
» J'navois vu s'habiller jamais de Courtifans ,
» Ni leu zangingorniaux , je me pardrois dedans.
» Pour le zy faire entrer comme n'en lé balotte !
» J'étais tout éboby de voir ça. Quien Charlotte ,
» Quant i sont habillés , y vous ant tout à point
» De grands cheveux toufus mais qui ne tenont point
» A leu teste, & pis vla tout d'un coup qui l'y passe ,
» I boutont ça tout comme un bonnet de filasse.

- » Leu chemise, qu'à voir j'estas tout étourdi ,
 » Ant de manches où tous deux j'entrerions tout brandi.
 » En glicu de haut de chauffe , il ant fartaine histoire
 » Qui ne leu viant que là. J'auras bian de quoi boire ,
 » Si j'avas tout l'argent des lifets de dessus.
 » Glien a tant , glien a tant , qu'en n'an feroit voir pa.
 » Il n'ant jusqu'au colet qui n'va point en derriere ,
 » Et qui leu pend devant bâti d'une maniere ,
 » Que je n'tel feroit dire , & si j'lai vû de près.
 » Il ant au bout dé bras d'autres petits colets ,
 » Aveuc des passemens faits de dantale blanche
 » Qui veniant par le bout faifont le tour de manche.

H A I N E.

Qui ne sauroit haïr , ne peut vouloir qu'on meure.

Don Garcie , Aët. 11 , Sc. VI.

Qui ne sauroit haïr peut-il vouloir qu'on meure ?

Amphitrion , Aët. 11 , Sc. VI.

== *A quel point elle peut être portée.*

A L C M È N E.

Il n'est plus cet amour tendre & passionné

· · · · ·

C'est , en sa place , un courroux inflexible ,

Un vif ressentiment , un dépit invincible ,

Un désespoir d'un cœur justement animé ,
 Qui prétend vous haïr , pour cet affront sensible ,
 Autant qu'il est d'accord de vous avoir aimé ;
 Et c'est haïr autant qu'il est possible.

Amphitryon , Act. II , Sc. VI.

H A R A N G U E *médicale.*

SAVANTISSIMI Doctores ,
 Medicinæ Professores ,
 Qui hic assemblati estis ;
 Et vos altri Messiores ,
 Sententiarum Facultatis
 Fideles executores ,
 Chirurgiani & Apothicari ,
 Atque tota Compania aussi
 Salus , honor , & argentum ;
 Atque bonum appetitum.
 Non possum Docti Confreri ,
 En moi satis admirari ,
 Qualis bona inventio ,
 Est Medici Professio.
 Quam bella chosa est & bene trovata
 Medicina illa benedicta ,
 Quæ suo nomine solo ,
 Surprenanti miraculo
 Depuis si longo tempore
 Facit à gogo vivere ,

Tant de gens omni genere.

Per totam terram videmus

Grandam vogam ubi fumus ;

Et quod grandes & petiti

Sunt de nobis infatuti.

Totus mundus currens ad nostros remedios

Nos regardat sicut Deos ;

Et nostris Ordonnanciis

Principes & Reges soumisos videtis.

Donque il est nostræ sapientiæ ,

Boni sensus atque prudentiæ ,

De fortement travailler ,

A nos bene conservare

In tali credito , vogâ & honore ;

Et prandere gardam à non recevoir ,

In nostro docto corpore ,

Quàm personas capabiles ,

Et totas dignas ramplire

Has plaças honorabiles.

Malade imaginaire , Int. III.

HARDIESSE, *réussit en amour.*

UN peu de hardiesse réussit toujours
aux amans , il n'y a en amour que les
honteux qui perdent.

Amans Magnifiques , Act. I , Sc. I.

HAUTS-DE-CHAUSSES.

CES grands hauts-de-chausses sont propres à devenir les receleurs des choses qu'on dérobe.

Avare, Act. I, Sc. III.

HÉRITIER. *Raisons d'un faux Dévot pour s'approprier le bien d'un légitime héritier.*

TARTUFE.

Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas,
De leur éclat trompeur je ne m'éblouis pas ;
Et si je me résous à recevoir du père (1)
Cette donation qu'il a voulu me faire ,
Ce n'est , à dire vrai , que parce que je crains
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains ,
Qu'il trouve des gens , qui , l'ayant en partage ,
En fassent , dans ce monde , un criminel usage ;
Et ne s'en servent pas , ainsi que j'ai dessein ,
Pour la gloire du Ciel & le bien du prochain.

(1) Orgon qui veut donner son bien à Tartufe pour en priver son fils.

CLÉANTE.

Eh ! Monsieur , n'ayez point ces délicates craintes ,
 Qui d'un juste héritier peuvent causer les plaintes.
 Souffrez , sans vous vouloir embarrasser de rien ,
 Qu'il soit à ses périls possesseur de son bien ;
 Et songez qu'il vaut mieux encor qu'il en méfuse ,
 Que si , de l'en frustrer , il faut qu'on vous accuse.
 J'admire seulement , que sans confusion ,
 Vous en ayez souffert la proposition.
 Car , enfin , le vrai zèle a-t-il quelque maxime
 Qui montre à dépouiller l'héritier légitime ?
 Et , il faut , &c.

Tartufe , Act. IV , Sc. I.

HEURE de manger.

O Ciel ! que l'heure de manger ,
 Pour être mis dehors , est une maudite heure !

Amphitrion , Act. III , Sc. VII.

HOMMAGES.

IL n'est rien de si grand & de si superbe
 que le nom * que je mets à la tête de
 ce livre , & rien de plus bas que ce qu'il

* C'étoit celui de S. A. R. Monseigneur le
 Duc d'Orléans , frère unique du Roi.

contient ; & quelques-uns pourront bien dire que c'est poser une couronne de perles & de diamans sur une statue de terre, & faire entrer par des portiques magnifiques & des arcs triomphaux superbes dans une méchante cabane. Mais les hommages ne sont jamais regardés par les choses qu'ils portent.

Épître dédicatoire de l'École des Maris.

H O M M E.

Que c'est à tort que sages on nous nomme,
Et que dans tous les cœurs, il est toujours de l'homme !

Misanthrope, Act. v, Sc. vii.

L'homme est, je vous l'avoue, un méchant animal.

Tartufe, Act. v, Sc. vi.

H O M M E de Cour. (caractère d'un)

M O L I È R E parlant à Brécourt, Comédien.

Vous faites un honnête homme de Cour.

Vous devez prendre un air posé, un ton de voix naturel, & gesticuler le moins qu'il vous sera possible.

Impromptu de Versailles, Sc. i.

H O M M E (honnête), *ne veut point
devoir , au pouvoir des parens , la pos-
session de ce qu'il aime.*

Quand on est honnête-homme on ne veut rien devoir
À ce que des parens ont sur nous de pouvoir ;
On répugne à se faire immoler ce qu'on aime ,
Et l'on veut n'obtenir un cœur que de lui-même.

Femmes Savantes , Act. v , Sc. 1.

== Comparé à l'oiseau sur la branche.

S G A N A R E L L E , *Valet , à Don Juan ,
son Maître.*

SACHEZ , Monsieur , que tant va la cru-
à l'eau, qu'enfin elle se brise ; & , comme
dit fort bien cet Auteur que je ne con-
nois pas , l'homme est en ce monde , ainsi
que l'oiseau sur la branche ; la branche est
attachée à l'arbre ; qui s'attache à l'ar-
bre fuit de bons préceptes ; les bons pré-
ceptes valent mieux que les belles paroles ;
les belles paroles se trouvent à la Cour ;
à la Cour sont les Courtisans ; les Cour-
tisans suivent la mode ; la mode vient de
la

la fantaisie ; la fantaisie est une faculté de l'ame ; l'ame est ce qui nous donne la vie ; la vie finit par la mort, . . & . . . songez à ce que vous deviendrez.

Festin de Pierre, Act. v, Sc. II.

Voici comment Thomas Corneille a paraphrasé cette tirade.

Il faut que je vous parle , il faut que je vous dise ,
» Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise ;
» Et comme dit fort bien , en moindre ou pareil cas ,
» Un Auteur renommé que je ne connois pas ,
» Un oiseau sur la branche est proprement l'exemple
» De l'homme qu'en pécheur ici-bas je contemple.
» La branche est attachée à l'arbre qui produit ,
» Selon qu'il est planté , de bon ou mauvais fruit.
» Le fruit , s'il est mauvais , croît plus qu'il ne profite ;
» Ce qui croît , vers la mort , nous fait aller plus vite ;
» La mort est une loi d'un usage important.
» Qui peut vivre sans loi , vit en brute ; & partant
» Ramassez , ce sont là preuves indubitables ,
» Qui font que vous irez , Monsieur , à tous les diables.



H O M M E à Projets.

O R M I N.

Je ne me répais point de visions frivoles ,
 Et je vous porte ici les solides paroles
 D'un avis , que par vous , je veux donner au Roi ,
 Et que tout cacheté je conserve sur moi.
 Non de ces fots projets , de ces chimères vaines
 Dont les Surintendans ont les oreilles pleines :
 Non de ces gueux d'avis , dont les prétentions
 Ne parlent que de vingt ou trente millions ;
 Mais un , qui , tous les ans , à si peu qu'on le monte ,
 En peut donner au Roi quatre cens de bon compte ,
 Avec facilité , sans risque , ni soupçon ,
 Et sans fouler le Peuple en aucune façon :
 Enfin , c'est un avis d'un gain inconcevable ,
 Et que du premier mot on trouvera faisable.
 Oui , pourvu que par vous je puisse être poussé, ...

E R A S T E.

Soit ; nous en parlerons. Je suis un peu pressé.

.

O S M I N.

Vous voyez le grand gain , sans qu'il faille le dire ,
 Que de ses Ports de mer le Roi tous les ans tire,
 Or l'avis , dont encor nul ne s'est avisé ,

Est qu'il faut de la France, & c'est un coup aisé,
 En fameux ports de mer, mettre toutes les côtes.
 Ce seroit pour monter à des sommes très-hautes,
 Et si

E R A S T E.

L'avis est bon & plaira fort au Roi
 Adieu. Nous nous verrons.

O R M I N.

Au moins appuyez-moi
 Pour en avoir ouvert les premières paroles.

E R A S T E.

Oui, oui.

O R M I N.

Si vous vouliez me prêter deux pistoles,
 Que vous reprendriez sur le droit de l'avis,
 Monsieur. . . .

E R A S T E.

Oui, volontiers. Plût à Dieu qu'à ce prix
 De tous les importuns je pusse me voir quitte!

Les Fâcheux, Act. III, Sc. III.

H O M M E *sensé*, *son portrait.*

CLITIDAS *parlant de Sostrate.*

C'EST un homme qui me revient; un hom-
 me fait comme je, veux que les hommes

B ij

soient faits , ne prenant point de manières
bruyantes & des tons de voix assommans ;
sage & posé en toutes choses , ne parlant
jamais que bien à propos ; point prompt
à décider , point du tout exagérateur in-
commode ; & quelque beaux vers que
nos Poëtes lui ayent récités , je ne lui ai
jamais oui dire , voilà qui est plus beau
que tout ce qu'a j'amaïs fait Homère.

Amans Magnifiques, Act. II, Sc. III.

H O M M E S.

LES hommes sont bien traîtres & scé-
lérats.

Pourceaugnac, Act. II, Sc. IV.

S O S I E.

Que dis-tu Cléanthis , de ce joyeux maintien ,
Après son fracas effroyable ?

CLÉANTHIS, *sa femme.*

Que , si toutes nous faisons bien ,
Nous donnerions tous les hommes au diable ,
Et que le meilleur n'en vaut rien.

S O S I E.

Cela se dit dans le courroux.

Mais , aux hommes , par trop vous êtes accrochées ;
Et vous seriez , ma foi , toutes bien empêchées ,
Si le Diable les prenoit tous.

• *Amphitrion* , Act. II , Sc. v.

H O M M E S ; *ce qui les différencient.*

CHACUN tient les mêmes discours ; tous
les hommes sont semblables par les pa-
roles : & ce n'est que les actions qui les
découvrent différens.

L'Avare , Act. I , Sc. I.

H O M M E S. (*foible des*)

Le plus grand foible des hommes, c'est
l'amour qu'ils ont pour la vie.

Amour Médecin , Act. III , Sc. I.

== *Pour les gagner , il faut les flatter.*

POUR gagner les hommes, il n'est point
de meilleure voie, que de se parer à leurs
yeux de leurs inclinations, que de donner
dans leurs maximes, encenser leurs défauts,
& applaudir ce qu'ils font. On n'a que

faire d'avoir peur de trop charger la complaisance, & la manière dont on les joue a beau être visible, les plus fins sont toujours de grandes dupes du côté de la flatterie, & il n'y a rien de si impertinent & de si ridicule, qu'on ne fasse avaler lorsqu'on l'assaisonne en louanges. La sincérité souffre un peu à ce métier ; mais, quand on a besoin des hommes, il faut bien s'ajuster à eux ; & puisqu'on ne sauroit les gagner que par là, ce n'est pas la faute de ceux qui flattent, mais de ceux qui veulent être flattés.

L'Avare, Act. 1, Sc. 1.

HOMMES. (*grands*)

C'EST une chose admirable, que tous les grands hommes ont toujours du caprice, quelque petit grain de folie mêlé à leur science.

Médecin malgré lui, Act. 1, Sc. 7.



HOMMES (grands), sont rares & peu propres à faire des Courtisans. Ce qu'un Ministre doit faire pour les conserver.

Poursuis, ô Grand Colbert, à vouloir, dans la France,
Des arts que tu régis, établir l'excellence,
Et donne à ce projet, & si grand & si beau,
Tous les riches momens d'un si docte pinceau.
Attache à des travaux, dont l'éclat te renomme
Le reste précieux des jours de ce grand homme (1).
Tels hommes rarement se peuvent présenter,
Et quand le Ciel les donne, il faut en profiter.
De ces mains dont les temps ne sont guère prodigues,
Tu dois à l'univers les savantes fatigues,
C'est à ton ministère à les aller saisir
Pour les mettre aux emplois que tu peux leur choisir;
Et, pour ta propre gloire, il ne faut point attendre
Qu'elles viennent t'offrir ce que ton choix doit prendre.
Les grands hommes, Colbert, sont mauvais Courtisans,
Peu faits à s'acquitter des devoirs complaisans,
A leurs réflexions tout entiers ils se donnent,
Et ce n'est que par-là qu'ils se perfectionnent.
L'Étude & la visite ont leurs talens à part;
Qui se donne à la Cour, se dérobe à son art;

(1) Moïère entend parler de Mignard, fameux Peintre.

Un esprit partagé rarement s'y consomme ,
 Et les emplois de feu demandent tout un homme.
 Ils ne sauroient quitter les soins de leur métier ,
 Pour aller chaque jour fatiguer ton portier ,
 Ni partout , près de toi , par d'assidus hommages ,
 Mandier des prôneurs les éclatans suffrages ;
 Cet amour du travail , qui toujours règne en eux ,
 Rend à tous autres soins leur esprit paresseux ;
 Et tu dois consentir à cette négligence
 Qui de leurs beaux talens te nourrit l'excellence.
 Souffre que, dans leur art s'avançant chaque jour ,
 Par leurs ouvrages seuls , ils te fassent leur cour.
 Leur mérite à tes yeux y peut assez paroître ;
 Consultes-en ton goût , il s'y connoît en maître ,
 Et te dira toujours , pour l'honneur de ton choix ,
 Sur qui tu dois verser l'éclat des grands emplois.

La Gloire du Val-de-Grace.

H O M M E S *sont extrêmes.*

LES hommes , la plupart , sont étrangement faits ;
 Dans la juste nature on ne les voit jamais :
 La raison a pour eux des bornes trop petites ,
 En chaque caractère , ils passent les limites ;
 Et la plus noble chose , ils la gâtent souvent ,
 Pour la vouloir outrer & pousser trop avant.

Tartufe , Act. 1 , Sc. vi.



HOMMES. *Vices & défauts des hommes.*

Mes yeux sont trop blessés , & la cour & la ville
 Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile :
 J'entre en une humeur noire , en un chagrin profond ,
 Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font ;
 Je ne trouve partout que lâche flatterie ,
 Qu'injustice , intérêt , trahison , fourberie.

Misanthrope , Act. 1 , Sc. 1.

== *Danger de se rendre trop promptement à leurs vœux.*

MARINETTE, *Suivante , à sa Maîtresse.*

. . . Je comprends que vous avez raison ,
 Et que cette querelle est pure trahison.
 Nous en tenons , Madame ; & puis prêtons l'oreille
 Aux bons chiens de pendants qui nous chantent merveille,
 Qui , pour nous accrocher , feignent tant de langueur ,
 Laissons à leurs beaux mots fondre notre rigueur ;
 Rendons-nous à leurs vœux , trop foibles que nous sommes :
 Foin de notre sottise , & peste soit des hommes.

Dépit amoureux , Act. 11 , Sc. 14.

HONNEUR.

L'HONNEUR est délicat.

Tartufe , Act. 111 , Sc. vii.

B v

H O N N E U R.

Madame de SOTTENVILLE.

Nous n'entendons point raillerie sur les matières de l'honneur.

George Dandin, Act, I, Sc. IV.

== *Blessé, ne garde aucunes mesures.*

LORSQUE l'honneur est blessé mortellement, on ne doit point songer à garder aucunes mesures.

Festin de Pierre, Act. V, Sc. VI.

== *Son empire sur le cœur.*

AM, que sur notre cœur
La sévère loi de l'honneur
Prend un cruel empire !

Amans magnifiques, Int. III, Sc. III.



*HONNEUR des Femmes , ne se garde
pas par la gêne & la contrainte.*

SOMMES-NOUS chez les Turcs, pour enfermer les femmes?
Car, on dit qu'on les tient esclaves en ce lieu¹,
Et que c'est pour cela qu'ils sont maudits de Dieu.
Notre honneur est, Monsieur, bien sujet à foiblesse,
S'il faut qu'il ait besoin qu'on le garde sans cesse.
Pensez-vous, après tout, que ces précautions
Servent de quelque obstacle à nos intentions,
Et, quand nous nous mettons quelque chose à la tête,
Que l'homme le plus fin ne soit pas une bête?
Toutes ces gardes-là sont visions de fous.
Le plus sûr est, ma foi, de se fier en nous:
Qui nous gêne, se met en un péril extrême,
Et toujours notre honneur veut se garder lui-même.
C'est nous inspirer presque un desir de pécher,
Que montrer tant de soins de nous en empêcher;
Et si par un mari je me voyois contrainte,
J'aurois fort grande pente à confirmer sa crainte.

Ecole des Maris, Act. 1, Sc. 11.

== *Plus précieux que la vie.*

Tous les services que nous rend une
main ennemie, ne sont d'aucun mérite
pour engager notre ame; &, comme l'hon-

neur est infiniment plus précieux que la vie , c'est ne devoir rien proprement, que d'être redevable de la vie à qui nous a ôté l'honneur.

Festin de Pierre , Act. III , Sc. VI.

H O N N E U R *tyrannique.*

POURQUOI faut-il qu'un tyrannique honneur
Tienne notre ame en esclave asservie ?

Fêtes de Versailles en 1668.

H O N N E U R S *ne vont point sans chagrins.*

DES grandeurs qui voudra se soucie ;
Tous ces honneurs dont on a tant d'envie ,
Ont des chagrins qui sont trop cuifans.

*Amans Magnifiques , Int. III , deuxième
entrée de ballet.*

H O N N Ê T E T É *des Femmes. On se rend
ridicule d'affecter trop de délicatesse
d'honneur.*

L'HONNÊTETÉ d'une femme n'est pas
dans les grimaces. Il sied mal de vouloir
être plus sage que celles qui sont sages.

L'affectation en cette matière est pire qu'en toute autre, & je ne vois rien de si ridicule, que cette délicatesse d'honneur qui prend tout en mauvaise part, donne un sens criminel aux plus innocentes paroles, & s'offense de l'ombre des choses. Croyez-moi, celles qui font tant de façons n'en sont pas estimées plus femmes de bien; au contraire, leur sévérité mystérieuse & leurs grimaces affectées, irritent la censure de tout le monde contre les actions de leur vie : on est ravi de découvrir ce qu'il peut y avoir à redire.

Critique de l'Ecole des Femmes, Sc. III.

H O N T E. *Lâcheté de se la faire trop expliquer.*

C'EST une lâcheté que de se faire expliquer trop sa honte; & un noble cœur, au premier mot, doit prendre son parti.

Festin de Pierre, Act. I, Sc. III.

Thomas Corneille a resserré le sens de cette maxime, dans les deux vers suivans :

.. « Quoiqu'on ait à dire, il faut qu'on se surmonte,
» Pour ne se faire pas trop expliquer sa honte.

HUMANITÉ.

IL faut se laisser vaincre, & avoir de l'humanité.

Fourberies de Scapin, Act. I, Sc. III.

HUMEUR. *S'accommoder à l'humeur des Femmes.*

ÉLISE.

UN amant suit sans doute une utile méthode,
S'il fait qu'à notre humeur la sienne s'accommode;
Et cent devoirs font moins que ces ajustemens
Qui font croire en deux cœurs les mêmes sentimens.
L'art de ces deux rapports fortement les rassemble,
Et nous n'aimons rien tant que ce qui nous ressemble.

Don Garcie, Act. IV, Sc. VI.

HYDROPIE; remèdes pour la guérir.

Demandabo tibi, docto Bacheliere,

Quæ sunt remedia,

Quæ in maladia

Ditte hydropisia

Convenit facere?

A R G A N.

Clysterium donare,

Postea Seignare,

Ensuite purgare.

Malade imaginaire, Int. III.

HYPOCRISIE , vice à la mode &
dangereux.

L'HYPOCRISIE , sans doute , est un vice
des plus en usage , des plus incommodes
& des plus dangereux.

Premier Placet sur le Tartufe.

== *Vice à la mode ; ses avantages.*

S G A N A R E L L E.

Quoi , toujours libertin & débauché ,
vous voulez cependant vous ériger en
homme de bien ?

D O N J U A N.

Et pourquoi non ? Il y en a tant d'au-
tres comme moi , qui se mêlent de ce
métier , & qui se servent du même mas-
que pour abuser le monde.

.
Il n'y a plus de honte maintenant à cela ,
l'hypocrisie est un vice à la mode , & tous
les vices à la mode passent pour vertus.

La profession d'hypocrite a de merveilleux avantages. C'est un art de qui l'imposture est toujours respectée ; & , quoiqu'on la découvre, on n'ose rien dire contre elle. Tous les autres vices des hommes sont exposés à la censure, & chacun a la liberté de les attaquer hautement ; mais l'hypocrisie est un vice privilégié, qui, de sa main, ferme la bouche à tout le monde, & jouit en repos d'une impunité souveraine. On lie, à force de grimaces, une société étroite avec tous les gens du parti. Qui en choque un, se les attire tous sur les bras ; & ceux que l'on fait même agir de bonne foi là-dessus, & que chacun connoît pour être véritablement touchés, ceux-là, dis-je, sont le plus souvent les dupes des autres ; ils donnent bonnement dans le panneau des grimaciers, & appuyent aveuglément les singes de leurs actions. Combien crois-tu que j'en connoisse qui, sur ce stratagème, ont rhabillé adroitement les désordres de leur jeunesse, & , sous un dehors respecté, ont la

permission d'être les plus méchans des hommes du monde ? On a beau savoir leurs intrigues & les connoître pour ce qu'ils font , ils ne laissent pas pour cela d'être en crédit parmi les gens ; & quelque baiffement de tête, un soupir mortifié, & deux roulemens d'yeux rajustent dans le monde tout ce qu'ils peuvent faire. C'est sous cet abri favorable que je veux mettre en sûreté mes affaires. Je ne quitterai point mes douces habitudes , mais j'aurai soin de me cacher , & me divertirai à petit bruit. Que si je viens à être découvert , je verrai sans me remuer , prendre mes intérêts à toute ma cabale , & je serai défendu par elle envers & contre tous ; enfin c'est le vrai moyen de faire impunément tout ce que je voudrai. Je m'érigerai en Censeur des actions d'autrui , jugerai mal de tout le monde , & n'aurai bonne opinion que de moi. Dès qu'une fois on m'aura choqué tant soit peu , je ne pardonnerai jamais , & garderai tout doucement une haine irréconciliable. Je ferai le ven-

geur de la vertu opprimée ; & , sous ce prétexte commode , je pousserai mes ennemis , je les accuserai d'impiété , & saurai déchaîner contr'eux des zélés indiscrets , qui , sans connoissance de cause , crieront contr'eux , qui les accableront d'injures , & les damneront hautement de leur autorité privée. C'est ainsi qu'il faut profiter des foiblesses des hommes , & qu'un sage esprit s'accommode aux vices de son siècle.

Festin de Pierre , Act. v , Sc. II.

*Voici de quelle façon Thomas Corneille
a mis en vers le tableau de l'hypocrisie.*

S G A N A R E L L E.

- » Mais , n'étant point dévot , par quelle effronterie
- » De la devotion faire une momerie ?

D O M J U A N.

- » Il est des gens de bien & vraiment vertueux ;
- » Tout méchant que je suis , j'ai du respect pour eux.
- » Mais si l'on n'en peut trop élever les mérites ,
- » Parmi ces gens de bien il est mille hypocrites ,
- » Qui ne se contrefont que pour en profiter.

.
.

- » . . . Il n'est rien de si commode ,
» Vois-tu. L'hypocrisie est un vice à la mode ;
» Et quand de ses couleurs un vice est revêtu ,
» Sous l'appui de la mode il passe pour vertu.
» Sur tout ce qu'à jouer il est de personnages ,
» Celui d'homme de bien a de grands avantages.
» C'est un art grimacier , dont les détours flatteurs
» Cachent , sous un beau voile , un amas d'imposteurs.
» On a beau découvrir que ce n'est qu'un faux zèle ,
» L'imposture est reçue , on ne peut rien contre elle ;
» La censure voudroit y mordre vainement ,
» Contre tout autre vice on parle hautement ,
» Chacun a liberté d'en faire voir le piège ;
» Mais pour l'hypocrisie elle a son privilège ,
» Qui , sous le masque adroit d'un visage emprunté ,
» Lui fait tout entreprendre avec impunité.
» Flattant ceux du parti , plus qu'aucun redoutable ,
» On se fait d'un grand corps le membre inséparable ;
» C'est alors qu'on est sûr de ne succomber pas.
» Quiconque en blesse un , les a tous sur les bras ;
» Et ceux même qu'on fait que le ciel seul occupe ,
» Des singes de leurs mœurs font l'ordinaire dupe.
» A quoi que leur malice ait pu se dispenser ,
» Leur appui leur est sûr , s'ils l'ont vu grimacer.
» Ah ! combien j'en connois qui , par ce stratagème ,
» Après avoir vécu dans un désordre extrême ,
» S'armant du bouclier de la Religion ,
» Ont rhabillé sans bruit leur dépravation ,

- » Et pris droit , au milieu de tout ce que nous sommes ,
» D'être sous ce manteau les plus'méchans des hommes !
» On a beau les connoître , & savoir ce qu'ils font ,
» Trouver lieu de scandale aux intrigues qu'ils ont ,
» Toujours même crédit. Un maintien doux , honnête ,
» Quelque roulement d'yeux , des baiffemens de tête ,
» Trois ou quatre soupirs mêlés dans un discours ,
» Sont, pour tout rajuster , d'un merveilleux secours.
» C'est sous un tel abri , qu'assurant mes affaires ,
» Je veux de mes censeurs duper les plus sévères.
» Je ne quitterai point mes pratiques d'amour ,
» J'aurai soin seulement d'éviter le grand jour ,
» Et saurai , ne voyant en public que des prudes ,
» Garder à petit bruit mes douces habitudes.
» Si je suis découvert dans mes plaisirs secrets ,
» Tout le corps en chaleur prendra mes intérêts ;
» Et , sans me remuer , je verrai la cabale
» Me mettre hautement à couvert du scandale.
» C'est-là le vrai moyen d'oser impunément
» Permettre à mes desirs un plein emportement.
» Des actions d'autrui je serai le critique ,
» Médirai saintement , & d'un ton pacifique ,
» Applaudissant à tout ce qui sera blâmé ,
» Ne croirai que moi seul digne d'être estimé.
» S'il faut que d'intérêt quelque affaire se passe ,
» Fût-ce veuve, orphelin, point d'accord, point de grace ;
» Et pour peu qu'on me choque , ardent à me venger ,
» Jamais rien au pardon ne pourra m'obliger.

- » J'aurai tout doucement le zèle charitable
- » De nourrir une haine irréconciliable ;
- » Et quand on me viendra porter à la douceur ,
- » Des intérêts du Ciel je serai le vengeur.
- » Le prenant pour garant du soin de sa querelle ,
- » J'appuirai de mon cœur la malice infidelle ;
- » Et , selon qu'on m'aura plus ou moins respecté ,
- » Je damnerai les gens de mon autorité.
- » C'est ainsi que l'on peut, dans le siècle où nous sommes,
- » Profiter sagement des foiblesses des hommes ;
- » Et qu'un esprit bienfait, s'il craint les mécontents ,
- » Se doit accommoder aux vices de son tems.

H Y P O C R I T E ; *son caractère.*

Bien venu partout.

A L C E S T E , *Misanthrope.*

DE cette complaisance on voit l'injuste excès ,
Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès.
Au travers de son masque , on voit à plein le traître ,
Par-tout , il est connu pour tout ce qu'il peut être ;
Et ses roulemens d'yeux , & son ton radouci ,
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.
On fait que ce pied-plat , digne qu'on le confonde ,
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde ,
Et que , par eux , son sort , de splendeur revêtu ,
Fait gronder le mérite , & rougir la vertu ;
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne

Son misérable honneur ne voit pour lui personne ;
Nommez-le fourbe , infame & scélérat maudit ,
Tout le monde en convient , & nul n'y contredit ;
Cependant sa grimace est par-tout bien venue ,
On l'accueille , on lui rit , par-tout il s'insinue ;
Et , s'il est , par la brigue , un poste à disputer ,
Sur le plus honnête-homme on le voit l'emporter.

Misanthrope , Act. 1 , Sc. 1.



I.

IMAGINATION *des malades.*

IL faut flatter l'imagination des malades.

Amour Médecin, Act. III, Sc. VI.

== *Tardive, marque d'un bon jugement à venir.*

ON eut toutes les peines du monde à lui apprendre à lire, & il avoit neuf ans qu'il ne connoissoit pas encore ses lettres. Bon, disois-je en moi-même, les arbres tardifs sont ceux qui portent de meilleurs fruits. On grave sur le marbre bien plus mal-aisément que sur le sable, mais les choses y sont conservées bien plus longtemps; & cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imagination, est la marque d'un bon jugement à venir.

Malade imaginaire, Act. II, Sc. VI.

IMITATION. *Il faut ressembler du beau
côté à ceux qu'on imite.*

ARMANDE, *Savante, à Henriette.*

QUAND sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler ;
Et ce n'est point du tout la prendre pour modèle,
Ma sœur, que de tousser & de cracher comme elle.

Femmes Savantes, Act. 1, Sc. 1.

IMPATIENCE *d'un Amant.*

Qu'un amant, pour un mot, a de choses à dire,
Et qu'impatiemment il veut ce qu'il desire !

Femmes Savantes, Act. II, Sc. 1.

IMPERTINENS.

Ah ! que le monde est plein d'imper-
tinens !

Impromptu de Versailles, Sc. III.



IMPERTINENS.

I M P E R T I N E N S.

IL y a de certains impertinens au monde,
qui viennent prendre les gens pour ce
qu'ils ne sont pas.

Médecin malgré lui, Act. II, Sc. IX.

I M P O R T A N T ; *son caractère.*

Et Géralde, Madame ?

O l'ennuyeux conteur !

Jamais on ne le voit sortir du grand Seigneur,
Dans ce brillant commerce il se mêle sans cesse,
Et ne cite jamais que Duc, Prince ou Princesse.
La qualité l'entête, & tous ses entretiens
Ne sont que de chevaux, d'équipage & de chiens.
Il tutaie en parlant ceux du plus haut étage,
Et le nom de Monsieur est chez lui hors d'usage.

Misanthrope, Act. II, Sc. v.

I M P O S T E U R S. *Le monde en est plein.*

LE monde, aujourd'hui, n'est plein que
de ces larrons de noblesse, que de ces im-
posteurs qui tirent avantage de leur obscu-

rité, & s'habillent insolemment du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre.

L'Avare, Act. v, Sc. v.

IMPRIMERIE.

C'EST une chose étrange, qu'on imprime les gens malgré eux! Je ne vois rien de si injuste, & je pardonnerois toute autre violence plutôt que celle-là.

Préface des Précieuses.

IMPROMPTU.

L'IMPROMPTU est justement la pierre de touche de l'esprit.

Les Précieuses, Sc. x.

IMPRUDENCE des Valets.

PHILAMINTE, *Savante, à Julien, Valet.*

APPRENEZ, mon ami, que c'est une sottise
De se venir jeter au travers d'un discours;
Et qu'aux gens d'un logis il faut avoir recour,
Afin de s'introduire en valet qui fait vivre.

JULIEN.

Je noterai cela, Madame, dans mon livre.

Femmes Savantes, Act. iv, Sc. iv.

I

IMPRUDENT ; *ce qui lui arrive.*

OCTAVE voit une jeune personne qui lui veut du bien ; il la trouve charmante ; il lui rend des visites , lui conte des douceurs , soupire galamment , fait le passionné : elle se rend à sa poursuite. Il pousse sa fortune. Le voilà surpris avec elle par ses parens, qui, la force à la main, le contraignent de l'épouser. Eussiez-vous voulu qu'il se fût laissé tuer ? Il vaut mieux encore être marié , qu'être mort,

Fourberies de Scapin , Act. I , Sc. VI.

INCIVIL.

J'AIME mieux être incivil qu'importun.

Bourgeois Gentilhomme , Act. III , Sc. IV.

INCIVILITÉ.

C'en est une , que rien ne sauroit égaler ,
De n'ouïr pas les gens qui veulent nous parler.

Maris , Act. II , Sc. III.

INCLINATION *sujette à faire un mauvais choix.*

L'INCLINATION est fort sujette à se tromper, & des yeux désintéressés sont beaucoup plus capables de faire un juste choix.

Amans magnifiques, Act. III, Sc. I.

INCLINATIONS.

HÉLAS ! pourquoi faut il que de justes inclinations se trouvent traversées ! La douce chose que d'aimer, lorsque l'on ne voit point d'obstacles à ces aimables chaînes, dont deux cœurs se lient ensemble !

Fourberies de Scapin, Act. III, Sc. I.

== *Charme des inclinations naissantes.*
Douceur à triompher d'une Belle.

D. JUAN.

LES inclinations naissantes ont des charmes inexplicables, & tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par cent

hommages, le cœur d'une jeune beauté ; à voir , de jour en jour , les petits progrès qu'on y fait ; à combattre , par des transports , par des larmes & des soupirs, l'innocente pudeur d'une amie qui a peine à rendre les armes ; à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose ; à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur , & à la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais lorsqu'on en est maître une fois , il n'y a plus rien à souhaiter , tout le beau de la passion est fini , & nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour , si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos desirs , & présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire ; enfin il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne ; & j'ai , sur ce sujet , l'ambition des Conquérans , qui volent perpétuellement de victoire en victoire , & ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuo-

sité de mes desirs ; je me sens un cœur à aimer toute la terre ; & , comme Alexandre , je souhaiterois qu'il y eût d'autres mondes , pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

Festin de Pierre , Act. 1 , Sc. 11.

Thomas Corneille a rendu cette tirade dans ces vers :

- » Que de douceurs charmantes
 » Font goûter aux amans les passions naissantes !
 » Si , pour chaque beauré , je m'enflamme aisément ,
 » Le vrai plaisir d'aimer est avec le changement.
 » Il consiste à pouvoir , par d'empressés hommages ,
 » Forcer d'un jeune cœur les scrupuleux ombrages ,
 » A désarmer sa crainte , à voir de jour en jour ,
 » Par cent petits progrès , avancer notre amour ;
 » A vaincre doucement la pudeur innocente ,
 » Qu'oppose à nos desirs une ame chancelante ,
 » Et la reduire enfin , à force de parler ,
 » A se laisser conduire où nous voulons aller ,
 » Mais quand on a vaincu , la passion expire.
 » Ne souhaitant plus rien , on n'a plus rien à dire ;
 » A l'amour satisfait tout son charme est ôté ,
 » Et nous nous endormons dans sa tranquillité ,
 » Si quelque objet nouveau , par sa conquête à faire ,
 » Ne réveille en nos cœurs l'ambition de plaire.

- » Enfin j'aime en amour les objets différens ;
 » Et j'ai , sur ce sujet , l'ardeur des Conquérans ,
 » Qui , sans cesse courant de victoire en victoire ,
 » Ne peuvent se résoudre à voir borner leur gloire.
 » De mes vastes desirs le vol précipité ,
 » Par cent objets vaincus ne peut être arrêté.
 » Je sens mon cœur plus loin capable de s'étendre ,
 » Et je souhaiterois , comme fit Alexandre ,
 » Qu'il fût un autre monde encore à découvrir ,
 » Où je pusse en amour chercher à conquérir.

INCOMPATIBILITÉ.

Il n'est pas incompatible qu'une personne soit ridicule en certaines choses , & honnête homme en d'autres.

Critique de l'École des Femmes, Sc. VII.

INCONSTANT. (*caractère de l'*)

MA passion est usée pour Don Elvire , & l'engagement ne compatit point avec mon humeur. J'aime la liberté en amour , tu le fais , & je ne saurois me résoudre à renfermer mon cœur entre quatre murailles. Je te l'ai dit vingt fois, j'ai une pente na-

rielle à me laisser aller à tout ce qui m'attire. Mon cœur est à toutes les belles, & c'est à elles à le prendre tour-à-tour, & à le garder tant qu'elles le pourront.

Festin de Pierre, Act. III, Sc. VII.

Thomas Corneille n'a employé que partie de cette maxime dans ces vers :

Ma passion pour elle est usée en mon cœur ,
Et les objets nouveaux le rendent si sensible ,
Qu'avec l'engagement il est incompatible.

INDIFFÉRENS.

L É L I E à Mascarille, son Valet.

Mon Dieu , qu'il r'est aisé de condamner des choses,
Dont tu ne ressents pas les agréables causes !

L'Étourdi, Act. IV, Sc. V.

INDIFFÉRENT.

. . . . L'hymen semble lui faire peur,
Et, sur quelque parti que je sonde son cœur,
Pour un pareil lien il est froid & recule.

Dépit Amoureux, Act. II, Sc. VII.



INDISCRÉTION.

SGANARELLE, *Paysan*, à Robert son voisin.

Vous êtes un impertinent, de vous ingérer des affaires d'autrui. Apprenez que Cicéron dit qu'entre l'arbre & le doigt, il ne faut point mettre l'écorce.

Médecin malgré lui, Act. I, Sc. II.

Vous aviez grande envie de babiller ; & c'est avoir bien de la langue, que de ne pouvoir se taire de ses propres affaires.

Les Fourberies de Scapin, Act. III, Sc. IV.

INDOLENCE.

.. Vous n'y touchez pas tant, vous semblez discrète ; Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort.

Tartufe, Act. I, Sc. I.

INDULGENCE.

Je vois, Prince, je vois qu'on doit quelque indulgence Aux défauts, où du Ciel fait pencher l'influence.

Don Garcie, Acte V, Sc. dern.

INFIDÉLITÉ.

JE trouve fort vilain d'aimer de tous
côtés.

Festin de Pierre, Act. I, Sc. II.

Thomas Corneille a rendu cette pensée dans
les deux vers suivans :

On trouve fort vilain qu'allant de belle en belle,

Vous fassiez vanité par-tout d'être infidèle.

== *Crime en amour.*

D. ELVIRE.

VOUS-MÊME, dites-moi, s'il est de l'équité
De me voir couronner une infidélité ;
Si vous pouvez m'offrir, sans beaucoup d'injustice ,
Un cœur à d'autres yeux offert en sacrifice ;
Vous plaindre avec raison, & blâmer mes refus ,
Lorsqu'ils veulent d'un crime affranchir vos vertus ?
Oui, Seigneur, c'est un crime, & les premières flammes
Ont des droits si sacrés sur les illustres ames ,
Qu'il faut perdre grandeurs, & renoncer au jour ,
Plutôt que de pencher vers un second amour.

Don Garcie, Act. III, Sc. II.



INFIDÉLITÉ. *Plutôt mourir qu'être infidèle.*

ARMANDE, *Savante.*

. . . Les premières flammes
S'établissent des droits si sacrés sur les ames,
Qu'il faut perdre fortune, & renoncer au jour,
Plutôt que de brûler des feux d'un autre amour.
Au changement de vœux nulle horreur ne s'égale;
Et tout cœur infidèle est un monstre en morale.

Femmes Savantes, Act. IV, Sc. II.

INFIDÉLITÉ. (*doutes sur l'*)

. . . Sur ce sujet, quoique l'on nous expose,
Les doutes sont fâcheux plus que toute autre chose;
Et je voudrois, pour moi, qu'on ne me fit savoir
Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir.

Misanthrope, Act. III, Sc. VII.

INGRAT. (*caractère de l'*)

. . . Vous voyez le prix dont sont payés mes soins.
Je recueille avec zèle un homme en sa misère,
Je le loge, & le tiens comme mon propre frère,
De bienfaits chaque jour il est par moi chargé;
Je lui donne ma fille, & tout le bien que j'ai;

Et, dans le même-tems, le perfide, l'infâme,
Tente le noir dessein de suborner ma femme :
Et, non content encor de ces lâches essais ,
Il m'ose menacer de mes propres bienfaits,
Et veut, à ma ruine, user des avantages
Dont le viennent d'armer mes bontés trop peu sages;
Me chasser de mes biens, où je l'ai transféré,
Et me reduire au point d'où je l'ai retiré!

Tartufe, Aët. v, Sc. 111.

INJURE, est aisément pardonnée lorsqu'elle vient d'un objet aimé.

Mor, je dis que d'un cœur que nous pouvons chérir,
Une injure sans doute est bien dure à souffrir :
Mais que, s'il n'en est point qui davantage irrite,
Il n'en est point aussi qu'on pardonne si vite,
Et qu'un coupable aimé triomphe à nos genoux
De tous les prompts transports du plus bouillant courroux,
D'autant plus aisément, Madame, quand l'offense,
Dans un excès d'amour, peut trouver sa naissance.

Don Garcie, Aët. 111, Sc. 2.



*INJURE d'un objet aimé. On la pardonne
aisément.*

LORSQUE l'injure part d'un objet plein d'appas,
On fait force desseins qu'on n'exécute pas ;
On a beau voir , pour rompre , une raison puissante ,
Une coupable aimée est bientôt innocente ;
Tout le mal qu'on lui veut se dissipe aisément ,
Et l'on fait ce que c'est qu'un courroux d'un amant.

Misanthrope , Act. IV , Sc. II.

*== Éclatante. Sa vengeance doit être
publique.*

LORSQUE l'injure a une fois éclaté ,
notre honneur ne va point à cacher notre
honte , mais à faire éclater notre ven-
geance , & à publier même le dessein que
nous en avons.

Festin de Pierre , Act. III , Sc. V.

Thomas Corneille a rendu cette phrase ainsi :

Je ne dois songer , dans le bruit de l'offense ,
Qu'à faire promptement éclater ma vengeance.



INNOCENCE *est toujours opprimée*

. . VOYEZ ce que c'est que du monde aujourd'hui
Et comme l'innocence est toujours opprimée !

L'Étourdi, Act. 1, Sc. 12

== *Ne rougit point.*

L'innocence à rougir n'est point accoutumée.

Don Garcie, Acte II, Sc. 1

INQUIÉTUDES. *La plus fâcheuse*
de ne savoir si l'on plaît ou déplaît
en amour.

CE n'est rien d'avoir à combattre l'indifférence ou les rigueurs d'une beauté qu'on aime, on a toujours au moins le plaisir de la plainte & la liberté des soupirs ; mais ne pouvoir trouver aucune occasion de parler à ce qu'on adore , ne pouvoir savoir d'une belle, si l'amour qu'inspirent ses yeux, est pour lui plaire ou lui déplaire ; c'est la plus fâcheuse, à mon gré, de toutes les inquiétudes.

Le Sicilien Sc. III.

INSENSIBILITÉ ; vertu dans une
femme , crime dans un homme.

LA PRINCESSE.

IL y a grande différence ; & ce qui sied bien à un sexe , ne sied pas bien à l'autre. Il est beau qu'une femme soit insensible , & conserve son cœur exempt des flammes de l'amour ; mais ce qui est vertu en elle , devient un crime dans un homme ; & , comme la beauté est le partage de notre sexe , vous ne sauriez ne nous point aimer , sans nous dérober les hommages qui nous sont dus , & commettre une offense dont nous devons toutes nous ressentir.

Princesse d'Élide , Act. III , Sc. IV.

INSTRUCTION.

Je tiens sans cesse
Qu'il nous faut , en riant , instruire la jeunesse ;
Reprendre ses défauts avec grande douceur ,
Et du nom de vertu ne lui point faire peur.

Ecole des Maris , Act. I , Sc. III.

I N S T R U C T I O N .

C'EST fort bien d'apprendre aux gens à
vivre, & de leur montrer leur béjaune *.

Amour Médecin, Act. II, Sc. III.

I N T E L L I G E N C E .

Il faut bien essayer par quelque intelligence ,
De vaincre d'un jaloux l'exacte vigilance.

Ecole des Femmes, Act. III, Sc. IV.

I N T E N T I O N S .

I S A B E L L E , pupille de Sganarelle.

. Est-ce les avoir bonnes ,
Dites-moi, de vouloir enlever les personnes ?
Est-ce être homme d'honneur de former des desseins ,
Pour m'épouser de force ?

Ecole des Maris, Act. II, Sc. II.

* Ce terme, suivant M. Bret, est un mot
familier que le Dictionnaire de l'Académie dit
être emprunté de la Fauconnerie, où il signifie
oiseau jeune & niais.

INTRIGUANS.

ARNOLPHE *parlant d'Agnès.*

DANS la maison toujours je prétens la tenir ,
Y faire bonne garde , & surtout en bannir ,
Vendeuses de rubans , Perruquières , Coëffeuses ,
Faiseuses de mouchoirs , Gantières , Revendeuses ,
Tous ces gens qui , sous main , travaillent chaque jour
A faire réussir les mystères d'amour.

Ecole des Femmes , Act. IV , Sc. V.

INTRIGUANT ; *son portrait.*

(C'est Scapin qui parle.)

IL y a peu de choses qui me soient impossibles quand je m'en veux mêler. J'ai reçu du ciel un génie assez beau pour toutes les fabriques de ces gentilleffes d'esprit , de ces galanteries ingénieuses , à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies ; & je puis dire , sans vanité , qu'on n'a guère vu d'homme qui fût plus habile Ouvrier de ressorts & d'intrigues , & qui ait acquis plus de gloire que moi dans ce noble métier.

Fourberies de Scapin , Act. I , Sc. II.

INTRIGUANTE; *son portrait.*

L A F L È C H E.

AH ! ah ! c'est toi Frosine ! que viens-tu faire ici ?

F R O S I N E.

Ce que je fais par-tout ailleurs. M'entremettre d'affaires ; me rendre serviable aux gens, & profiter du mieux qu'il m'est possible, des petits talens que je puis avoir. Tu fais que dans le monde, il faut vivre d'adresse, & qu'aux personnes comme moi le ciel n'a donné d'autres rentes, que l'intrigue & que l'industrie.

Je fais l'art de traire les hommes ; j'ai le secret de m'ouvrir leur tendresse, de chatouiller leurs cœurs, de trouver les endroits par où ils sont sensibles.

L'Avare, Act. II, Sc. v.



INTRIGUANTE.

ON peut, Nérine, vous donner des louanges avec justice sur les merveilles de votre vie ; & principalement sur la gloire que vous acquîtes, lorsqu'avec tant d'honnêteté vous pipâtes au jeu, pour douze mille écus, ce jeune Seigneur étranger que l'on mena chez vous ; lorsque vous fîtes galamment ce faux contrat qui ruina toute une famille ; lorsqu'avec tant de grandeur d'ame, vous fûtes nier le dépôt qu'on vous avoit confié ; & que si généreusement on vous vit prêter votre témoignage à faire pendre ces deux personnes qui ne l'avoient pas mérité.

Pourceaugnac, Act. I, Sc. IV.

INVENTIONS *du Diable.*

Ces visites, ces bals, ces conversations,

Sont du malin esprit toutes inventions.

Là, jamais on n'entend de pieuses paroles,

Ce sont propos oisifs, chansons & fariboles,

Bien souvent le prochain en a sa bonne part,
Et l'on y fait médire & du tiers & du quart.
Enfin les gens s'ensés ont leurs têtes troublées
De la confusion de telles assemblées ;
Mille caquets divers s'y font en moins de rien ;
Et, comme l'autre jour, un Docteur dit fort bien :
C'est véritablement la Tour de Babylone ,
Car chacun y babille , & tout du long de l'aune.

Tartufe, Act. 1, Sc. 1.



J.

JALOUSIE.

POUR ce qui est de cela, la jalousie est une étrange chose !

George Dandin, Act. I, Sc. VI.

== *Définition de la jalousie, faite par un Paysan.*

A L A I N.

. . . . CELA vient de ce qu'il est jaloux.

G E O R G E T T E.

Oui ; mais pourquoi l'est-il ? Et pourquoi ce courroux ?

A L A I N.

C'est que la jalousie . . . entends-tu bien Georgette,

Est une chose.... là.... qui fait qu'on s'inquiète....

Et qui chasse les gens d'autour d'une maison.

Je m'envais te bailler une comparaison,

Afin de concevoir la chose davantage.

Dis-moi, n'est-il pas vrai, quand tu tiens ton potage,

Que si quelque affamé venoit pour en manger,

Tu serois en colère, & voudrois le charger ?

GEORGETTE.

Oui, je comprends cela.

ALAIN.

C'est justement tout comme

La femme est, en effet, le potage de l'homme ;
Et quand un homme voit d'autres hommes, par fois,
Qui veulent dans sa soupe aller tremper leurs doigts,
Il en montre aussitôt une colère extrême.

Ecole des Femmes, Act. III, Sc. III.

JALOUSIE discutée.

ÉLISE.

Des jaloux mouvemens doivent être odieux,
S'ils partent d'un amour qui déplaît à nos yeux:
Mais tout ce qu'un Amant nous peut montrer d'alarmes,
Doit, lorsque nous l'aimons, avoir pour nous des charmes.
C'est par-là que son feu se peut mieux exprimer;
Et plus il est jaloux, plus nous devons l'aimer.

DON ELVIRE.

Ah! ne m'avancez point cette étrange maxime!
Partout la jalousie est un monstre odieux;
Rien n'en peut adoucir les traits injutieux;
Et plus l'Amour est cher, qui lui donne naissance,
Plus on doit ressentir les coups de cette offense.

Non , non , de cette sombre & lâche jalousie ,
Rien ne peut excuser l'étrange frénésie.

Don Garcie , Act. 1 , Sc. 1.

*JALOUSIE , dure encore lorsqu'on voit
posséder par un autre un objet qu'on
n'aime plus.*

LORSQUE , par les rebuts , une ame est détachée ,
Elle veut fuir l'objet dont elle fut touchée ,
Et ne rompt point sa chaîne avec si peu d'éclat ,
Qu'elle puisse rester en un paisible état.
De ce qu'on a chéri , la fatale présence
Ne nous laisse jamais dedans l'indifférence ;
Et , si de cette vue on n'accroît son dédain ,
Notre amour est bien près de nous rentrer au sein :
Enfin , crois-moi , si bien qu'on éteigne une flamme ,
Un peu de jalousie occupe encore une ame ;
Et l'on ne sauroit voir , sans en être piqué ,
Posséder par un autre un cœur qu'on a manqué.

Dépit Amoureux , Act. 1 , Sc. 1.



JALOUSIE. *Ses effets.*

. VOILA comme il faut être.
 Jamais de ces soupçons qu'un jaloux fait paroître ;
 Tout le fruit qu'on en cueille est de se mettre mal ,
 Et d'avancer par-là les desseins d'un rival.
 Au mérite souvent de qui l'éclat vous blesse ,
 Vos chagrins font ouvrir les yeux d'une maîtresse ;
 Et j'en fais tel qui doit son destin le plus doux ,
 Aux soins trop inquiets de son rival jaloux.
 Enfin , quoi qu'il en soit , témoigner de l'ombrage ,
 C'est jouer en amour un mauvais personnage ,
 Et se rendre , après tout , misérable à crédit.

Dépit Amoureux, Aët. 1 , Sc. 11.

== *Est notre plus grand ennemi.*

D. GARCIE, *jaloux.*

AH ! Don Alvar , je vois que vous avez raison !
 Mais l'Enfer dans mon cœur a soufflé son poison ;
 Et , par un trait fatal d'une rigueur extrême ,
 Mon plus grand ennemi se rencontre en moi-même.
 Que me sert-il d'aimer du plus ardent amour ,
 Qu'une ame consumée ait jamais mis au jour ,
 Si , par ces mouvemens qui font toute ma peine ,
 Cet amour , à tout coup , se rend digne de haine ?
 Il faut , il faut venger , par mon juste trépas ,
 L'outrage que j'ai fait à ses divins appas.

Don Garcia, Aët. 1v , Sc. xi.

JALOUSIE.

JALOUSIE. Ses impressions nous entraînent. L'Amour la pardonne lorsqu'on s'est abusé.

ALCMÈNE, femme d'Amphitrion, à Jupiter, qu'elle prend pour son mari, dont il a pris la figure.

La jalousie a des impressions,
 Dont bien souvent la force nous entraîne ;
 Et l'ame la plus sage, en ces occasions ,
 Sans doute , avec assez de peine ,
 Répond de ses émotions.

L'emportement d'un cœur , qui peut s'être abusé ,
 A de quoi ramener une ame qu'il offense ;
 Et, dans l'amour qui lui donne naissance ,
 Il trouve au moins , malgré toute sa violence ,
 Des raisons pour être excusé.

De semblables transports contre un ressentiment ,
 Pour défense , toujours ont ce qui les fait naître ;
 Et l'on donne grâce aisément
 A ce dont on n'est pas le maître.

Mais que , de gaieté de cœur ,
 On passe aux mouvemens d'une fureur extrême ;
 Que , sans cause , l'on vienne , avec tant de rigueur ,
 Bleffer la tendresse & l'honneur
 D'un cœur qui chèrement nous aime ;

Ah! c'est un coup trop cruel en lui-même,
Et que jamais n'oubliera ma douleur.

Amphitrion, Act. II, Sc. VI.

J A L O U X.

Les Jaloux sont comme ceux qui perdent leur procès, ils ont permission de tout dire.

Comtesse d'Escarbagnas, Sc. XXI.

== Méthode d'aimer d'un jaloux.

D. PÈDRE, *jaloux, amant d'Isidore.*

Je serai fort ravi qu'on ne vous trouve point si belle, & vous m'obligerez de n'affecter point tant de le paroître à d'autres yeux.

ISIDORE, *Esclave.*

Quoi, jaloux de ces choses-là !

D O N P E D R E.

Oui, jaloux de ces choses-là ; mais jaloux comme un tigre, & si vous voulez comme un diable. Mon amour vous veut toute à moi. Sa délicatesse s'offense d'un

souris, d'un regard qu'on vous peut arracher; & tous les soins qu'on me voit prendre, ne sont que pour fermer tout accès aux galans, & m'assurer la possession d'un cœur dont je ne puis souffrir qu'on me vole la moindre chose.

Sicilien, Sc. VII.

JALOUX. *Un Amant doit-il l'être?
Raisons pour & contre.*

O R A N T E.

MARQUIS, de grâce, un mot: souffrez qu'on vous appelle
Pour être, entre nous deux, juge d'une querelle,
D'un débat qu'ont ému nos divers sentimens,
Sur ce qui peut marquer les plus parfaits Amans.
Nous savons que chacun vous donne, à juste titre.....

É R A S T E.

Hé, de grâce.....

O R A N T E.

En un mot, vous serez notre arbitre.
Enfin, ce grand débat qui s'allume entre nous,
Est de savoir s'il faut qu'un Amant soit jaloux?

C L I M È N E.

Ou, pour mieux expliquer ma pensée & la vôtre,
Lequel doit plaire plus, d'un jaloux ou d'un autre?

O R A N T E.

Pour moi, sans contredit, je suis pour le dernier.

D ij

CLIMÈNE.

Et , dans mon sentiment , je tiens pour le premier.

ORANTE.

Je crois que notre cœur doit donner son suffrage ,
A qui fait éclater du respect davantage.

CLIMÈNE.

Et moi , que si nos vœux doivent paroître au jour ,
C'est pour celui qui fait éclater plus d'amour.

ORANTE.

Oui ; mais on voit l'ardeur dont une ame est saisie ,
Bien mieux dans les respects que dans la jalousie.

CLIMÈNE.

Et c'est mon sentiment , que , qui s'attache à nous ,
Nous aime d'autant plus qu'il se montre jaloux.

ORANTE.

Fi , ne me parlez point , pour être Amans , Climène ,
De ces gens dont l'amour est fait comme la haine ,
Et qui , pour tous respects , & toute offre de vœux ,
Ne s'appliquent jamais qu'à se rendre fâcheux ;
Dont l'ame , que sans cesse un noir transport anime ,
Des moindres actions cherche à nous faire un crime ,
En soumet l'innocence à son aveuglement ,
Et veut sur un coup d'œil un éclaircissement :
Qui , de quelque chagrin nous voyant l'apparence ,
Se plaignent aussitôt qu'il naît de leur présence ;

Et, lorsque dans nos yeux brille un peu d'enjouement,
Veulent que leurs rivaux en soient le fondement ;
Enfin , qui , prenant droit des fureurs de leur zèle ,
Ne nous parlent jamais que pour faire querelle ,
Osent défendre à tous l'approche de nos cœurs ,
Et se font les tyrans de leurs propres vainqueurs.
Moi , je veux des Amans que le respect inspire ,
Et leur soumission marque mieux notre empire.

CLIMÈNE.

Fi , ne me parlez point , pour être vrais Amans ,
De ces gens qui , pour nous , n'ont nuls emportemens ;
De ces tièdes galans , de qui les cœurs paisibles
Tiennent déjà pour eux les choses infaillibles ,
N'ont point peur de nous perdre , & laissent chaque jour ,
Sur trop de confiance endormir leur amour ;
Sont avec leurs rivaux en bonne intelligence ,
Et laissent un champ libre à leur persévérance.
Un amour si tranquille excite mon courroux ;
C'est aimer froidement que n'être point jaloux ;
Et je veux qu'un Amant , pour me prouver sa flamme ,
Sur d'éternels soupçons laisse flotter son ame ;
Et , par de prompts transports , donne un signe éclatant
De l'estime qu'il fait de celle qu'il prétend.
On s'applaudit alors de son inquiétude ;
Et , s'il nous fait , par fois , un traitement trop rude ,
Le plaisir de le voir , soumis à nos genoux ,
S'excuser de l'éclat qu'il a fait contre nous ,

Ses pleurs, son désespoir d'avoir pu nous déplaire,
Sont un charme à calmer toute notre colère.

O R A N T E.

Si, pour vous plaire, il faut beaucoup d'emportement,
Je fais qui vous pourroit donner contentement ;
Et je connois des gens dans Paris, plus de quatre,
Qui, comme ils le font voir, aiment jusques à battre.

C L I M È N E.

Si, pour vous plaire, il faut n'être jamais jaloux,
Je fais certaines gens fort commodes pour vous ;
Des hommes en amour, d'une humeur si souffrante,
Qu'ils vous verroient sans peine entre les bras de trente.

O R A N T E.

Enfin, par votre Arrêt, vous devez déclarer
Celui de qui l'amour vous semble à préférer.

É R A S T E.

Puisqu'à moins d'un Arrêt je ne m'en puis défaire,
Toutes deux, à la fois, je vous veux satisfaire ;
Et pour ne point blâmer ce qui plaît à vos yeux,
Le jaloux aime plus, & l'autre aime bien mieux.

Les Fâcheux, Act. II, Sc. IV.



JALOUX. *Un François l'est plus qu'un Sicilien.*

D. PÈDRE, *Sicilien.*

Hé quoi, Seigneur, c'est vous ? tant de jalouse pour un François ! Je pensois qu'il n'y eût que nous qui en fussions capables.

A D R A S T E.

Les François excellent toujours dans toutes les choses qu'ils font ; & , quand nous nous mêlons d'être jaloux , nous le sommes vingt fois plus qu'un Sicilien.

Sicilien , Sc. xv.

== *Est haï de tous.*

UN jaloux est un monstre haï de tout le monde ; il n'y a personne qui ne soit ravi de lui nuire , n'y eût-il point d'autre intérêt ; toutes les serrures & les verroux du monde ne retiennent point les personnes ; c'est le cœur qu'il faut arrêter par la douceur & par la complaisance.

Sicilien , Sc. xix.

D iv

JALOUX *rusé.* X U O I A

GEORGE DANDIN à sa femme, qui est sortie, & qui cherche les moyens de rentrer dans la maison, dont la porte est fermée.

AH ! je vous y prends, Madame ma femme ; vous faites des excampativos pendant que je dors ; je suis bien-aïse de cela, & de vous voir dehors à l'heure qu'il est.

Oui, l'heure est bonne à prendre le frais. C'est bien plutôt le chaud, Madame, la coquine, & nous savons toute l'intrigue du rendez-vous & du Damoiseau. Nous avons entendu votre galant entretien, & les beaux vers à ma louange que vous avez dits l'un & l'autre.

Voilà un coup, sans doute, où vous ne vous attendiez pas. C'est maintenant que je triomphe, & j'ai de quoi mettre à bas votre orgueil & détruire vos artifices. Jusqu'ici vous avez joué mes accusations, ébloui vos parens, & plâtré vos malver-

fations. J'ai eu beau voir & beau dire, votre adresse toujours l'a emporté sur mon bon droit, & toujours vous avez trouvé moyen d'avoir raison ; mais, à cette fois, Dieu merci, les choses vont être éclaircies, & votre effronterie fera pleinement confondue.

Songez si vous voulez, à chercher dans votre tête, quelque nouveau détour pour vous tirer de cette affaire ; à inventer quelque moyen de rhabiller votre escapade ; à trouver quelque belle ruse pour éluder ici les gens & paroître innocente, quelque prétexte spécieux de pèlerinage nocturne ou d'amie en travail d'enfant, que vous venez de secourir.

Mais vous voyez bien que tous les moyens vous sont fermés ; & que, dans cette affaire, vous ne sauriez inventer d'excuse, qu'il ne me soit facile de convaincre de fausseté.

George Dandin, Act III, Sc. VIII.



JALOUX. (*transports d'un*)

ÉLISE.

MAIS quel affront nous fait le transport d'un jaloux?

D. ELVIRE.

En est-il un qui soit plus digne de courroux?

*D. Garcie, Act. III, Sc. I.*JARGON *obscur.*

ÉLISE.

Ne voulez-vous pas me défaire de votre Marquis incommode ? Pensez-vous que je puisse durer à ses turlupinades perpétuelles.

URANIE.

Ce langage est à la mode, & on le tourne en plaisanterie à la Cour.

ÉLISE.

TANT pis pour ceux qui se tuent tout le jour à parler ce jargon obscur. La belle chose de faire entrer aux conversations du Louvre, de vieilles équivoques ramassées parmi les boues des Halles & de la

place Maubert ! La jolie façon de plaifanter pour des Courtifans ; & qu'un homme montre d'esprit lorsqu'il vient vous dire : « Madame, vous êtes dans la Place Royale, & tout le monde vous voit de trois lieues de Paris, car chacun vous voit de bon œil » ; à cause que Bonœuil est un Village à trois lieues d'ici ! Cela n'est-il pas bien galant & bien spirituel, & ceux qui trouvent ces belles rencontres n'ont-ils pas lieu de s'en glorifier ?

U R A N I E.

On ne dit pas aussi cela comme une chose spirituelle, & la plupart de ceux qui affectent ce langage, savent bien eux-mêmes qu'il est ridicule.

E L I S E.

Tant pis encore, de dire des sottises & d'être mauvais plaifans de dessein formé : je les en tiens moins excusables ; & , si j'en étois juge, je fais bien à quoi je condamnerois tous ces Messieurs les Turlupins.

Critique de l'Ecole des Femmes, Sc. 1.

JEUNE, nuit au courage.

GROS-RENÉ à Lélie, son Maître.

... Un bon repas vous seroit nécessaire,
 Pour s'aller éclaircir, Monsieur, de cette affaire;
 Et votre cœur, sans doute, en deviendrait plus fort,
 Pour pouvoir résister aux attaques du sort.
 J'en juge par moi-même; & la moindre disgrâce,
 Lorsque je suis à jeun, me saisit, me terrasse;
 Mais quand j'ai bien mangé, mon ame est ferme à tout,
 Et les plus grands revers n'en viendroient pas à bout.
 Croyez-moi, bourrez-vous, & sans réserve aucune,
 Contre les coups que peut vous porter la Fortune;
 Et, pour fermer chez vous l'entrée à la douleur,
 De vingt verres de vin entourez votre cœur.

Cocu imaginaire, Sc. VII.

JEUNES GENS.

Il faut, avec rigueur, ranger les jeunes gens,
 Et nous faisons contre eux à leur être indulgens.

Ecole des Femmes, Act. V, Sc. VII.



JEUNES GENS. *Ce qu'ils sont.*

HARPAGON, *Avare.*

EN effet, si j'avois été femme, je n'aurois point aimé les jeunes hommes.

FROSINE, *intrigante.*

Je le crois bien : voilà de belles drogues que de jeunes gens pour les aimer ; ce sont de beaux morveux, de beaux godelureaux pour donner envie de leur peau ; & je voudrois bien savoir quel goût il y a à eux.

HARPAGON.

Pour moi, je n'y en comprends point, & je ne fais pas comment il y a des femmes qui les aiment tant.

FROSINE.

Il faut être folle fieffée. Trouver la jeunesse aimable, est-ce avoir le sens commun ? Sont-ce des hommes que des jeunes blondins, & peut-on s'attacher à ces animaux-là ?

H A R P A G O N.

C'est ce que je dis tous les jours, avec leur ton de poule laitée, & leurs trois petits brins de barbe relevés en barbe de chat, leurs perruques d'étoupes, leurs haut-de-chausses tout tombans, & leurs estomacs débraillés.

F R O S I N E.

Hé, cela est bien bâti, auprès d'une personne comme vous! Voilà un homme, cela. Il y a là de quoi satisfaire à la vue; & c'est ainsi qu'il faut être fait & vêtu, pour donner de l'amour.

Avare, Act. II, Sc. VI.

JEUNES GENS, *manquent souvent de prudence.*

LES jeunes gens sont jeunes, & n'ont pas toujours la prudence qu'il leur faudroit, pour ne rien faire que de raisonnable.

Fourberies de Scapin, Act. I, Sc. VI.

J E U N E S S E.

. . LA jeunesse est forte, & par fois la vieillesse.

Ecole des Maris, Act. 1, Sc. 11.

J E U N E S S E, doit profiter du bel âge.

PROFITEZ du printemps

De vos beaux ans,

Aimable jeunesse ;

Donnez-vous à la tendresse.

La beauté passe,

Le temps l'efface,

L'âge de glace

Vient à sa place,

Qui nous ôte le goût de ces doux passetemps.

Malade imaginaire, Int. 11.

J E U N E S S E. (*emportemens de la*)

L'EMPORTEMENT de la jeunesse nous entraîne le plus souvent dans des précipices fâcheux.

L'Avare, Act. 1, Sc. 11.



J E U N E S S E *libertine.*

S C A N A R E L L E.

AU lieu de voir régner cette sévérité
 Qui composoit si bien l'ancienne honnêteté,
 La Jeunesse, en ces lieux, libertine, absolue,
 Ne prend

*Ecole des Maris, Act. 1, Sc. v.*J O I E *de pouvoir obliger ce qu'on aime.*

FIGUREZ-VOUS quelle joie ce peut être,
 que de relever la fortune d'une personne
 que l'on aime, & de donner adroitement
 quelques petits secours aux modestes né-
 cessités d'une vertueuse famille.

L'Avare, Act. 1, Sc. II.

J O U E U R.

A L C I P E.

CONSOLE-MOI, Marquis, d'une étrange partie,
 Qu'au piquet je perdis hier contre un Saint Bouvain,
 A qui je donneroïs quinze points & la main.
 C'est un coup enragé, qui depuis hier m'accable,
 Et qui feroit donner tous les Joueurs au diable ;

Un coup assurément à se pendre en public.
Il ne m'en faut que deux , l'autre a besoin d'un Pic ;
Je donne : il m'en prend six , & demande à refaire :
Moi , me voyant de tout , je n'en voulus rien faire.
Je porte l'As de Trêfle , admire mon malheur ,
L'As , le Roi , le Valet , le huit & dix de Cœur ,
Et quitte , comme au point alloit la politique ,
Dame & Roi de Carreau , dix & Dame de Pique.
Sur mes cinq Cœurs portés la Dame arrive encor ,
Qui me fait justement une quinté major :
Mais mon homme , avec l'As , non sans surprise extrême ,
Des bas Carreaux sur table étale une sixième.
J'en avois écarté la Dame avec le Roi ;
Mais lui fallant un Pic , je sortis hors d'effroi ,
Et croyois bien du moins faire deux points uniques.
Avec les sept Carreaux , il avoit quatre Piques ;
Et jetant le dernier m'a mis dans l'embarras
De ne savoir lequel garder de mes deux As.
J'ai jeté l'As de Cœur , avec raison me semble ;
Mais il avoit quitté quatre Trèfles ensemble ,
Et par un six de Cœur je me suis vu Capot ,
Sans pouvoir , de dépit , préférer un seul mor.
Morbleu , fais-moi raison de ce coup effroyable ;
A moins que l'avoir vu , peut-il être croyable ?

Les Fâcheux , Act. II , Sc. II.

JOURS. (*beaux*)

AH ! les beaux jours qu'Amour nous donne,
Lorsque sa flamme unit les cœurs !

Fêtes de Versailles, en 1661.

JUGEMENT.

. . Nous avons du Ciel, ou du tempérament,
Que nous jugeons de tout chacun diversement.

Don Garcie, Act. IV, Sc. VI.

JUREMENT.

AH ! fi, Monsieur, que cela est vilain
de jurer.

Comtesse d'Escarbagnas, Sc. XI.

JUSTICE

ELLE est sévère comme tous les Dia-
bles, particulièrement sur ces sortes de
crimes (1).

Pourceaugnac, Act. III, Sc. II.

(1) La polygamie.



L.

LANGAGE *des yeux.*

Ce langage, il est vrai, peut être obscur par fois,
S'il n'a pour truchement l'écriture ou la voix.

Ecole des Maris, Act. I, Sc. VI.

LANGUES. (*mauvaises*)

Les langues ont toujours du venin à répandre ;
Et rien n'est ici-bas, qui s'en puisse défendre.

Tartufe, Act. V, Sc. III.

LAQUAIS.

La Comtesse d'Escarbagnas.

CELA est étrange, qu'on ne puisse
avoir en province un Laquais qui sache
son monde.

Comtesse d'Escarbagnas, Sc. II.



LETTRE *trompeuse en apparence.*

UNE lettre peut bien tromper par l'apparence ,
Et n'est pas , quelquefois , si coupable qu'on pense.

Misanthrope, Aët. 1v , Sc. 11.

LETTRE.

LA faveur d'un écrit laisse aux mains d'un amant ,
Des témoins trop constans de notre attachement.

Don Garcie , Aët. 1 , Sc. 1.

LIBERTÉ *de la Jeunesse.*

MAIS cè qu'en la jeunesse on prend de liberté ,
Ne se retranche pas avec facilité.

L'Ecole des Maris , Aët. 1 , Sc. 11.

== D'agir.

MON Dieu, chacun raisonne , & fait comme il lui plaît.

Idem , Aët. 1 , Sc. 11.



LIBERTÉ permise entre Cavaliers.

J'ENTRE ici librement ; mais , entre Cavaliers , telle liberté est permise.

Je vous laisse aller , sans vous reconduire ; mais , entre Cavaliers , cette liberté est permise.

Le Sicilien , Sc. XII.

LIBERTÉ. Rien de si doux.

Un cœur dans l'amoureux empire ,
De mille soins est toujours agité :

On dit qu'avec plaisir on languit , on soupire :

Mais quoiqu'on puisse dire ,

Il n'est rien de si doux que notre liberté.

Bourgeois Gentilhomme , Act. 1 , Sc. II.

LIBERTIN ; son portrait.

Tu vois en Don Juan , mon Maître , le plus grand scélérat que la terre ait jamais porté , un enragé , un chien , un démon , un Turc , un Hérétique , qui ne croit ni ciel , ni enfer , ni diable , qui passe cette vie en véritable bête brute , un pourceau d'Épicure , un vrai Sardanapale , qui ferme

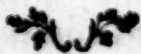
l'oreille à toutes les remontrances qu'on lui peut faire, & traite de billevezées tout ce que nous croyons. Un mariage ne lui coûte rien à contracter, il ne se sert point d'autres pièges pour attraper les belles : & c'est un épouseur à toutes mains. Dame, Demoiselle, Bourgeoise, Payfanne, il ne trouve rien de trop chaud, ni de trop froid pour lui ; & , si je te disois le nom de toutes celles qu'il a épousées en divers lieux, ce seroit un Chapitre à durer jusqu'au soir. Ce n'est-là qu'une ébauche du personnage ; & , pour en achever le portrait, il faudroit bien d'autres coups de pinceau. Suffit qu'il faut que le courroux du ciel l'accable quelque jour ; qu'il me vaudroit mieux d'être au Diable, que d'être à lui, & qu'il me fait voir tant d'horreurs, que je souhaiterois qu'il fût déjà je ne fais où.

Festin de Pierre, Act. 1. Sc. 1.

Thomas Corneille a refondu cette phrase dans les vers que l'on va lire, & qui ne se suivent pas immédiatement.

- » Tu ne fais pas encor quel homme est Don Juan ;
- » Il n'est devoirs ni saints dont il ne s'ose rire ;

- » Et c'est un endurci dans la fange plongé ,
» Un chien , un hérétique, un Turc , un enragé.
» Il n'a ni foi ni loi , dans tout ce qui le tente ;
» Et le Ciel ni l'enfer n'ont rien qui l'épouvante.
» Haranguez-le du Ciel , il répond d'un souris.
» Parlez-lui de l'enfer , il met le diable au pis ;
» Et parce qu'il est jeune , il croit qu'il est en âge
» Où la vertu sied moins que le libertinage.
» Remontrance , reproche , autant de temps perdu ;
» Il cherche avec ardeur ce qu'il voit défendu.
» Et , ne refusant rien à Madame Nature ,
» Il est ce qu'on appelle un pourceau d'Epicure.
» Ainsi ne me dis point , sur sa légèreté ,
» Qu'Elvire par l'hymen se trouve en sûreté.
» C'est un piège qu'il tend partout à chaque belle ;
» Payfanne , Bourgeoise , & Dame & Demoiselle ,
» Tout le charme , & d'abord pour leur donner leçon,
» Un mariage fait lui semble une chanson.
» Toujours objets nouveaux, toujours nouvelles flammes;
» Et si je te disois combien il a de femmes ,
» Tu serois convaincu que ce n'est pas en vain
» Qu'on le croit l'épouseur de tout le genre humain.



LIBERTINS, ne font jamais une
bonne fin.

SGANARELLE à D. Juan.

Vous savez ce que vous faites, vous ;
& si vous êtes libertin, vous avez vos raisons ; mais il y a de certains petits impertinens dans le monde, qui le font sans savoir pourquoi ; qui font les esprits forts, parce qu'ils croient que cela leur sied bien ; &, si j'avois un maître comme cela, je lui dirai nettement, le regardant en face : *c'est bien à vous, petit ver de terre, petit mirmidon que vous êtes ; (je parle au maître que j'ai dit) c'est bien à vous à vouloir vous mêler de tourner en raillerie ce que tous les hommes révèrent ? Pensez-vous que pour être de qualité , pour avoir une perruque blonde & bien frisée , des plumes à votre chapeau , un habit bien doré , & des rubans couleur de feu ; (ce n'est pas à vous que je parle , c'est à l'autre) pensez-vous , dis-je , que vous en soyez*

*soyez plus habile homme , que tout vous
soit permis , & qu'on n'ose vous dire vos
vos vérités ? Apprenez de moi , qui suis
votre valet , que les libertins ne font jamais
une bonne fin.*

Festin de Pierre , Act. I , Sc. II.

*Voici de quelle manière Thomas Corneille
a rendu cette tirade.*

J'AUROIS tort de vouloir vous donner des leçons.
Si vous vous égarez vous avez vos raisons ;
Et quand vous faites mal , c'est comme l'ordinaire ,
Du moins vous savez bien qu'il vous plaît de le faire.
Bon cela ; mais il est certains impertinens ,
A droit de fort esprit , hardis , entreprenans ,
Qui , sans savoir pourquoi , traitent de ridicules
Les plus justes motifs des plus sages scrupules ,
Et qui font vanité de ne trembler de rien ,
Par l'entêtement seul que cela leur sied bien.
Si j'avois par malheur un tel Maître : ame crasse ,
Lui dirois-je tout net , le regardant en face ,
Osez-vous bien ainsi braver à tous momens
Ce que l'enfer pour vous amasse de tourmens ?
Un rien , un mirmidon , un petit ver de terre ,
Au Ciel impunément croit déclarer la guerre !
Allez , malheur cent fois à qui vous applaudit.

C'est bien à vous, (je parle au Maître que j'ai dit),
 A vouloir vous railler des choses les plus saintes,
 A secouer le joug des plus louables craintes !
 Pour avoir de grands biens & de la qualité,
 Une perruque blonde, être propre, ajusté,
 Tout en couleur de feu, pensez-vous (prenez garde,
 Ce n'est pas vous au moins que tout ceci regarde)
 Pensez vous en avoir plus de droit d'éclater
 Contre les vérités dont vous osez douter ?
 De moi, votre valet, apprenez, je vous prie,
 Qu'envain les libertins de tout font raillerie ;
 Que le Ciel tôt ou tard pour leur punition.

L I C E N C E des Poëtes.

C'EST une licence que prennent Messieurs les Poëtes, de mentir de gaieté de cœur, & de donner à leurs maîtresses des cruautés qu'elles n'ont pas, pour s'accommoder aux pensées qui leur peuvent venir.

Comtesse d'Escarbagnas, Sc. I.

L I V R E S.

L'ON n'ignore pas qu'une louange en Grec est d'une merveilleuse efficace à la tête d'un Livre.

Préface des Précieuses.

L I V R E S.

GORGIBUS à sa fille, qui refuse d'épouser celui qu'il
lui propose.

Voilà, voilà le fruit de ces empressemens
Qu'on vous voit, nuit & jour, à lire vos Romans ;
De quolibets d'amour votre tête est remplie ,
Et vous parlez de Dieu bien moins que de Clélie. *
Jetez-moi dans le feu tous ces méchans écrits ,
Qui gâtent tous les jours tant de jeunes esprits ;
Lisez-moi comme il faut , au lieu de ces fornettes ,
Les Quatrains de Pibrac , & les doctes tablettes
Du Conseiller Mathieu ; l'Ouvrage est de valeur

* Voici les titres entiers des livres indiqués dans
cette maxime. Clélie , Histoire Romaine , par M. de
Scudéri. Cet écrivain trop fertile en fit 11 Volumes
in-8°. qui furent imprimés à Paris en 1660. Ceux
que nous allons énoncer ne sont qu'en un volume
chaque. Les Quatrains de Maître Gui Dufour , Sei-
gneur de Pibrac ; les Tablettes de la vie & de la mort ,
par M. Pierre Mathieu , Historiographe de France ,
& le Guide des Pécheurs , par le R. P. Louis de Gre-
nade , Religieux de l'Ordre de S. Dominique , traduit
de l'Espagnol.

Et plein de beaux dictons à réciter par cœur.
Le guide des Pécheurs est encore un bon livre ;
C'est là qu'en peu de tems l'on apprend à bien vivre.

Cocq Imaginaire , Sc. 1.

LOGIQUE. *Ce qu'elle enseigne.*

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Voulez-vous que je vous apprenne la
Logique ?

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que cette Logique ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'Esprit ?

M. JOURDAIN.

Qui sont-elles, ces trois opérations de l'Esprit ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La première, la seconde, & la troisième. La première, est de bien concevoir par le moyen des Universaux. La se-

conde, de bien juger par le moyen des Catégoires; & la troisième, de bien tirer une conséquence par le moyen des figures, *Barbara, Celarent, Dariio, Feri, Baralipton.*

M. JOURDAIN.

Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs; cette Logique-là ne me revient point.

Bourgeois Gentilhomme, Act. II, Sc. VI.

LOUANGE, HONNEUR, ne flattent point sans le repos du cœur.

AH! qu'on est peu flatté de louanges & d'honneur,
Et de tout ce que donne une grande victoire,
Lorsque, dans l'ame, on souffre une vive douleur,
Et que l'on donneroit volontiers cette gloire
Pour avoir le repos du cœur!

Amphitryon, Act. III, Sc. I.

L O U A N G E S.

C'EST un grand charme que les louanges pour arrêter un Auteur.

Critique de l'Ecole des Femmes, Sc. VII.

E iij

LOUANGES. *On les prodigue
aujourd'hui.*

ALCESTE, *Misanthrope.*

Eh! Madame, l'on loue aujourd'hui tout le monde,
Et le siècle, par-là, n'a rien qu'on ne confonde!
Tout est d'un grand mérite également doué;
Ce n'est plus un honneur que de se voir loué;
D'éloges on regorge, à la tête on les jette,
Et mon Valet-de-Chambre est mis dans la Gazette.

Misanthrope, Act. III, Sc. VII.

LOUIS XIV. *Son éloge.*

Un duel met les gens en mauvaise posture;
Et notre Roi n'est pas un Monarque en peinture.
Il fait faire obéir les plus grands de l'État,
Et je trouve qu'il fait en digne Potentat.

Les Fâcheux, Act. I, Sc. X.

Cet éloge simple & dicté par la vérité, est
préférable aux louanges emphatiques que Pel-
lisson avoit prodiguées dans le Prologue de cette
Pièce, & que l'on a transcrit ici pour mettre le
Lecteur à portée d'en juger.

(*C'est une Naiade qui parle.*)

Pour voir en ces beaux lieux le plus grand Roi du monde,
Mortels , je viens à vous de ma grotte profonde.
Faut-il , en sa faveur , que la terre ou que l'eau
Produisent à vos yeux un spectacle nouveau ?
Qu'il parle , ou qu'il souhaite , il n'est rien d'impossible.
Lui-même n'est-il pas un miracle visible ?
Son règne , si fertile en miracles divers ,
N'en demande-t-il pas à tout cet Univers ?
Jeune , victorieux , sage , vaillant , auguste ;
Aussi doux que sévère , aussi puissant que juste ;
Régler , & ses États , & ses propres desirs ;
Joindre aux nobles travaux les plus nobles plaisirs ;
En ses justes projets ne se jamais méprendre ;
Agir incessamment , tout voir & tout entendre ;
Qui peut cela , peut tout : il n'a qu'à tout oser ,
Et le Ciel à ses vœux ne peut rien refuser.
Ces Thermes marcheront ; & , si Louis l'ordonne ,
Ces arbres parleront mieux que ceux de Dodone.
Hôteſſes de leurs troncs , moindres Divinités ,
.
C'est Louis qui le veut ; sortez , Nymphes , sortez.
Vous , Soin de ses Sujets , sa plus charmante étude ,
Héroïque Souci , royale Inquiétude ,
Laissez-le respirer , & souffrez qu'un moment
Son grand cœur s'abandonne au divertissement.
Vous le verrez demain , d'une force nouvelle ,

Sous le fardeau pénible où votre voix l'appelle,
 Faire obéir les loix, partager les bienfaits,
 Par ses propres conseils prévenir nos souhaits,
 Maintenir l'Univers dans une paix profonde,
 Et s'ôter le repos pour le donner au monde.

L U M I È R E.

ON n'a pas besoin de lumière quand
 on est conduit par le Ciel.

Festin de Pierre, Act. 17, Sc. 11.



M.

MADRIGAUX.

Les Madrigaux sont agréables quand ils sont bien tournés.

Les Précieuses, Sc. x.

MAÎTRE.

MÉTAPHRASTE, *Pédant.*

MAÎTRE est dit à *Magister* ;

C'est comme qui diroit trois fois plus grand.

Dépit Amoureux, Act. II, Sc. VII.

MAL à venir, *n'y pas songer.*

AH ! n'allons point songer au mal qui nous peut arriver, & songeons seulement à ce qui peut donner du plaisir.

Festin de Pierre, Act. I, Sc. II.



**MALADE IMAGINAIRE; son portrait,
fait par sa femme.**

MON mari est mort ; le ciel en soit
loué , me voilà délivrée d'un grand far-
deau.

Quelle perte est-ce que la sienne , & de
quoi servoit-il sur la terre ? Un homme
incommode à tout le monde , mal-pro-
pre , dégoûtant , sans cesse un lavement
ou une médecine dans le ventre , mou-
chant , toussant , crachant toujours ; sans
esprit , ennuyeux , de mauvaise humeur ,
fatiguant sans cesse les gens , & grondant
jour & nuit servante & valets.

Malade imaginaire, Act. III, Sc. XVIII.

MALADIE connue, à demi-guérie.

UNE maladie bien connue est à demi-
guérie, car *ignoti nulla est curatio morbi.*

Pourceaugnac, Act. I, Sc. XI.

**MALADIE opiniâtre. Remèdes propres
pour la guérir.**

. . . Si maladia

Opiniatria

Non vult se garire,

Quid illi facere?

A R G A N.

Clysterium donare,

Postea seignare,

Ensuite purgare.

Receignare, repurgare & reclysterisare.

Malade Imaginaire, Int. III.

M A L A D I E S.

VOYEZ un peu comme les maladies
arrivent sans qu'on y songe.

Critique de l'Ecole des Femmes, Sc. III.]

== D'où elles procèdent.

COMME l'esprit a grand empire sur le
corps, c'est de lui bien souvent que pro-
cèdent les maladies.

Amour Médecin, Act. III, Sc. VI.

E vj

MALENCONTRE. (*choses qui signifient*)

CETTE nuit j'ai songé de poisson mort,
& d'œufs cassés, & j'ai appris que les œufs
cassés & le poisson mort signifient malen-
contre.

Amans Magnifiques, Act. I, Sc. II.

MALHEUR.

... C'EST injustement qu'on se plaint d'un malheur,
Quand un autre plus grand s'offre à notre douleur.

D. Garcie, Act. III, Sc. II.

== N'est jamais seul.

UN malheur nous est toujours l'avant-
coureur d'un autre.

Fourberies de Scapin, Act. III, Sc. VII.

MALHEURS éclatans.

Il vaut mieux, quand on craint ces malheurs éclatans,
En mourir tout d'un coup, que traîner si long-temps.

Mélicerte, Act. II, Sc. VI.

MALICE des médifans.

DES Esprits médifans la malice est extrême.

Tartufe , Aët. v , Sc. iij.

MARI d'une Femme Coquette.

Personnage qu'il joue.

ANGÉLIQUE , femme de George-Dandin.

Je ne me scandalife point qu'on me trouve bien faite , & cela me fait du plaisir.

GEORGE DANDIN.

Oui ? Mais quel personnage voulez-vous que joue un mari pendant cette galanterie ?

ANGÉLIQUE.

Le personnage d'un honnête homme , qui est bien-aife de voir fa femme confiderée.

George Dandin , Aët. ii , Sc. iv.



MARI *commode ; quelle femme il lui
faudroit.*

CLÉANTHIS *arrétant Mercure , qu'elle prend pour
Sosie , son mari , dont il a pris la figure.*

Quoi , c'est ainsi que l'on me quitte ?

MERCURE.

Et comment donc ? Ne veux-tu pas
Que de mon devoir je m'aquitte ,
Et que d'Amphitryon j'aie suivre les pas ?

CLÉANTHIS.

Mais avec cette brusquerie ,
Traître , de moi te séparer ?

MERCURE.

Le beau sujet de fâcherie ;
Nous avons tant de temps ensemble à demeurer.

CLÉANTHIS.

Mais , quoi , partir ainsi d'une façon brutale ,
Sans me dire un seul mot de douceur pour régate ?

MERCURE.

Diantre ! où veux-tu que mon esprit
T'aie chercher des faiboles ?
Quinze ans de mariage épuisent les paroles ;
Et , depuis un long-temps , nous nous sommes tout dit.

CLÉANTHIS.

Regarde, traître, Amphitryon ;
Vois combien pour Alcmène il étale de flamme ,
Et rougis , là-dessus , du peu de passion
Que tu témoigne pour ta femme.

MERCURE.

Hé, mon Dieu, Cléantis, ils sont encor Amans !
Il est certain âge où tout passe ;
Et ce qui leur sied bien , dans ces commencemens ,
En nous , vieux mariés , auroit mauvaise grâce.
Il nous feroit beau voir attachés, face à face ,
A pousser les beaux sentimens !

CLÉANTHIS.

Quoi , suis-je hors d'état , perfide , d'espérer
Qu'un cœur auprès de moi soupire ?

MERCURE.

Non , je n'ai garde de le dire :
Mais je suis trop barbon pour oser soupirer ,
Et je ferois crever de rire.

CLÉANTHIS.

Mérites-tu , pendard , cet insigne bonheur ,
De te voir , pour épouse , une femme d'honneur ?

MERCURE.

Mon Dieu , tu n'es que trop honnête ,
Ce grand honneur ne me vaut rien ;

Ne sois point si femme de bien ,
Et me romps un peu moins la tête.

CLÉANTHIS.

Comment , de trop bien vivre on te vois me blâmer ?

MERCURE.

La douceur d'une femme est tout ce qui me charme ;
Et ta vertu fait un vacarme
Qui ne cesse de m'affommer.

CLÉANTHIS.

Il te faudroit des cœurs pleins de fausses tendresses ,
De ces femmes aux beaux & louables talens ,
Qui savent accabler leurs maris de caresses ,
Pour leur faire avaler l'usage des galans.

MERCURE.

Ma foi , veux-tu que je te dise ,
Un mal d'opinion ne touche que les sots ;
Et je prendrois , pour ma devise ,
Moins d'honneur , & plus de repos.

CLÉANTHIS.

Comment , tu souffrirois , sans nulle répugnance ,
Que j'aimasse un Galant avec toute licence ?

MERCURE.

Oui , si je n'étois plus de tes cr's rebattu ,
Et qu'on te vit changer d'humeur & de méthode ,
J'aime mieux un vice commode ,

Qu'une fatigante vertu.

Adieu , Cléantis , ma chère ame ,

Il me faut suivre Amphitruon.

CLÉANTHIS seule.

Pourquoi , pour punir cet infâme ,

Mon cœur n'a-t-il assez de résolution ?

Ah ! que dans cette occasion ,

J'enrage d'être honnête femme !

Amphitruon , Act. 1 , Sc. 14.

MARI. (*figure d'un*)

MERCURE , parlant à la Nuit du déguisement de
Jupiter , qui avoit pris la figure d'Amphitruon pour
plaire à Alcmène , sa femme.

. Près de maint objet chéri ,

Pareil déguisement seroit pour ne rien faire ;

Et ce n'est pas partout un bon moyen de plaire ,

Que la figure d'un mari.

Amphitruon , Prologue.

MARI , guérit les maux des filles.

Je vous dis qu'un mari est un emplâtre
qui guérit tous les maux des filles.

Médecin malgré lui , Act. 11 , Sc. 11.

MARI utile.

ENFIN, il n'est rien tel, Madame, croyez-moi,
 Que d'avoir un mari la nuit auprès de soi,
 Ne fût-ce que pour l'heur d'avoir qui vous salue
 D'un, Dieu vous soit en aide, alors qu'on éternue.

Cocu imaginaire, Sc. II.

MARIAGE.

GROS-RENÉ, *Valet, d Marinette, Soubrette,*

. UN hymen qu'on souhaite,
 Entre gens comme nous, est chose bientôt faite.

Dépit Amoureux, Act. I, Sc. II.

CATHOS, *Précieuse.*

JE trouve le mariage une chose tout-à-fait choquante. Comment est-ce qu'on peut souffrir la pensée de coucher contre un homme vraiment nud ?

Les Précieuses, Sc. V.



M A R I A G E.

(*C'est la femme de Molière qui parle*).

LES mariages changent bien les gens ,
& c'est une chose étrange , qu'une petite
cérémonie soit capable de nous ôter toutes
nos belles qualités ; & qu'un mari & un
galant regarde la même personne avec des
yeux si différens !

Impromptu de Versailles , Sc. I.

H A R P A G O N.

UN mariage ne sauroit être heureux
où l'inclination n'est pas.

C L É A N T E.

C'est une chose qui, peut-être, viendra
ensuite ; & l'on dit que l'amour est sou-
vent un fruit du mariage.

Avare , Act. IV , Sc. III.



M A R I A G E.

Ce n'est pas mon dessein de me faire épouser par force, & de rien prétendre à un cœur qui seroit donné.

L'Avare, Act. v, Sc. v.

PAR un prompt désespoir souvent on se marie.

Qu'on s'en repent après tout le temps de sa vie!

Femmes Savantes, Act. v, Sc. dern.

Le mariage est une chaîne, où l'on ne doit jamais soumettre un cœur par force.

Malade Imaginaire, Act. II, Sc. VII.

BÉRALDE *parlant à Argan d'Angélique, sa fille.*

HÉ BIEN ! quand il y auroit quelque petite inclination, cela seroit il si criminel ; & rien peur-il vous offenser, quand tout ne va qu'à des choses honnêtes, comme le mariage ?

Idem, Act. III, Sc. XVI.



MARIAGE. *But de la plupart des Femmes qui se marient.*

CHACUN à son but en se mariant ; il y en a d'aucunes qui prennent des maris seulement pour se tirer de la contrainte de leurs parens, & se mettre en état de faire tout ce qu'elles voudront. Il y en a d'autres qui font du mariage un commerce de pur intérêt, qui ne se marient que pour gagner des douaires, que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épousent, & courent sans scrupule de mari en mari pour s'approprier leurs dépouilles. Ces personnes-là, à la vérité, n'y cherchent pas tant de façons, & regardent peu la personne.

Malade imaginaire, Act. II, Sc. VII.

== *Sans le consentement des parens.*

POUR moi, je ne vois pas ce que l'on peut faire de pis ; & je trouve que

se marier sans le consentement de son père, est une action qui passe tout ce qu'on peut s'imaginer.

Fourberies de Scapin, Act. II, Sc. II.

MARIAGE. *Coutume des pères & mères en mariage.*

EN mariage, comme ailleurs, contentement passe richesse. Les pères & les mères ont cette maudite coutume, de demander toujours qu'a-t-il & qu'a-t-elle?

On n'a que son plaisir en ce monde ; & j'aimerois mieux bailler à ma fille un bon mari qui lui fut agriable, que toutes les rentes de la Biausse.

Médecin malgré lui, Act. II, Sc. II.

== *Discuté par une femme savante & sa sœur.*

ARMANDE, Savante.

Quoi ! le beau nom de fille est un titre, ma sœur, Dont vous voulez quitter la charmante douceur !

Et de vous marier vous osez faire fête !
Ce vulgaire dessein vous peut monter en tête ?

HENRIETTE.

Oui, ma sœur.

ARMANDE.

Ah ! ce oui se peut-il supporter ;
Et, sans un mal de cœur, sauroit-on l'écouter !

HENRIETTE.

Qu'a donc le mariage en soi qui vous oblige,
Ma sœur.....

ARMANDE.

Ah, mon Dieu, si !

HENRIETTE.

Comment ?

ARMANDE.

Ah, si, vous dis-je !

Ne concevez-vous point ce que, dès qu'on l'entend,
Un tel mot, à l'esprit, offre de dégoûtant ;
De quelle étrange image on est par lui blessée ;
Sur quelle sale vue il traîne la pensée ?
N'en frissonnez-vous point ? Et pouvez-vous, ma sœur,
Aux suites de ce mot, résoudre votre cœur ?

HENRIETTE.

Les suites de ce mot, quand je les envisage,
Me font voir un mari, des enfans, un ménage ;

Et je ne vois rien là , si l'en puis raisonner ,
Qui blesse la pensée , & fasse frissonner.

ARMANDE.

De tels attachemens , ô Ciel , sont pour vous plaire!

HENRIETTE.

Et qu'est-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire ,
Que d'attacher à soi , par le titre d'époux ,
Un homme qui vous aime & soit aimé de vous ;
Et de cette union de tendresse suivie ,
Se faire les douceurs d'une innocente vie ?
Ce nœud bien assorti n'a-t-il pas des appas ?

ARMANDE.

Mon Dieu , que votre esprit est d'un étage bas !
Que vous jouez au monde un petit personnage ,
De vous claquemurer aux choses du ménage ;
Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchans ,
Qu'une idole d'époux & des marmots d'enfans !
Laissez aux gens grossiers , aux personnes vulgaires ,
Les bas amusemens de ces sortes d'affaires.
A de plus beaux objets élevez vos desirs ,
Songez à prendre un goût des plus nobles plaisirs ;
Et traitant de mépris le sens & la matière ,
A l'esprit , comme nous , donnez-vous toute entière.
Vous avez notre mère en exemple à vos yeux ,
Que du nom de Savante on honore en tous lieux ;
Tâchez , ainsi que moi , de vous montrer sa fille ;

Aspirez

Aspirez aux clartés qui sont dans la famille,
 Et vous rendez sensible aux charmantes douceurs
 Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs.
 Loin d'être aux loix d'un homme en esclave asservie,
 Mariez-vous, ma sœur, à la Philosophie,
 Qui nous monte au-dessus de tout le genre humain,
 Et donne à la raison l'empire souverain,
 Soumettant à ses loix la partie animale,
 Dont l'appétit grossier aux bêtes nous cavale.
 Ce sont-là les beaux feux, les doux attachemens
 Qui doivent de la vie occuper les momens;
 Et les soins où je vois tant de femmes sensibles,
 Me paroissent aux yeux des pauvretés horribles.

Femmes Savantes, Act. 1, Sc. 1.

MARIAGE: *Ce qui finit avec lui.*

DORIMÈNE.

J'ai vu là des apprêts magnifiques, &
 ce sont des choses, Dorante, que je ne
 puis plus souffrir. Oui, je veux enfin vous
 empêcher vos profusions; &, pour rompre
 le cours à toutes les dépenses que je vous
 vois faire pour moi, j'ai résolu de me
 marier promptement avec vous. C'en est

Tome II.

F

le vrai secret ; & toutes ces choses finissent avec le mariage.

Bourgeois Gentilhomme, Act. v, Sc. II.

MARIAGE, ne convient point à un
homme âgé.

SGANARELLE.

AH ! Seigneur ! Geronimo , je vous trouve à propos , & j'allois vous chercher pour vous communiquer une affaire que j'ai en tête , & vous prier de m'en dire votre avis

Il s'agit d'une chose de conséquence que l'on m'a proposée ;

mais auparavant je vous conjure de ne me point flatter , & de me dire nettement votre pensée ;

c'est que je veux savoir de vous si je ferai bien de me marier ?

GERONIMO.

Je vous prie , auparavant de me dire

une chose , quel âge pouvez-vous bien
avoir maintenant ?

Si bien , Seigneur Sganarelle , que sur
votre propre confession, vous êtes environ
à votre cinquante-deuxième ou cinquante-
troisième année ;

& là-dessus je vous dirai franchement, &
en ami, comme vous m'avez fait pro-
mettre de vous parler , que le mariage
n'est guère votre fait. C'est une chose à
laquelle il faut que les jeunes gens pen-
sent bien mûrement avant que de la faire ;
mais les gens d'âge n'y doivent point pen-
ser du tout ; & si l'on dit que la plus
grande de toutes les folies est celle de se
marier , je ne vois rien de plus mal-à-
propos que de la faire , cette folie , dans
la saison où nous devons être plus sages ;
enfin je vous en dis nettement ma pensée,
je ne vous conseille point de songer au

mariage ; & je vous trouverois le plus ridicule du monde, si, ayant été libre jusqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus pesante des chaînes.

Mariage forcé , Sc. II.

M A R I A G E , *s'accommode bien avec les pensées pieuses.*

LA compagnie d'une femme légitime peut bien s'accommoder avec les louables pensées que le ciel inspire.

Festin de Pierre , Act. v , Sc. III.

== *Ce qui doit le précéder.*

M A D E L O N , *Précieuse , parlant de Ducroisy & Lagrange , qui ont fait demander en mariage sa cousine & elle.*

LA belle galanterie que la leur ! Quoi, débiter d'abord par le mariage ?

G O R G I B U S .

Et par où veux-tu donc qu'ils débütent , par le concubinage ? N'est-ce pas un procédé dont vous avez sujet de vous

louer toutes deux aussi-bien que moi ? Est-il rien de plus obligeant que cela ? Et ce lien sacré où ils aspirent , n'est-il pas un témoignage de l'honnêteté de leurs intentions.

M A D E L O N .

Ah ! mon père, ce que vous dites-là est du dernier Bourgeois ! Cela me fait honte de vous voir parler de la sorte, & vous devriez un peu vous faire apprendre le bel air des choses.

G O R G I B U S .

Je n'ai que faire, ni d'air, ni de chanson ; je te dis que le mariage est une chose sacrée, & que c'est faire en honnêtes gens que de débiter par-là.

M A D E L O N .

Mon Dieu, que si tout le monde vous ressembloit, un Roman seroit bientôt fini ! La belle chose que ce seroit, si d'abord Cyrus épousoit Mandane, & qu'Oronte, de plein-pied, fut marié à Clélie !

G O R G I B U S.

Que me vient conter celle-ci ?

M A D E L O N.

Mon père , voilà ma cousine qui vous dira aussi-bien que moi que le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures. Il faut qu'un amant , pour être agréable , sache débiter les beaux sentimens , pousser le doux , le rendre & le passionné , & que sa recherche soit dans les formes. Premièrement , il doit voir au temple , ou à la promenade , ou dans quelque cérémonie publique , la personne dont il devient amoureux ; ou bien être conduit fatalement chez elle par un parent ou un ami , & sortir de-là tout rêveur & mélancolique. Il cache un temps sa passion à l'objet aimé , & cependant lui rend plusieurs visites , où l'on ne manque jamais de mettre sur le tapis une question galante , qui exerce les esprits de l'assemblée. Le jour de la déclaration arrive , qui se doit faire ordinairement dans une allée de quelque jardin , tandis que

la compagnie s'est un peu éloignée, & cette déclaration est suivie d'un prompt courroux qui paroît à notre rougeur, & qui pour un temps bannit l'amant de notre présence. Ensuite il trouve moyen de nous appaiser, & de nous accoutumer insensiblement au discours de sa passion, & de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Après cela viennent les aventures, les rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination établie, les persécutions des pères, les jalousies conçues sur de fausses apparences, les plaintes, les désespoirs, les enlèvemens, & ce qui s'ensuit. Voilà comme les choses se traitent dans les belles manières, & ce sont des règles dont, en bonne galanterie, on ne sauroit se dispenser. Mais en venir de but en blanc à l'union conjugale, ne faire l'amour qu'en faisant le contrat de mariage, & prendre le Roman justement par la queue, encore un coup, il ne se peut rien de plus marchand que ce procédé.

Précieuses, Sc. v.

F iv

MARIAGE *réjouit les jeunes filles.*

ARGAN.

OR ça, ma fille, je vais vous dire une nouvelle, où peut-être ne vous attendez-vous pas. On vous demande en mariage. Qu'est-ce que cela ? Vous riez ? Cela est plaisant, oui, ce mot de mariage. Il n'est rien de plus drôle pour les jeunes filles. Ah ! nature, nature !

Malade Imaginaire, Act. I, Sc. v.

== *On doit lui porter respect.*

JE vous dis encore une fois que le mariage est une chaîne à laquelle on doit porter toute sorte de respect.

George Dandin, Act. II, Sc. III.

MARIAGES.

Ce sont de grands mystères

Que ces sortes d'affaires.

Mariage forcé, (récit du Magicien).



M A R I S.

G E O R G E T T E.

... Pourquoi chacun n'en fait-il pas de même ?
 Nous en voyons qui paroissent joyeux ,
 Lorsque leurs femmes sont avec les beaux Monsieur.

A L A I N.

C'est que chacun n'a pas cette amitié goulue
 Qui n'en veut que pour soi.

Ecole des Femmes, Act. II, Sc. III.

== Pourquoi on prend de certains
 Maris.

A N G É L I Q U E.

PENSEZ-VOUS qu'on soit capable d'aimer
 de certains maris qu'il y a ? On les prend
 parce qu'on ne s'en peut défendre, & que
 l'on dépend de parens qui n'ont des yeux
 que pour le bien ; mais on fait leur rendre
 justice, & l'on se moque fort de les con-
 sidérer au-delà de ce qu'ils méritent.

G E O R G E D A N D I N.

Voilà nos carognes de femmes.

CLITANDRE.

Ah ! qu'il faut avouer que celui qu'on vous a donné étoit peu digne de l'honneur qu'il a reçu, & que c'est une étrange chose que l'assemblage qu'on a fait d'une personne comme vous , avec un homme comme lui !

GEORGE DANDIN.

Pauvres maris , comme on vous traite.

George Dandin, Act. III, Sc. V.

MARIS fâcheux.

ÉRGASTE, *Valet*.

. . J'EN ai servi vingt de ces chercheurs de proie ,
 Qui disoient fort souvent que leur plus grande joie
 Étoit de rencontrer de ces maris fâcheux ,
 Qui , jamais sans gronder ne reviennent chez eux ;
 De ces brutaux fièffés , qui , sans raison ni suite ,
 De leurs femmes en tout contrôlent la conduite ;
 Et du nom de Maris , fièrement se parans ,
 Leur rompent en visière aux yeux des soupirans.
 On en fait , disent-ils , prendre ses avantages ;
 Et l'aigreur de la Dame à ces sortes d'outrages ,
 Dont la plaint doucement le complaisant témoin ,
 Est un champ à pousser les choses assez loin.

Ecole des Maris, Act. I, Sc. VI.

MARIS. *Leur honneur mal entendu.*SCANARELLE, *Cocu imaginaire.*

Voyez quelle bonté de vouloir me venger !
En effet son courroux qu'excite ma disgrâce ,
M'enseigne hautement ce qu'il faut que je fasse ;
Et l'on ne doit jamais souffrir , sans dire mot ,
De semblables affronts , à moins qu'être un vrai sot.
Courons donc le chercher ce pendaïd qui m'affronte ,
Montrons notre courage à venger notre honte.
Vous apprendrez , maroufle , à rire à nos dépens ,
Et , sans aucun respect , faire cocu les gens.
Doucement , s'il vous plaît , cet homme a bien la mine
D'avoir le sang bouillant , & l'ame un peu mutine ;
Il pourroit bien , mettant affront dessus affront ,
Charger de bois mon dos , comme il a fait mon front.
Je hais de tout mon cœur les esprits colériques ,
Et porte grand amour aux hommes pacifiques.
Je ne suis point battant , de peur d'être battu ,
Et l'humeur débonnaire est ma grande vertu.
Mais mon honneur me dit , que d'une telle offense ,
Il faut absolument que je prenne vengeance :
Ma foi , laissons-le dire autant qu'il lui plaira :
Au diantre qui pourtant rien du tout en fera.
Quand j'aurai fait le brave , & qu'un fer , pour ma peine ,
M'aura , d'un vilain coup , transpercé la bedaine ,
Que par la ville ira le bruit de mon trépas ;

Dites-moi , mon honneur , en ferez-vous plus gras ?
La bierre est un séjour par trop mélancolique ;
Et trop mal-sain pour ceux qui craignent la colique ;
Et , quant à moi , je trouve , ayant tout compassé ,
Qu'il vaut mieux être encor Cocu que trépassé.
Quel mal cela fait-il ? La jambe en devient-elle
Plus tortue ; après tout , & la taille moins belle ?
Peste soit qui , premier , trouva l'invention
De s'affliger l'esprit de cette vision ,
Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus sage ,
Aux choses que peut faire une femme volage.
Puisqu'on tient , à bon droit , tout crime personnel ,
Que fait là notre honneur pour être criminel ?
Des actions d'autrui l'on nous donne le blâme ;
Si nos femmes , sans nous , ont un commerce infâme ,
Il faut que tout le mal tombe sur notre dos :
Elles font la sottise , & nous sommes les fots ,
C'est un vilain abus , & les gens de police
Nous devroient bien régler une telle injustice ;
N'avons-nous pas assez des autres accidens ,
Qui viennent nous happer en dépit de nos dents ?
Les querelles , procès , faim , soif & maladie ,
Troublent-ils pas assez le repos de la vie ,
Sans aller , de surcroît , aviser sottement
De se faire un chagrin qui n'a nul fondement ?
Moquons-nous de cela , méprisons les alarines ,
Et mettons sous nos pieds les soupirs & les larmes.
Si ma femme a failli , qu'elle pleure bien fort ,

Mais pourquoi moi pleurer , puisque je n'ai point tort ?
 En tout cas , ce qui peut m'ôter ma fâcherie ,
 C'est que je ne suis pas seul de ma confrérie.
 Voir cajoler sa femme , & n'en témoigner rien ,
 Se pratique aujourd'hui par force gens de bien.
 N'allons donc point chercher à faire une querelle ,
 Pour un affront qui n'est que pure bagatelle.
 L'on m'appellera sot , de ne me venger pas ;
 Mais je le serois fort de courir au trépas.

(*Mettant la main sur sa poitrine.*)

Je me sens là , pourtant , remuer une bile ,
 Qui veut me conseiller quelque action virile :
 Oui , le courroux me prend , c'est trop être poltron ;
 Je veux résolument me venger du larron.
 Déjà pour commencer , dans l'ardeur qui m'enflamme ,
 Je vais dire partout qu'il couche avec ma femme.

Cocu imaginaire , Sc. xvii.

M A R I S. *La jouissance éteint leurs
 ardeurs.*

VOILA de nos maris le procédé commun ;
 Ce qui leur est permis leur devient importun.
 Dans les commencemens , ce sont toutes merveilles ,
 Ils témoignent pour nous des ardeurs nompareilles ;
 Mais les traîtres bientôt se lassent de nos feux ,
 Et portent autre part ce qu'ils doivent chez eux.

Idem , Sc. v.

MARIS *pacifiques.*MASCARILLE d *Gros-René.*

Ces gens, avant l'hymen, si fâcheux & critiques,
Dégénèrent souvent en maris pacifiques.

Dépit Amoureux, Act. v, Sc. dern.

== *Patiens & complaisans.*

. . . Est-il au monde une autre ville aussi,
Où l'on ait des maris si patiens qu'ici * ?
Est-ce qu'on n'en voit pas de toutes les espèces,
Qui sont accommodés chez eux de toutes pièces ?
L'un amasse du bien dont sa femme fait part
A ceux qui prennent soin de le faire cornard ;
L'autre, un peu plus heureux, mais non pas moins infâme,
Voit faire, tous les jours, des présens à sa femme,
Et d'aucun soin jaloux n'a l'esprit combattu,
Parce qu'elle lui dit que c'est pour sa vertu.
L'un fait beaucoup de bruit qui ne lui sert de guères ;
L'autre, en toute douceur, laisse aller les affaires ;
Et, voyant arriver chez lui le Damoiseau,
Prend fort honnêtement ses gants & son manteau.
L'une, de son galant, en adroite femelle,
Fait fausse confidence à son époux fidèle,

* Paris.

Qui dort en sûreté sur un pareil appât ,
 Et le plaint , ce galant , des soins qu'il ne perd pas ;
 L'autre , pour se purger de sa magnificence ,
 Dit qu'elle gagne au jeu l'argent qu'elle dépense ;
 Et le mari bête , sans songer à quel jeu ,
 Sur les gains qu'elle fait rend des grâces à Dieu.
 Enfin ce sont partout des sujets de satire ;
 Et , comme spectateur , ne puis-je pas en rire !

Ecole des Femmes , Act. 1 , Sc. 1.

M A R Q U I S .

Il faut du terrain à deux Marquis , &
 il ne sont pas gens à tenir leur personne
 dans un petit espace.

Impromptu de Versailles , Sc. III.

== Ridicule.

OUI , toujours des Marquis , que
 diable voulez - vous qu'on prenne pour
 un caractère agréable de Théâtre ? Le
 Marquis aujourd'hui est le plaissant de la
 Comédie ; & , comme dans toutes les
 Comédies anciennes , on voit toujours un
 Valet bouffon qui fait rire les Auditeurs ;

de même dans toutes nos pièces de maintenant, il faut toujours un Marquis ridicule qui divertisse la compagnie.

Impromptu de Versailles, Sc. I.

MARQUIS ; leur ton.

MON Dieu ! ce n'est point là le ton d'un Marquis ; il faut le prendre un peu plus haut ; & la plupart de ces Messieurs affectent une manière de parler particulière pour se distinguer du commun.

Idem, Sc. III.

MARQUIS.

MOLIÈRE parle à sa Muse, qu'il conseille de se travestir en Marquis sans titre, pour aller faire ses remerciemens au Roi.

. . . . Vous ferez votre cour beaucoup mieux,
 Lorsqu'en Marquis vous ferez travestie.
 Vous savez ce qu'il faut pour paroître Marquis ;
 N'oubliez rien de l'air, ni des habits ;
 Arborez un chapeau chargé de trente plumes
 Sur une perruque de prix ;
 Que le rabat soit des plus grands volumes,

Et le pourpoint des plus petits.

Mais sur-tout je vous recommande

Le manteau, d'un ruban, sur le dos retroussé,

La galanterie en est grande;

Et parmi les Marquis de la plus haute bande,

C'est pour être placé.

Avec vos brillantes hardes,

Et votre ajustement,

Faites tout le trajet de la salle des Gardes,

En vous peignant galamment;

Portez de tous côtés vos regards brusquement;

Et ceux que vous pourrez connoître,

Ne manquez pas, d'un haut ton,

De les saluer par leur nom,

De quelque rang qu'ils puissent être.

Cette familiarité

Donne, à quiconque en use, un air de qualité.

Grattez du peigne à la porte

De la chambre du Roi;

Où si, comme je prévoi,

La presse s'y trouve forte,

Montrez de loin votre chapeau,

Ou montez sur quelque chose

Pour faire voir votre museau,

Et criez, sans aucune pause,

D'un ton rien moins que naturel,

« Monsieur l'Huissier, pour le Marquis un tel.

Jetez-vous dans la foule, & tranchez du notable;

Coudoyez un chacun , point du tout de quartier ,
Pressez , poussez , faites le diable
Pour vous mettre le premier ;
Et quand même l'Huissier ,
A vos desirs inexorable ,
Vous trouveroit en face un Marquis repoussable ,
Ne démordez point pour cela ,
Tenez toujours ferme-là ;
A déboucher la porte , il iroit trop du vôtre ;
Faites qu'aucun ni puisse pénétrer ,
Et qu'on soit obligé de vous laisser entrer
Pour faire entrer quelque autre .
Quand vous serez entré , ne vous relâchez pas ;
Pour assiéger la chaise , il faut d'autres combats ;
Tâchez d'en être des plus proches ,
En y gagnant le terrain pas à pas ;
Et si des assiégeans le prévenant amas
En bouche toutes les approches ,
Prenez le parti , doucement ,
D'attendre le Prince au passage ;
Il connoitra votre visage ,
Malgré votre déguisement ;
Et lors , sans tarder davantage ,
Faites lui votre compliment .

Remerciements au Roi en 1661.



M É C H A N C E T É.

HÉLAS ! Que le monde aujourd'hui est rempli de méchanceté.

George Dandin, Act, I, Sc. VI.

M É D E C I N. (*colère d'un*)

SGANARELLE à sa femme.

PRÉPARE-TOI désormais à vivre dans un grand respect avec un homme de conséquence, & songe que la colère d'un Médecin est plus à craindre qu'on ne peut croire.

Médecin malgré lui, Act. III, Sc. XI.

== *Habile & attaché aux règles de la Médecine.*

L' A P O T H I C A I R E.

Ma foi, vous ne pouvez pas vous adresser à un Médecin plus habile ; c'est un homme qui fait la Médecine à fond, comme je fais ma croix de par Dieu, & qui, quand on devroit crever, ne démorderoit pas, d'un iota, des règles des an-

ciens : oui, il suit toujours le grand chemin, & ne va point chercher midi à quatorze heures ; & pour tout l'or du monde, il ne voudroit pas avoir guéri une personne avec d'autres remèdes que ceux que la Faculté permet. Il y a plaisir d'être son malade ; car, quoiqu'il puisse arriver, on est assuré que les choses vont toujours dans l'ordre ; &, quand on meurt sous sa conduite, vos héritiers n'ont rien à vous reprocher.

E R A S T E.

C'est une grande consolation pour un défunt.

L' A P O T H I C A I R E.

Assurément on est bien-aïse au moins d'être mort méthodiquement. Au reste, il n'est pas de ces Médecins qui marchandent les maladies ; c'est un homme expéditif, qui aime à dépêcher ses malades ; &, quand on a à mourir, cela se fait avec lui le plus vite du monde.

E R A S T E.

En effet, il n'est rien tel que de sortir promptement d'affaire.

L' A P O T H I C A I R E.

Cela est vrai. A quoi bon tant barguigner & tant tourner autour du pot ? Il faut savoir vite le court ou le long d'une maladie.

Pourceaugnac, Act. I, Sc. VII.

M É D E C I N *riche.*

A R G A N.

M. Purgon * est un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

T O I N E T T E.

Il faut qu'il ait tué bien des gens pour s'être fait si riche !

Malade imaginaire, Act. I, Sc. v.

* Médecin.



MÉDECINE discutée ; savoir des
Médecins ; effets de la Nature ;
imagination des hommes.

A R G A N.

Mais, raisonnons un peu mon frère,
vous ne croyez donc point à la Médecine ?

B É R A L D E.

Non, mon frère ; & je ne vois pas que,
pour son salut, il soit nécessaire d'y croire.

A R G A N.

Quoi, vous ne tenez pas véritable une
chose établie par tout le monde, & que
tous les siècles ont révérée ?

B É R A L D E.

Bien loin de la tenir véritable, je la
trouve, entre nous, une des plus grandes
folies qui soit parmi les hommes ; & , à
regarder les choses en Philosophe, je ne
vois point de plus plaisante momerie ; je
ne vois rien de plus ridicule qu'un homme
qui se veut mêler d'en guérir un autre.

A R G A N.

Pourquoi ne voulez-vous pas , mon frère, qu'un homme en puisse guérir un autre ?

B É R A L D E.

Par la raison, mon frère, que les ressorts de notre machine sont des mystères, jusqu'ici, où les hommes ne voyent goutte & que la nature nous a mis au-devant des yeux des voiles trop épais pour y connoître quelque chose.

A R G A N.

Les Médecins ne savent donc rien, à votre compte ?

B É R A L D E.

Si fait, mon frère, ils savent la plupart de fort belles humanités; savent parler en beau latin; savent nommer en grec toutes les maladies, les définir & les diviser; mais pour ce qui est de les guérir, c'est ce qu'ils ne savent point du tout.

A R G A N.

Mais toujours faut-il demeurer d'accord que, sur cette matière, les Médecins en savent plus que les autres.

B É R A L D E.

Ils savent, mon frère, ce que je vous ai dit, qui ne guérit pas de grand chose; & toute l'excellence de leur art consiste en un pompeux galimathias, en un spécieux babil, qui nous donne des mots pour des raisons, & des promesses pour des effets.

A R G A N.

Mais enfin, mon frère, il y a des gens aussi sages & aussi habiles que vous, & nous voyons que dans la maladie tout le monde a recours aux Médecins.

B É R A L D E.

C'est une marque de la foiblesse humaine, & non pas de la vérité de leur art.

A R G A N.

A R G A N.

Mais il faut bien que les Médecins croient leur art véritable, puisqu'ils s'en servent eux-mêmes.

B É R A L D E.

C'est qu'il y en a parmi eux qui sont eux-mêmes dans l'erreur populaire, dont ils profitent, & d'autres qui en profitent sans y être. Votre Monsieur Purgon, par exemple, ni fait point de finesse; c'est un homme tout Médecin depuis la tête jusqu'aux pieds; un homme qui croit à ses règles plus qu'à toutes les démonstrations de Mathématiques, & qui croiroit du crime à les vouloir examiner; qui ne voit rien d'obscur dans la Médecine, rien de douteux, rien de difficile; & qui, avec une impétuosité de prévention, une roideur de confiance, une brutalité de sens commun & de raison, donne au travers des purgations & des saignées, & ne balance aucune chose. Il ne lui faut point vouloir de mal de tout ce qu'il pourra

vous faire , c'est de la meilleure foi du monde qu'il vous expédiera ; & il ne fera, en vous tuant , que ce qu'il a fait à sa femme & à ses enfans , & ce qu'en un besoin , il feroit à lui-même.

A R G A N.

C'est que vous avez, mon frère, une dent de lait contre lui ; mais enfin venons au fait , que faire donc quand on est malade ?

B É R A L D E.

Rien , mon frère.

A R G A N.

Rien ?

B É R A L D E.

Rien , il ne faut que demeurer en repos. La nature , d'elle-même , quand nous la laissons faire , se tire doucement du désordre où elle est tombée ; c'est notre inquiétude , c'est notre impatience qui gâte tout , & presque tous les hommes meurent de leurs remèdes , & non pas de leurs maladies.

A R G A N.

Mais il faut demeurer d'accord, mon frère, qu'on peut aider cette nature par de certaines choses.

B E R A L D E.

Mon Dieu ! mon frère, ce sont pures idées, dont nous aimons à nous repaître ; &, de tout temps, il s'est glissé parmi les hommes de belles imaginations, que nous venons à croire, parce qu'elles nous flattent, & qu'il seroit à souhaiter qu'elles fussent véritables. Lorsqu'un Médecin vous parle d'aider, de secourir, de soulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit, & lui donner ce qui lui manque, de la rétablir dans une pleine facilité de ses fonctions ; lorsqu'il vous parle de rectifier le sang, de tempérer les entrailles & le cerveau, de gonfler la rate, de raccommoder la poitrine, de réparer le foie, de fortifier le cœur, de rétablir & conserver la chaleur naturelle, & d'avoir des secrets pour étendre la vie à de lon-

gues années , il vous dit justement le Roman de la Médecine ; mais quand vous en venez à la vérité & à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela ; & il en est comme de beaux songes , qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crus.

A R G A N.

C'est-à-dire , que toute la science du monde est renfermée dans votre tête , & vous voulez en savoir plus que tous les grands Médecins de notre siècle.

B É R A L D E.

Dans les discours & dans les choses , ce sont deux sortes de personnes que vos grands Médecins ; entendez-les parler, les plus habiles gens du monde ; voyez-les faire, les plus ignorans de tous les hommes.

Malade imaginaire , Act. III , Sc. III.



MÉDECINE *est une erreur.*

C'EST une des grandes erreurs qui soient parmi les hommes.

Festin de Pierre, Act. III, Sc. I.

Thomas Corneille a dit, en employant cette phrase :

» Il n'est point parmi nous d'erreur plus grande ».

M É D E C I N S.

Tout leur art est pure grimace, ils ne font que recevoir la gloire des heureux succès.

Idem, idem.

L I S E T T E.

QUE voulez-vous donc faire, Monsieur, de quatre Médecins ? N'est-ce pas assez d'un pour tuer une personne ?

S G A N A R E L L E.

Taisez-vous, quatre conseils valent mieux qu'un.

Est-ce que les Médecins font mourir ?

G iij

L I S E T T E.

Sans doute ; & j'ai connu un homme qui prouvoit, par bonnes raisons, qu'il ne faut jamais dire, une telle personne est morte d'une fièvre & d'une fluxion sur la poitrine ; mais elle est morte de quatre Médecins, & de deux Apothicaires.

Amour Médecin, Act. II, Sc. I.

M É D E C I N S ignorans.

V A L E R E.

IL faut demander un délai, & feindre quelque maladie.

E L I S E.

Mais on découvrira la feinte, si on appelle des Médecins.

V A L È R E.

Vous moquez-vous ? Y connoissent-ils quelque chose ? Allez, allez, vous pourrez avec eux avoir quel mal il vous plaira. Ils vous trouveront des raisons pour vous dire d'où cela vient.

L'Avare, Act. I, Sc. VIII.

MÉDECINS. *Chimère de leur savoir.*

UNE BERGÈRE.

VOTRE plus haut savoir n'est que pure chimère,

Vains, & peu sages Médecins ;

Vous ne pouvez guérir, par vos grands mots latins,

La douleur qui me désespère.

Hélas ! je n'ose découvrir

Mon amoureux martyr

Au Berger pour qui je soupire,

Et qui seul peut me secourir.

Ne prétendez pas le finir,

Ignorans Médecins, vous ne sauriez le faire.

Ces remèdes peu sûrs, dont le simple vulgaire

Croit que vous connoissez l'admirable vertu,

Pour les maux que je sens n'ont rien de salutaire ;

Et tout votre caquet ne peut être reçu

Que d'un malade imaginaire.

Malade imaginaire, second Prologue.

MÉDECINS. (*discretion des*)

LES Médecins sont obligés au secret.

Pourceaugnac, Act. II, Sc. II.



MÉDECINS. *C'est le meilleur des états. On n'est point responsable des inconvéniens qui arrivent.*

SGANARELLE.

Si les choses vont toujours de même, je suis d'avis de m'en tenir toute ma vie à la Médecine. Je trouve que c'est le métier le meilleur de tout ; car, soit qu'on fasse bien, ou soit qu'on fasse mal, on est toujours payé de même sorte. La méchante besogne ne retombe jamais sur notre dos ; & nous taillons comme il nous plaît, sur l'étoffe où nous travaillons. Un Cordonnier, en faisant des fouliers, ne sauroit gâter un morceau de cuir, qu'il n'en paye les pots cassés ; mais ici l'on peut gâter un homme sans qu'il en coûte rien. Les bévues ne sont point pour nous, & c'est toujours la faute de celui qui meurt. Enfin le bon de cette profession, est qu'il y a parmi les morts, une honnêteté, une discrétion la plus grande du monde ; jamais on n'en voit se plaindre du Médecin qui l'a tué.

L É A N D R E.

Il est vrai que les morts sont fort honnêtes gens sur cette matière.

Médecin malgré lui, Act. III, Sc. I.

MÉDECINS. *Leur état est plus agréable auprès du peuple qu'auprès des Grands.*

M. D I A F O I R U S.

A vous parler franchement, notre métier auprès des grands ne m'a jamais paru agréable, & j'ai toujours trouvé qu'il valoit mieux pour nous autres, demeurer au Public. Le Public est commode, vous n'avez à répondre de vos actions à personne ; & pourvu que l'on suive le courant des règles de l'art, on ne se met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands, c'est que quand ils viennent à être malades, ils veulent absolument que leurs Médecins les guérissent.

T O I N E T T E.

Cela est plaisant, & ils sont bien im-

G v

pertinens de vouloir que vous autres Messieurs, vous les guérissiez. Vous n'êtes point auprès d'eux pour cela, vous n'y êtes que pour recevoir vos pensions, & leur ordonner des remèdes; c'est à eux à guérir s'ils peuvent.

M. DIAFOIRUS.

Cela est vrai. On n'est obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

Malade imaginaire, Act. II, Sc. VI.

MÉDECINS. *Préjudice que leur porte une formalité négligée.*

UN homme mort n'est qu'un homme mort, & ne fait point de conséquence; mais une formalité négligée porte un notable préjudice à tout le Corps des Médecins.

Amour Médecin, Act. II, Sc. III.



MÉDECINS. Tort qu'ils se font par leurs disputes & leurs contrariétés sur leur Art.

M. FILLERIN, parlant à Messieurs Tomes & Desfonanarès.

N'AVEZ-VOUS point de honte, Messieurs, de montrer si peu de prudence pour des gens de votre âge, & de vous être querellés comme de jeunes étourdis ? Ne voyez-vous pas bien quel tort ces sortes de querelles nous font parmi le monde, & n'est-ce pas assez que les Savans voyent les contrariétés & les dissensions qui sont entre nos Auteurs & nos anciens Maîtres, sans découvrir encore au peuple, par nos débats & nos querelles, la forfanterie de notre art ? Pour moi je ne comprends rien du tout à cette méchante politique de quelques-uns de nos gens, & il faut confesser que toutes ces contestations nous ont décriés depuis peu d'une étrange manière, & que, si nous n'y prenons garde, nous allons nous ruiner nous-mêmes. Je

n'en parle pas pour mon intérêt ; car, Dieu merci, j'ai déjà établi mes petites affaires.

Mais enfin toutes ces disputes ne valent rien pour la Médecine. Puisque le ciel nous fait la grâce que, depuis tant de siècles, on demeure infatué de nous, ne défabulons point les hommes avec nos cabales extravagantes, & profitons de leurs sottises le plus doucement que nous pourrons. Nous ne sommes pas les seuls, comme vous savez, qui tâchons à nous prévaloir de la foiblesse humaine. C'est-là que va l'étude de la plupart du monde ; & chacun s'efforce de prendre les hommes par leur foible pour en tirer quelque profit.

Mais le plus grand foible des hommes, c'est l'amour qu'ils ont pour la vie, & nous en profitons, nous autres, par notre pompeux galimathias, & savons prendre

nos avantages, de cette vénération que la peur de mourir leur donne pour notre métier. Conservons-nous donc dans le degré d'estime où leur foiblesse nous a mis, & soyons de concert auprès des malades, pour nous attribuer les heureux succès de la maladie, & rejeter sur la nature toutes les bévues de notre art. N'allons point, dis-je, détruire sottement les heureuses préventions d'une erreur qui donne du pain à tant de personnes, & de l'argent de ceux que nous mettons en terre, nous fait élever de tous côtés de si beaux héritages.

M. T O M É S.

Vous avez raison en tout ce que vous dites : mais ce sont chaleur de sang, dont par fois on n'est pas le maître.

L'Amour Médecin, Act. III, Sc. I.

M É D I S A N C E. *Il n'y faut avoir
aucun égard.*

Hé! voulez-vous, Madame, empêcher qu'on ne cause ?
Ce seroit, dans la vie, une fâcheuse chose,
Si, pour les sots discours où l'on peut être mis,

Il falloit renoncer à ses meilleurs amis :
 Et, quand même on pourroit se résoudre à le faire,
 Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire ?
 Contre la médifance il n'est point de rempart.
 A tous les fots caquets n'ayons donc nul égard ;
 Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
 Et laissons aux causeurs une pleine licence.

Tartufe, Act. 1, Sc. 1.

MÉDISANS, sont souvent ceux qui
donnent plus de prise sur eux.

DAPHNÉ, notre voisine, & son petit époux,
 Ne seroient-ils point ceux qui parlent mal de nous ?
 Ceux de qui la conduite offre le plus à rire,
 Sont toujours, sur autrui, les premiers à médire ;
 Ils ne manquent jamais de saisir promptement
 L'apparente lueur du moindre attachement,
 D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joie,
 Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie.
 Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
 Ils peuvent, dans le monde, autoriser les leurs ;
 Et sous le faux espoir de quelque ressemblance,
 Aux intrigues qu'ils ont, donner de l'innocence,
 Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés,
 De ce blâme public dont ils sont trop chargés.

Idem, idem.

MÉDISANTES. (*caractère des*)

MOLIERE *parlant à Mlle Ducroisy.*

Vous représentez une de ces personnes qui prêtent doucement des charités à tout le monde ; de ces femmes qui donnent toujours le petit coup de langue en passant, & seroient bien fâchées d'avoir souffert qu'on eût dit du bien du prochain.

Impromptu de Versailles, Sc. I.

MÉLANCOLIE HYPOCONDRIAQUE.

Trois espèces de mélancolie. D'où elles procèdent. Description, symptômes & causes de la mélancolie hypochondriaque. Remèdes pour la guérir.

PREMIER MÉDECIN.

COMME ainsi soit qu'on ne puisse guérir une maladie, qu'on ne la connoisse parfaitement, & qu'on ne la puisse parfaitement connoître, sans en bien établir l'idée particulière, & la véritable espèce

par ses signes diagnostiques & prognostiques ; vous me permettrez , Monsieur notre Ancien , d'entrer en considération de la maladie dont il s'agit , avant que de toucher à la thérapeutique & aux remèdes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc , Monsieur , avec votre permission , que notre malade , ici présent , est malheureusement attaqué , affecté , possédé , travaillé de cette sorte de folie , que nous nommons fort bien mélancolie hypocondriaque , espèce de folie très - fâcheuse , & qui ne demande pas moins qu'un Esculape , comme vous , consommé dans notre art ; vous , dis-je , qui avez blanchi , comme on dit , sous le harnois , & auquel il en a tant passé par les mains de toutes les façons. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque , pour la distinguer des deux autres ; car le célèbre Galien établit doctement à son ordinaire trois espèces de cette maladie , que nous nommons mélancolie , ainsi appelée non-seulement par les

Latins, mais encore par les Grecs, ce qui est bien à remarquer pour notre affaire ; la première, qui vient du propre vice du cerveau ; la seconde, qui vient de tout le sang fait & rendu attrabilaire ; & la troisième, appelée hypocondriaque, laquelle procède du vice de quelque partie du bas-ventre & de la région inférieure ; mais particulièrement de la rate, dont la chaleur & l'inflammation portent au cerveau du malade beaucoup de fuligines épaisses & grasses, dont la vapeur noire & maligne cause dépravation aux fonctions de la faculté princepsse, & fait la maladie dont, par notre raisonnement, il est atteint & convaincu. Qu'ainsi ne soit pour diagnostique incontestable de ce que je dis, vous n'avez qu'à considérer ce grand sérieux que vous voyez, cette tristesse accompagnée de crainte & de défiance, signes pathognomoniques & individuels de cette maladie, si bien marqués chez le divin vieillard Hippocrate ; cette physionomie, ces yeux rouges & hagards,

cette grande barbe , cette habitude du corps menue , grêle , noire & velue , lesquels signes le dénotent très-affecté de cette maladie procédante du vice des hypocondres ; laquelle maladie , par laps de temps , naturalisée , envieillie , habituée , & ayant pris droit de Bourgeoisie chez lui , pourroit bien dégénérer , ou en manie , ou en phrésie , ou en apoplexie , ou même en fine phrénésie & fureur. Tout ceci supposé , il ne vous sera pas difficile de convenir des remèdes que nous devons faire à Monsieur ; premièrement , pour remédier à cette pléthore obturante , & à cette cacochymie luxuriante par tout le corps ; je suis d'avis qu'il soit phlébotomisé libéralement , c'est-à-dire , que les saignées soient fréquentes & plantureuses ; en premier lieu de la basilique , puis de la céphalique ; & même , si le mal est opiniâtre , de la veine du front , & que l'ouverture soit large , afin que le gros sang puisse sortir ; & , en même-temps , de le purger , désopiler & évacuer par

purgatifs propres & convenables , c'est-à-dire , par cholagogues , mélanogogues , & cœtera ; & comme la véritable source de tout le mal, est, ou une humeur grasse & féculente, ou une vapeur noire & grossière qui obscurcit, infecte & salit les esprits animaux ; il est à propos ensuite qu'il prenne un bain d'eau pure & nette avec force petit lait clair , pour purifier , par l'eau, la féculence de l'humeur crasse , & éclaircir , par le lait clair, la noirceur de cette vapeur ; mais , avant toutes choses , je trouve qu'il est bon de le réjouir par agréables conversations, chants & instrumens de musique , à quoi il n'y a pas d'inconvénient de joindre des danseurs , afin que leurs mouvemens, disposition & agilité puissent exciter & réveiller la paresse de ses esprits engourdis , qui occasionne l'épaisseur de son sang , d'où procède la maladie. Voilà les remèdes que j'imagine , auxquels pourront être ajoutés beaucoup d'autres meilleurs , par Monsieur notre Maître & Ancien, suivant l'ex-

périence, jugement, lumière & suffisance qu'il s'est acquises dans notre art. *Dixi.*

SECOND MÉDECIN.

A Dieu ne plaise, Monsieur, qu'il me tombe en pensée d'ajouter rien à ce que vous venez de dire. Vous avez si bien discoursu, sur tous les signes, les symptômes & les causes de la maladie de Monsieur; le raisonnement que vous en avez fait est si docte & si beau, qu'il est impossible qu'il ne soit pas fou, & mélancolique hypocondriaque; &, quand il ne le seroit pas, il faudroit qu'il le devînt pour la beauté des choses que vous avez dites; & la justesse du raisonnement que vous avez fait. Oui, Monsieur, vous avez dépeint fort graphiquement *graphicè depinxisti*, tout ce qui appartient à cette maladie; il ne se peut rien de plus doctement, sagement, ingénieusement conçu, pensé, imaginé, que ce que vous avez prononcé au sujet de ce mal, soit pour la diagnose, ou la prognose, ou la thérapie; & il ne me reste rien ici, que de fé-

liciter Monsieur d'être tombé entre vos mains, & de lui dire qu'il est trop heureux d'être fou, pour éprouver la douceur & l'efficace des remèdes que vous avez si judicieusement proposés. Je les approuve tous, *manibus & pedibus descendendo in tuam sententiam*. Tout ce que j'y voudrois ajouter, c'est de faire les saignées & les purgations en nombre impair, *numero Deus impare gaudet* ; de prendre le lait clair avant le bain, de lui composer un fronteau, où il entre du sel ; le sel est le symbole de la sagesse ; de faire blanchir les murailles de sa chambre, pour dissiper les ténèbres de ses esprits, *album est disgregativum visus* ; & de lui donner tout-à-l'heure un petit lavement, pour servir de prélude & d'introduction à ces judicieux remèdes, dont, s'il a à guérir, il doit recevoir du soulagement. Fasse le Ciel, que ces remèdes, Monsieur, qui sont les vôtres, réussissent au malade selon notre intention !

Pourceaugnac, Act. 1, Sc. XI.

M É M O I R E. (*manque de*)

De grâce , songez bien , avant que d'affirer.
En manquant de mémoire , on peut se parjurer.

Don Garcie , Act. II , Sc. V.

M E N A C E S.

LES menaces ne m'ont jamais fait mal;
& ce sont des nuées qui passent bien loin
sur nos têtes.

Fourberies de Scapin , Act. III , Sc. IX.

== D'un fourbe.

Aux menaces d'un fourbe on doit ne dormir point.

Tartufe , Act. V , Sc. III.

M É P R I S.

. LES traits du mépris
Sont sensibles , sur-tout aux généreux esprits.

Dépit Amoureux , Act. IV , Sc. III.



M È R E.

LA PRINCESSE ARISTIONE, *mère d'Ériphule.*

MON Dieu, Prince, je ne donne point dans tous ces galimathias où donnent la plupart des femmes ; je veux être mère, parce que je le suis ; & ce seroit en vain que je ne le voudrois pas être. Ce titre n'a rien qui me choque, puisque de mon consentement je me suis exposée à le recevoir. C'est un foible de notre sexe, dont, grâces au Ciel, je suis exempte ; & je ne m'embarrasse point de ces grandes disputes d'âge, sur quoi nous voyons tant de folles.

Amans Magnifiques, Act. I, Sc. II.

M É R I T E.

MASCARILLE, *Vale, bel-Esprit.*

Le mérite a pour moi des charmes si puissans, que je cours partout après lui.

Les Précieuses, Sc. x.



MÉRITE éclatant.

UN mérite éclatant se déterre lui-même.

Misanthrope, Act. III, Sc. VII.

== Égal à tout.

ARISTIONE, *Princesse*.

LE mérite auprès de moi, tient un rang si considérable, que je l'égalé à tout.

Amans magnifiques, Act. IV, Sc. I.

MÉRITE. (*gens de*)

EN vérité, les gens d'un mérite sublime,
Entraînent de chacun & l'amour & l'estime.

Misanthrope, Act. III, Sc. VII.

== Maltraité.

LE mérite est trop maltraité aujourd'hui.

Fourberies de Scapin, Act. I, Sc. II.



MÉTIER

*MÉTIE RS de Plaifant & d'Aftrologue ,
le plus facile à faire.*

Le métier de Plaifant n'eft pas comme celui d'Aftrologue. Bien mentir & bien plaifanter , font deux chofes fort différentes ; & il eft bien plus facile de tromper les gens , que de les faire rire.

Amans Magnifiques , Act. I, Sc. II.

MISANTROPE ; fon caractère.

PHILINTE.

Qu'EST-CE donc , qu'avez-vous ?

ALCESTE.

Laissez-moi , je vous prie.

PHILINTE.

Mais encore , dites-moi , quelle bizarrerie

ALCESTE.

Laissez-moi là , vous dis-je , & courez vous cacher.

PHILINTE.

Mais on entend les gens au moins fans fe fâcher.

ALCESTE.

Moi , je veux me fâcher , & ne point vous entendre.

PHILINTE.

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre;
Et, quoiqu'amis enfin, je suis tout des premiers....

ALCESTE.

Moi, votre ami? Rayez cela de vos papiers,
J'ai fait jusques ici profession de l'être;
Mais après ce qu'en vous je viens de voir paroître,
Je vous déclare net que je ne le suis plus,
Et ne vetix nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE.

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte?

ALCESTE.

Allez, vous devriez moutir de pitié honte;
Une telle action ne sauroit s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernières tendresses;
De protestations, d'offres de sermens,
Vous chargez la fureur de vos embrassemens;
Et quand je vous demande après, quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme;
Votre chaleur pour lui, tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.
Morbleu, c'est une chose indigne, fâche, infâme,
De s'abaisser ainsi, jusqu'à se lair son ame;
Et, par un enlèvement, se voir faire ainsi.

Je m'irois, de regret, pendre tout à l'instant.

.

PHILINTE.

Mais, sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse ?

ALCESTE.

Je veux qu'on soit sincère, & qu'en homme d'honneur,
 On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE.

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
 Il faut bien le payer de la même monnoie ;
 Répondre comme on peut à ses empressements,
 Et rendre offre pour offre, & sermens pour sermens.

ALCESTE.

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
 Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode ;
 Et je ne hais rien tant que les contorsions
 De tous ces grands faiseurs de protestations.
 Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
 Ces obligeans diseurs d'inutiles paroles,
 Qui, de civilités, avec tous, font combat,
 Et traitent du même air l'honnête-homme & le fat.
 Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
 Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
 Et vous fasse de vous un éloge éclatant,

H ij

Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant ?
 Non , non , il n'est point d'ame un peu bien située ,
 Qui veuille d'une estime ainsi prostituée ;
 Et la plus glorieuse a des régals peu chers ,
 Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers :
 Sur quelque préférence une estime se fonde ,
 Et c'est n'estimer rien , qu'estimer tout le monde.
 Puisque vous y donnez , dans ces vices du temps ,
 Morbleu , vous n'êtes pas pour être de mes gens ;
 Je refuse d'un cœur la vaste complaisance ,
 Qui ne fait du mérite aucune différence.
 Je veux qu'on me distingue ; & , pour le trancher net ,
 L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

P H I L I N T E.

Mais, quand on est du monde, il faut bien que l'on rende
 Quelques dehors civils que l'usage demande.

A L C E S T E.

Non , vous dis-je , on devoit châtier , sans pitié ,
 Ce commerce honteux de semblant d'amitié.
 Je veux que l'on soit homme , & qu'en toute rencontre ,
 Le fond de notre cœur dans nos discours se montre ;
 Que ce soit lui qui parle , & que nos sentimens
 Ne se masquent jamais sous de vains complimens.

P H I L I N T E.

Il est bien des endroits où la pleine franchise
 Deviendroit ridicule , & seroit peu permise ;

Et, par fois, n'en déplaîse à votre austère honneur,
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Seroit-il à-propos, & de la bienfiance,
De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense,
Et quand on a quelqu'un qu'on hait, ou qui déplaît,
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est ?

ALCESTE.

Oui.

PHILINTE.

Quoi, vousiriez dire à la vieille Emilie,
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,
Et que le blanc qu'elle a, scandalise chacun.

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE.

A Dorilas, qu'il est trop importun;
Et qu'il n'est à la Cour oreille qu'il ne lasse,
A conter sa bravoure, & l'éclat de sa race ?

ALCESTE.

Fort bien.

PHILINTE.

Vous vous moquez.

ALCESTE.

Je ne me moque point,
Et je vais n'épargner personne sur ce point.

H iij

Mes yeux sont trop blessés, & la Cour & la ville
 Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile;
 J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
 Quand je vois vivre entr'eux les hommes comme ils font;
 Je ne trouve partout que lâche flatterie,
 Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie;
 Je n'y puis plus tenir, j'enrage, & mon dessein
 Est de rompre en visière à tout le genre humain.

PHILINTE.

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage.
 Je ris des noirs accès où je vous envisage,
 Et crois voir, en nous deux, sous mêmes soins nourris,
 Ces deux frères que peint l'Ecole des Maris,
 Dont.....

ALCESTE.

Mon Dieu, laissons-là vos comparaisons fades.

PHILINTE.

Non, tout de bon, quittez toutes ces incartades;
 Le monde, par vos soins, ne se changera pas:
 Et puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
 Je vous dirai tout franc, que cette maladie,
 Partout où vous allez, donne la Comédie;
 Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps,
 Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE.

Tant mieux, morbleu, tant mieux, c'est ce que je demande

Ce m'est un fort bon signe, & ma joie en est grande.
Tous les hommes me sont à tel point odieux,
Que je serois fâché d'être sage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature humaine.

ALCESTE.

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion?

Encore en est-il bien dans le siècle où nous sommes!...

ALCESTE.

Non, elle est générale, & je hais tous les hommes,
Les uns, parce qu'ils sont méchans & malfaisans,
Et les autres pour être aux méchans complaisans,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses,
Que doit donner le vice aux ames vertueuses.

Tetebleu! ce me sont de mortelles blessures,
De voir qu'avec le vice on garde des mesures!
Et, par fois, il me prend des mouvemens soudains,
De fuir dans un desert l'approche des humains.

PHILINTE.

J'observe, comme vous, cent choses tous les jours,

Qui pourroient mieux aller prenant un autre cours ;
 Mais , quoi qu'à chaque pas je puisse voir paroître ,
 En courroux , comme vous , on ne me voit point être.
 Je prends tout doucement les hommes comme ils font ,
 J'accoutume mon ame à souffrir ce qu'ils font ;
 Et je crois qu'à la Cour , de même qu'à la ville ,
 Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

ALCESTE.

Mais ce flegme , Monsieur , qui raisonnez si bien ,
 Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien ?
 Et s'il faut , par hasard , qu'un ami vous trahisse ,
 Que , pour avoir vos biens , on dresse un artifice ,
 Ou qu'on tâche à semer de méchans bruits de vous ,
 Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux ?

PHILINTE.

Où , je vois ces défauts dont votre ame murmure ,
 Comme vices unis à l'humaine nature ;
 Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
 De voir un homme fourbe , injuste , intéressé ,
 Que de voir des Vautours affamés de carnage ,
 Des singes malfaisans , & des loups pleins de rage.

ALCESTE.

Je me verrai trahir , mettre en pièces , voler ,
 Sans que je sois..... morbleu ! je ne veux point parler.
 Tant ce raisonnement est plein d'impertinence.

PHILINTE.

Mâ foi , vous ferez bien de garder le silence.

Contre votre partie éclatez un peu moins ,
Et donnez au procès une part de vos soins.

ALCESTE.

Je n'en donnerai point , c'est une chose dite.

PHILINTE.

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite ?

ALCESTE.

Qui je veux ? La raison , mon bon droit , l'équité.

PHILINTE.

Aucun Juge par vous ne sera visité ?

ALCESTE.

Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse ?

PHILINTE.

J'en demeure d'accord ; mais la brigue est fâcheuse ,
Et

ALCESTE.

Non. J'ai résolu de ne pas faire un pas :
J'ai tort , ou j'ai raison.

PHILINTE.

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE.

Je ne remuerai point.

PHILINTE.

Votre partie est forte ,

H v

Et peut, par sa cabale, entraîner....

ALCESTE.

Il n'importe....

PHILINTE.

Vous nous tromperez.

ALCESTE.

Soit. J'en veux voir le succès.

PHILINTE.

Mais.....

ALCESTE.

J'aurai le plaisir de perdre mon procès.

PHILINTE.

Mais enfin.....

ALCESTE.

Je verrai, dans cette plaiderie,

Si les hommes auront assez d'effronterie,

Seront assez méchans, scélérats & pervers,

Pour me faire injustice aux yeux de l'univers.

PHILINTE.

Quel homme !

ALCESTE.

Je voudrois, m'en coûtât-il grand'chose,

Pour la beauté du fait avoir perdu ma cause.

PHILINTE.

On se rirois de vous, Alceste, tout de bon.

Si l'on vous entendoit parler de la façon.

ALEXISTE.

Tant pis pour qui ritolt.

PHILINTE.

Mais cette réstitude

Que votis voulez en reur, avec exactitude,
 Cette pleine droiture où vous vous renfermez,
 La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez?
 Je m'étonne, pour moi, qu'étant, comme il le semble,
 Vous & le genre humain, si fort brouillés ensemble,
 Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
 Vous ayez pris chez lui ce qui charme vos yeux;
 Et ce qui me surprend encore davantage,
 C'est cet étrange choix où votre cœur s'engage.
 La sincère Éliante a du penchant pour vous,
 La prude Arsinoé vous voit d'un œil fort doux;
 Cependant à leurs vœux votre ame se refuse,
 Tandis qu'en ses liens Célimène l'amuse,
 De qui l'humour coquette & l'esprit médifant,
 Semblent si fort donner dans les mœurs d'à-présent.
 D'où vient que leur portant une haine mortelle,
 Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette belle?
 Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux?
 Ne les voyez-vous pas, ou les excusez-vous?

ALEXISTE.

Non, L'amour que je sens pour cette jeune veuve,

H vj

Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui trouve,
 Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,
 Le premier à les voir, comme à les condamner.
 Mais, avec tout cela, quoi que je puisse faire,
 Je confesse mon foible, elle a l'art de me plaire :
 J'ai beau voir ses défauts, & j'ai beau l'en blâmer,
 En dépit qu'on en ait elle se fait aimer ;
 Sa grace est la plus forte ; &, sans doute, ma flamme,
 De ces vices du tems pourra purger son âme.

Misanthrope, Act. 1, Sc. 1.

ALCESTE à Célimène.

Les rieurs sont pour vous, Madame, c'est tout dire,
 Et vous pouvez pousser contre moi la satire.

PHILINTE.

Mais il est véritable aussi que votre esprit
 Se gendarme toujours contre tout ce qu'on dit ;
 Et que, par un chagrin que lui-même il avoue,
 Il ne sauroit souffrir qu'on blâme ni qu'on loue.

ALCESTE.

C'est que jamais, morbleu, les hommes n'ont raison,
 Que le chagrin contr'eux est toujours de saison,
 Et que je vois qu'ils sont, sur toutes les affaires,
 Loueurs impertinens, ou censeurs téméraires.

Misanthrope, Act. 11, Sc. 7.

*ALCESTE d'Asinoé, qui lui propose de le servir
à la Cour.*

Et que voudriez-vous, Madame, que j'y fisse ;
L'humeur dont je me sens veur que je m'en bannisse ;
Le Ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,
Une ame compatible avec l'air de la Cour.
Je ne me trouve point les vertus nécessaires
Pour y bien réussir, & faire mes affaires.
Etre franc & sincère est mon plus grand talent,
Je ne sçais point jouer les hommes en parlant,

Hors de la Cour, sans doute, on n'a pas cet appui,
Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui ;
Mais on n'a pas aussi, perdant ces avantages
Le chagrin de jouer de mauvais personnages,
On n'a point à souffrir mille rebuts cruels ;
On n'a point à louer les vers de Messieurs tels,
A donner de l'encens à Madame une telle,
Et de nos francs Marquis effuyer la cervelle.

Misanthrope, Act. III, Sc. VII.

*ALCESTE, déterminé à fuir le commerce des
hommes.*

La résolution en est prise, vous dis-je.

PHILINTE.

Mais quel que soit ce coup *, faut-il qu'il vous oblige...

* La perte de son procès.

Non, vous avez beau faire, & beau me raisonner,
 Rien, de ce que je dis, ne me peut détourner,
 Trop de perversité régne au siècle où nous sommes
 Et je veux me tirer du commerce des hommes.
 Quoi, contre ma Partie, on voit, tout à la fois,
 L'honneur, la probité, la pudeur & les Loix,
 On publie en tous lieux l'équité de ma cause,
 Sur la foi de mon droit mon ame se repose;
 Cependant je me vois trompé par le succès,
 J'ai pour moi la justice, & je perds mon procès!
 Un traître, dont on fait la scandaleuse histoire,
 Est sorti triomphant d'une fausseté noire!
 Toute la bonne foi cède à sa trahison!
 Il trouve en m'égorgeant moyen d'avoir raison!
 Le poids de sa grimace, où brille l'artifice,
 Renverse le bon droit & toute la justice!
 Il fait par un Arrêt couronner son forfait;
 Et, non content encor du tort que l'on me fait,
 Il court, parmi le monde, un Livre abominable,
 Et de qui la lecture est même condamnable,
 Un Livre à mériter la dernière rigueur,
 Dont le fourbe a le front de me faire l'Auteur!
 Et là-dessus on voit Oronte qui murmure,
 Et tâche méchamment d'appuyer l'imposture!
 Lui, qui d'un honnête-homme à la Cour tient le rang,
 A qui je n'ai rien fait qu'être sincère & franc;
 Qui me tiens, malgré moi, d'une ouïe enrouée!

Sur des vers qu'il a faits , demander ma pensée ;
Et , parce que j'en uso avec honnêteté ,
Et ne le veux trahir , lui , ni la vérité ,
Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire !
Le voilà devenu mon plus grand Adversaire ;
Et jamais de son cœur je n'aurai de pardon ,
Pour n'avoir pas trouvé que son Sonnet fût bon !
Et les hommes , morbleu , sont faits de cette sorte !
C'est à ces actions que la gloire les porte !
Voilà la bonne foi , le zèle vertueux
La justice & l'honneur que l'on trouve chez eux !
Allons , c'est trop souffrir les chagrins qu'on nous forge ,
Tirons-nous de ce bois & de ce coupe-gorge :
Puisqu'entre humains ainsi vous vivez en vrais loups ,
Traîtres, vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

*Il prouve encore mieux à quel point le découragement
& le dépit sont devenus ses uniques moteurs , lorsqu'il
ajoute , en continuant de parler à Philinte, son ami :*

Quelque sensible tort qu'un tel Arrêt me fasse ,
Je me garderai bien de vouloir qu'on le casse ;
On y voit trop à plein le bon droit maltraité ,
Et je veux qu'il demeure à la postérité ,
Comme une marque insigne , un fameux témoignage ,
De la méchanceté des hommes de notre âge.
Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra goûter ,
Mais , pour vingt mille francs , j'aurai droit de peser
Contre l'iniquité de la nature humaine ,

Et de nourrir , pour elle , une immortelle haine ,

La raison , pour mon bien , veut que je me retire ;
Je n'ai point sur ma langue un assez grand empire ;
De ce que je dirois je ne répondrois pas ;
Et je me jetteroïs cent choses sur les bras.

Misanthrope , Act. v , Sc. 1.

Accablé ensuite par les preuves qu'on lui donne de l'infidélité de sa maîtresse , & plus encore par le refus qu'elle fait de le suivre à la campagne , il se sépare de ses amis , en disant , à la dernière Scène du cinquième Acte :

Trahi de toutes parts , accablé d'injustices ,
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices ;
Et chercher , sur la terre , un endroit écarté ,
Ou d'être homme d'honneur on ait la liberté.

MISÉRABLE. *On doit en avoir pitié.*

A son mauvais destin laissez un misérable ,
Et ne vous joignez point au remords qui l'accable.
Souhaitez bien plutôt que son cœur , en ce jour ,
Au sein de la vertu fasse un heureux retour ,
Qu'il corrige sa vie , en détestant son vice.

Tartuffe , Act. v , Sc. VIII.

MISÉRICORDE.

Dieu fait miséricorde au Pêcheur misérable.

C'est ce qui doit par vous être considéré.

Il faut être Chrétien.

Dépit amoureux, Act. III, Sc. IV.

MYSTÉRIEUX; *son caractère.*

CLITANDRE.

TIMANTE encor, Madame, est un bon caractère,

CÉLIMÈNE.

C'est, de la tête aux pieds, un homme tout mystère,

Qui vous jette en passant un coup d'œil égaré,

Et, sans aucune affaire, est toujours affairé.

Tout ce qu'il vous débite, en grimaces abonde;

A force de façons il assomme le monde;

Sans cesse il a tout bas, pour rompre l'entretien,

Un secret à vous dire, & ce secret n'est rien;

De la moindre vétille il fait une merveille,

Et jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille.

Misanthrope, Act. II, Sc. V.



MODÉRATION. *Agir avec modération
en vengeant son honneur.*

MONTRONS de la modération dans
une action légitime ; & ne vengeons
point notre honneur avec cet emporte-
ment que vous témoignez. Ayons du
cœur, dont nous soyons les maîtres, une
valeur qui n'ait rien de farouche, & qui
se porte aux choses par pure délibération
de notre raison, & non point par le
mouvement d'une aveugle colère.

Un moment de douceur, ne laisse au-
cune injure à la sévérité de notre devoir.

Festin de Pierre, Act. III, Sc. VI.

MOMENS en amour.

Il est dans les affaires
Des amoureux mystères,
Certains petits momens
Qui changent les plus fières,
Et font d'heureux Amans.

Amans magnifiques, Int. III, Sc. II.



M O N D E.

VOILA ce que c'est que du monde , la moindre disgrâce nous fait mépriser de ceux qui nous chérissent : on n'aime ici que la vaine apparence , & l'on n'y considère point la vertu toute nue.

Les Précieuses , Sc. XVIII.

C'EST une chose étrange que les petites villes , on n'y fait point du tout son monde.

Comtesse d'Escarbagnas , Sc. XI.

== Instruclif.

ARISTE , parlant de Léonore , sa pupille.

J'AI souffert qu'elle ait vu les belles compagnies ,
Les divertissemens , les bals , les Comédies ;
Ce sont choses pour moi , que je tiens de tout tems ,
Fort propres à former l'esprit des jeunes gens.
Et l'école du monde , en l'air dont il faut vivre ,
Instruit mieux à mon gré que ne fait aucun Livre.

Ecole des Maris , Act. 1 , Sc. 11.



M O N D E , *rempli de traverses.*

Le monde est rempli de beaucoup de traverses ,
Chaque homme tous les jours en ressent de diverses ;

L'Étourdi , Aët. 11 , Sc. 17.

M O R A L E ; *de quoi elle traite.*

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

VOULEZ-VOUS apprendre la morale ?

M. J O U R D A I N.

Qu'est ce que dit cette morale ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Elle traite de la félicité ; enseigne aux
hommes à modérer leurs passions.

M. J O U R D A I N.

Non ; laissons cela. Je suis billieux
comme tous les diables , & il n'y a
morale qui tienne ; je me veux mettre
en colère tout mon saoul , quand il m'en
prend envie.

Bourgeois Gentilhomme , Aët. 11 , Sc. vi.

M O R T.

Qui tôt ensevelit , bien souvent assassine ,
Et tel est cru défunt qui n'en a que la mine.

L'Etourdi , Act. II , Sc. III.

Si tu meurs , je prétends que ce soit à ma vue.

MASCARILLE , Valet.

Je ne sçaurois mourir quand je suis regardé ;
Et mon trépas ainsi se verroit retardé.

Dépit Amoureux , Act. III , Sc. XI.

Ah , pour cela , toujours il est assez bonne heure !
La mort est un remède à trouver quand on veut ,
Et l'on s'en doit servir le plus tard que l'on peut.

Idem , Act. IV , Sc. I.

... Il ne faut que deux doigts d'un misérable fer
Dans le corps , pour vous mettre un humain dans la bière.

Idem , Act. V , Sc. I.

Hé , Monsieur , mon cher Maître , il est si doux de vivre !
On ne meurt qu'une fois , & c'est pour si long-tems...

Idem , Act. V , Sc. IV.



M O R T.

Aller en l'autre monde est très-grande sottise ,
Tant que dans celui-ci l'on peut être de mise.

Cœm imaginaire , Sc. 17.

Ah ! Quelle douceur extrême
De mourir pour ce qu'on aime !

Princesse d'Elide , Int. 111 , Sc. 11.

LA mort rajuste toutes choses.

Amour Médecin , Act. 1 , Sc. 1.

Nous sommes tous mortels , & chacun est pour soi.

Ecole des Femmes , Act. 11 , Sc. VI.

== N'épargne personne.

A N S È L M E.

On n'a point pour la mort de dispense de Rome ;
. . . Sans leur dire gare elle abat les humains ,
Et contr'eux , de tout tems , à de mauvais desseins ,
. . . Ce fier animal , pour toutes nos prières ,
N'en perdrait pas un coup de ses dents meurtrières :
Tout le monde y passe.

L'Esourdi , Act. 11 , Sc. 17.



MUSE. *Un air de Muse est choquant
à la Cour.*

MOIÈRE parle à sa Muse.

Il faut ce matin , sans remise ,

Aller au lever du Roi.

Vous savez bien pourquoi ;

Et ce vous est une honte ,

De n'avoir pas été plus prompté

A le remercier de ses fameux bienfaits :

Mais il vaut mieux tard que jamais ;

Faites donc votre compte

D'aller au Louvre accomplir mes souhaits.

Gardez-vous bien d'être en muse bâtie ,

Un air de muse est choquant dans ces lieux ;

On y veut des objets à rejouir les yeux ,

Vous en devez être avertie ;

Et vous ferez votre cour beaucoup mieux ,

Lorsqu'en Marquis vous serez travestie :

Vous sçavez ce qu'il faut pour paroître Marquis ,

N'oubliez rien de l'air , ni des habits ;

Arborez un chapeau , &c.

Remerciement au Roi en 1663.

Voyez *Marquis* , pag. 136.



M U S E S.

LES Muses font de grandes prometteuses.

Remerciement au Roi en 1663.

M U S I Q U E récalcitrante.

LA musique est accoutumée à ne point
faire ce qu'on veut.

Malade imaginaire, Int. 1. Sc. IV.



NAISSANCE

N.

NAISSANCE, *n'est rien sans la vertu.*

D. LOUIS à D. Juan son fils.

NE rougissez-vous point de mériter si peu votre naissance ? Êtes-vous en droit d'en tirer quelque vanité ; & qu'avez-vous fait dans le monde pour être Gentilhomme ? Croyez-vous qu'il suffise d'en porter le nom & les armes, & que ce nous soit une gloire d'être sorti d'un sang noble, lorsque nous vivons en infâmes ? Non, non, la naissance n'est rien où la vertu n'est pas. Aussi nous n'avons part à la gloire de nos ancêtres, qu'autant que nous nous efforçons de leur ressembler ; & cet éclat de leurs actions qu'ils répandent sur nous, nous impose un engagement de leur faire le même honneur, de suivre les pas qu'ils nous tracent, & de ne point dégénérer de leur vertu, si nous

Tome II.

I

voulons être estimés de leurs véritables descendans. Ainsi, vous descendez en vain des ayeux dont vous êtes né ; ils vous défavouent pour leur sang, & tout ce qu'ils ont fait d'illustre ne vous donne aucun avantage ; au contraire, l'éclat n'en rejaillit sur vous qu'à votre déshonneur, & leur gloire est un flambeau qui éclaire, aux yeux d'un chacun, la honte de vos actions. Apprenez enfin, qu'un Gentilhomme qui vit mal est un monstre dans la nature ; que la vertu est le premier titre de noblesse ; que je regarde bien moins au nom qu'on signe, qu'aux actions qu'on fait ; & que je ferois plus de cas du fils d'un Crocheteur, qui seroit honnête-homme, que du fils d'un Monarque qui vivroit comme vous.

Festin de Pierre, Act. IV, Sc. VI.

*Voici la manière dont Thomas Corneille
a mis en vers cette tirade.*

Et qu'avez-vous donc fait pour être Gentilhomme ?
Si ce titre ne peut vous être conté,

Pensez-vous avoir droit d'en tirer vanité ,
Et qu'il ait rien en vous qui puisse être estimable ,
Quand vos dérèglemens l'y rendent méprisable ?
Non , non , de nos ayeux on a beau faire cas ,
La naissance n'est rien où la vertu n'est pas.
Aussi ne pouvons-nous avoir part à leur gloire ,
Qu'autant que nous faisons honneur à leur mémoire.
L'état que leur conduite a répandu sur nous ,
Des mêmes sentimens nous doit rendre jaloux ;
C'est un engagement dont rien ne nous dispense ,
De marcher sur les pas qu'a tracés leur prudence ,
D'être à les imiter attachés , prompts , ardens ,
Si nous voulons passer pour leurs vrais descendans.
Ainsi de ces héros que nos histoires louent ,
Vous descendez envain lorsqu'ils vous désavouent ,
Et que ce qu'ils ont fait & d'illustre & de grand ,
N'a pu de votre cœur leur en être garant.
Loin d'être de leur sang , loin que l'on vous en compte ,
L'éclat n'en rejaillit sur vous qu'à votre honte ,
Et c'est comme un flambeau qui , devant vous porté ,
Fait de vos actions mieux voir l'indignité.
Enfin si la noblesse est un précieux titre ,
Sachez que la vertu doit en être l'arbitre ,
Qu'il n'est point de grands noms qui sans elle obscurcis...



N A T U R E.

V A L È R E parlant à son père.

. . . A quelque dépit que ma faute vous porte ,
La nature toujours se montre la plus forte.

Dépit Amoureux , Act. v , Sc. vii.

== Ses caprices en nous formant.

S O S I E.

En nous formant , nature a ses caprices ;
Divers penchans en nous elle fait observer.
Les uns à s'exposer trouvent mille délices ;
Moi , j'en trouve à me conserver.

Amphurion , Act. ii , Sc. i.

N A T U R E.

ON peut aider la Nature par de certaines choses.

Malade imaginaire , Act. iii , Sc. iii.

N A T U R E L.

C'EST être d'un naturel trop dur , que
de n'avoir nulle pitié de son prochain.

L'Avare , Act. iii , Sc. v.

NEPTUNE. (*pouvoir de*)

(*Ces vers ont été faits pour Louis XIV ,
représentant Neptune*).

LE Ciel , entre les Dieux les plus considérés ,
Me donne pour partage un rang considérable ,
Et me faisant régner sur ces flots azurés ,
Rend à tout l'Univers mon pouvoir redoutable.

Il n'est aucune terre , à me bien regarder ,
Qui ne doive trembler que je ne m'y répande ;
Point d'états qu'à l'instant je ne puisse inonder
Des flots impétueux que mon pouvoir commande.

Rien n'en peut arrêter le fier débordement ,
Et d'une triple digue à la force opposée ,
On les verroit forcer le ferme empêchement ,
Et se faire en tous lieux une ouverture aisée.

Mais je fais retenir la fureur de ces flots
Par la sage équité du pouvoir que j'exerce ,
Et laisser en tous lieux , au gré des Mamelots ,
La douce liberté d'un paisible commerce.

On trouve des écueils par fois dans mes états ,
On voit quelques vaisseaux y périr par l'orage ;
Mais contre ma puissance on n'en murmure pas ,
Et chez moi la vertu ne fait jamais naufrage.

Amans Magnifiques , Interm. I.

N O M S. *Changement de noms.*

CH A I S A L D E d Arnolphe , qui a pris le nom
de la Souche.

Quel abus de quitter le vrai nom de ses Pères ,
Pour en vouloir prendre un bâti sur des chimères ?
De la plupart des gens , c'est la démangeaison.
Et sans vous embarrasser dans la comparaison,
Je fais un Payfan , qu'on appelloit gros Pierre ,
Qui n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,
Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux ,
Et de Monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux.

Ecole des Femmes , Act. 1 , Sc. 1.

== Il n'est pas respectueux d'appeler
les gens par leurs noms.

GEORGE DANDIN.

PUISQU'IL me faut donc parler cathé-
goriquement , je vous dirai , M. de
Sotenville , que j'ai lieu de

M. DE SOTENVILLE.

Doucement , mon gendre. Apprenez
qu'il n'est pas respectueux d'appeler les

gens par leur nom ; & qu'à ceux qui sont au-dessus de nous , il faut dire Monsieur , tout court.

GEORGE DANDIN.

Hé bien , Monsieur tout court , & non plus Monsieur de Sotenville , j'ai à vous dire que ma femme me donne....

M. DE SOTENVILLE.

Tout beau. Apprenez aussi que vous ne devez pas dire ma femme , quand vous parlez de notre fille.

GEORGE DANDIN.

J'enrage. Comment , ma femme n'est pas ma femme ?

Mde DE SOTENVILLE.

Oui , notre gendre , elle est votre femme ; mais il ne vous est pas permis de l'appeler ainsi ; & c'est tout ce que vous pourriez faire , si vous aviez épousé une de vos pareilles.

GEORGE DANDIN.

Ah ! George Dandin , où t'es - tu
fourré !

George Dandin, Act 1, Sc. IV.

N O U V E L L E.

Ce n'est pas un petit avantage , que
d'être le premier à porter une nouvelle.

Amans magnifiques, Act. V, Sc. I.

NOUVELLISTES ; fléau des petites
Villes.

C'EST le fléau des petites villes , que
ces grands Nouvellistes qui cherchent par-
tout où répandre les contes qu'ils ramas-
sent.

Comtesse d'Escarbagnas, Sc. I.

N U I T , propice à l'Amour.

Charmante nuit , tes ombres , ton silence

Plus beaux que le plus beau jour ,

Offrent de doux momens à soupirer d'amour.

Pourceaugnâc, Act. I, Sc II.

N U I T, *Confidente des Amours.*

MERCURE à la Nuit.

. . . Madame la Nuit,
Un peu doucement , je vous prie ;
Vous avez dans le monde un bruit
De n'être pas si renchérie.

On vous fait confidente en cent climats divers ,
De beaucoup de bonnes affaires ;
Et je crois , à parler à sentimens ouverts ,
Que nous ne nous en devons guères.

Amphitrion , Prologue.

O.

O B É I S S A N C E.

. . . L'HEUR d'obéir à sa Divinité,
Ouvre aux plus grands efforts trop de facilité.

D. Garcie, Aët. 1, Sc. III.

== d'une fille à son père.

Non, il faut qu'une fille obéisse à son père :
Voulût-il lui donner un singe pour époux.

Tartufe, Aët. II, Sc. III.

IL faut qu'une fille obéisse à son père.
Il ne faut point qu'elle regarde comme
un mari est fait ; & , lorsque la grande
raison de sans dot s'y rencontre , elle
doit être prête à prendre tout ce qu'on
lui donne.

L'Avare, Aët. 1, Sc. IX.



O B É I S S A N C E d'une fille à son père.

H E N R I E T T E.

Il nous faut obéir , ma sœur , à nos parens ;
 Un père a sur nos vœux une entière puissance.

A R M A N D E.

Une mère a sa part à notre obéissance.

Femmes Savantes, Act. III, Sc. VIII.

O B J E T A I M É.

. . Il est bien fâcheux de perdre ce qu'on aime.

Ecole des Femmes, Act. III, Sc. V.

Un cœur bien plein de flamme à mille morts s'expose ,
 Plutôt que de vouloir fâcher l'objet aimé.

Amphitruon, Act. II, Sc. VI.

C A L I S T E.

Ah ! quelle peine extrême !
 Suivre par-tout mes pas !

T I R C I S.

Que voulez-vous qu'on suive , hélas !
 Que ce qu'on aime.

Amans Magnifiques, Int. III, Sc. IV.



OBJET ODIEUX.

D'un objet odieux , je sçais que tout déplaît.

Princesse d'Elide , Aët. 1 , Sc. 111.

OBSTACLES *difficiles , en sont plus
glorieux.*

Plus l'obstacle est puissant , plus on reçoit de gloire ;
Et les difficultés dont on est combattu ,
Sont les Dames d'atour qui parent la vertu.

L'Etourdi , Aët. v , Sc. xi.

OCCASION. *On doit en profiter ,
lorsqu'elle se présente.*

. . . Le Ciel , pour cela , m'offre un moyen aisé.
De cette occasion je lui suis redevable ,
Et , pour la négliger , elle est trop favorable ;
Ce seroit mériter qu'il me l'a vint ravir ,
Que de l'avoir en main , & ne m'en pas servir.

Tartufe , Aët. 111 , Sc. 17.



O F F E N S E.

On offense un brave homme alors que l'on l'abuse.

Dépit amoureux, Act. 1, Sc. 14.

O F F E N S E. (*grandeur d'une*)

ADRASTE *parlant de Zaïde, Esclave, à laquelle il avoit défendu de paroître sans voile.*

LA grandeur d'une telle offense n'est pas dans l'importance des choses que l'on fait, elle est à transgresser les ordres qu'on nous donne; &, sur de pareilles matières, ce qui n'est qu'une bagatelle, devient fort criminel lorsqu'il est défendu.

Sicilien, Sc. xv.

O F F I C I E R S D E J U S T I C E; *leur avidité.*

Je sçais des Officiers de Justice altérés ,
Qui sont , pour de tels coups (*), de vrais délibérés ;
Dessus l'aveugle espoir de quelque paraguante ,
Il n'est rien que leur art aveuglement ne tente ;
Et du plus innocent , toujours à leur profit ,
La bourse est criminelle , & paye son délit.

L'Étourdi, Act. 14, Sc. 14.

(*) Les vols.

OFFICIEUX, *sont souvent importuns.*

L'homme dont vous parlez, loin qu'il puisse me plaire,
 Est un homme fâcheux dont j'ai sçu me défaire ;
 Un de ces importuns & sots officieux ,
 Qui ne sçauroient souffrir qu'on soit seule en des lieux,
 Et viennent aussi-tôt avec un doux langage ,
 Vous donner une main contre qui l'on enrage.

Les Fâcheux , Aët. 1 , Sc. VIII.

O P I N I O N .

Chose étrange de voir comme , avec passion ,
 Un chacun est chauffé de son opinion.

Ecole des Femmes , Aët. 1 , Sc. 1.

O P P I U M . (*effet de l'*)

Mihi à Docto Doctore
 Domandatur causam & rationem , quare

Opium facit dormire.

A quoi respondeo ,

Quia est in eo

Virtus dormitiva ,

Cujus est natura

Sensus assoupire.

Malade imaginaire , Int. III.

O R. *Ses effets.*

Lélie est fort bienfait ; mais apprends qu'il n'est rien
 Qui ne doive céder au soin d'avoir du bien ;
 Que l'or donne aux plus laids certains charme pour plaire,
 Et que sans lui , le reste est une triste affaire.

Cocu imaginaire , Sc. 2.

O R E I L L E.

. . Je n'en suis pas mieux , ô beauté sans pareille !
 Et je touche ton oreille
 Sans que je touche ton cœur.

P H I L I S.

Va , va , c'est déjà quelque chose que
 de toucher l'oreille , & le temps amène
 tout.

Princesse d'Élide , Int. III , Sc. I.

O R G U E I L , *ne se dédit point.*

. . Un esprit qu'un peu d'orgueil inspire ,
 Trouve beaucoup de honte à se pouvoir dédire ;
 Et souvent , aux dépens d'un pénible combat ,
 Fait sur ses propres vœux un illustre attentat ,
 S'obstine par honneur , & n'a rien qu'il n'immole
 À la noble fierté de tenir sa parole.

Don Garcie , Act. III , Sc. 2.

ORGUEILLEUX. *Son caractère.*

A C A S T E.

Que vous semble d'Adrasfe ?

C É L I M È N E.

Ah ! quel orgueil extrême :

C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même ;
 Son mérite jamais n'est content de la Cour ,
 Contre elle il fait métier de pester chaque jour ;
 Et l'on ne donne emploi , charge , ni bénéfice ,
 Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.

Misanthrope , Act. II , Sc. v.

ORTOGRAPHE. *Cosonnes , Voyelles ;
 comment elles se prononcent.*

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

QUE voulez-vous que je vous apprenne ?

M. J O U R D A I N.

Apprenez-moi l'ortographe.

.
 Après, vous m'apprendrez l'Almanach ,
 pour savoir quand il y a de la lune , &
 quand il n'y en a point.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Soit. Pour bien suivre votre pensée , & traiter cette matière en Philosophe , il faut commencer , selon l'ordre des choses , par une exacte connoissance de la nature des lettres , & de la différente manière de les prononcer toutes ; & , la-dessus , j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles : ainsi dites voyelles , parce qu'elles expriment les voix ; & en consonnes , ainsi appelées consonnes , parce qu'elles sonnent avec les voyelles , & ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles , ou voix. A , E , I , O , U.

M. JOURDAIN.

J'entends tout cela.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix A se forme en ouvrant fort la bouche. A.

M. JOURDAIN.

A , A. Oui.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, E, se forme en rapprochant la mâchoire d'en - bas de celle d'en haut. A, E.

M. JOURDAIN.

A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah, que cela est beau!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Et la voix, I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, & écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles. A, E, I.

M. JOURDAIN.

A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, O, se forme en rouvrant les mâchoires, & rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut & le bas. O.

M. JOURDAIN.

O, O. Il n'y a rien de plus juste. A,

E, I, O ; I, O. Cela est admirable.
I, O ; I, O.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. JOURDAIN.

O, O, O. Vous avez raison. O. Ah ! la belle chose que de savoir quelque chose !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, U, se forme en rapprochant les dents, sans les joindre entièrement, & allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre, sans les rejoindre tout à-fait. U.

M. JOURDAIN.

U, U. Il n'y a rien de plus véritable. U.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue. D'où vient que, si

vous la voulez faire à quelqu'un, & vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

M. JOURDAIN.

U, U. Cela est vrai. Ah! que n'ai-je étudié plutôt, pour savoir tout cela!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Demain nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

M. JOURDAIN.

Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses que celles-ci?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. La consonne, D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en-haut. DA.

M. JOURDAIN.

DA, DA. Oui. Ah! les belles choses! les belles choses!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

L'F, en appuyant les dents d'en-haut sur la lèvre de dessous. FA.

M. JOURDAIN.

FA, FA. C'est la vérité. Ah! mon père
& ma mère, que je vous veux de mal!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Et l'R, en portant le bout de la langue
jusqu'au haut du palais; de sorte qu'étant
frolée par l'air qui sort avec force, elle
lui cède, & revient toujours au même
endroit, faisant une manière de tremble-
ment. R. RA.

M. JOURDAIN.

R, R; RA. R, R, R, R, R; RA.
Cela est vrai. Ah! l'habile homme que
vous êtes, & que j'ai perdu de temps!
R, R, RA.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Je vous expliquerai à fond toutes ces
curiosités.

Bourgeois Gentilhomme, Act. II, Sc. VI.



OUBLI. *Il faut oublier qui nous abandonne,
ou au moins le feindre.*

Un cœur qui nous oublie engage notre gloire ,
Il faut à l'oublier mettre aussi tous nos soins ;
Si l'en n'en vient à bout , on le doit feindre au moins ;
Et cette lâcheté jamais ne se pardonne ,
De montrer de l'amour pour qui nous abandonne ,

M A R I A N N E .

Ce sentiment , sans doute , est noble & relevé.

V A L È R E .

Fort bien , & d'un chacun il doit être approuvé.

Tartufe , Act. II , Sc. IV.

O U V R A G E .

Je tiens aussi difficile de combattre un
ouvrage que le public approuve , que
d'en défendre un qu'il condamne.

Avertissement des Fâcheux.



O U V R A G E S (grands), *plaisent moins
que des sottises.*

L Y S I D A S, *Poëte.*

On m'avouera que ces sortes de Comédies * ne sont pas proprement des Comédies, & qu'il y a une grande différence de toutes ces bagatelles, à la beauté des Pièces sérieuses. Cependant tout le monde donne là-dedans aujourd'hui; on ne court plus qu'à cela; & l'on voit une solitude effroyable aux grands ouvrages, lorsque des sottises ont tout Paris. Je vous avoue que le cœur m'en saigne quelquefois, & cela est honteux pour la France.

Critique de l'École des Femmes, Sc. VII.

* On entend parler de l'École des Femmes.



P.

PAILLE rompue.

GROS-RENÉ, Valet.

POUR couper tout chemin à nous rapatrier,
Il faut rompre la paille : une paille rompue,
Rend, entre gens d'honneur, une affaire conclue.

Dépit amoureux, Act. IV, Sc. IV.PANTOMIMES. *Ce que c'est.*

CE sont des personnes qui, par leurs
pas, leurs gestes & leurs mouvemens,
expriment aux yeux toutes choses, & on
appelle cela Pantomimes. J'ai tremblé à
dire ce mot, & il y a des gens dans votre
Cour qui ne me le pardonneroient pas.

Amans magnifiques, Act. I, Sc. VI.

PARDON.

Par l'aveu d'un pardon n'est-ce pas se trahir,
Que dire au criminel qu'on ne le peut haïr ?

Don Garcie, Act. II, Sc. VI.

PARDON.

P A R D O N.

Dire qu'on ne sçauroit haïr ,
N'est-ce pas dire qu'on pardonne ?

Amphitruon , Act. II , Sc. VI.

P A R I S.

C'EST un admirable lieu que Paris ; il
s'y passe cent choses tous les jours , qu'on
ignore dans les Provinces , quelque spi-
rituelle qu'on puisse être.

Les Précieuses , Sc. X.

== Ce qu'il est.

M A D E L O N , *Précieuse*.

IL faudroit être l'antipode de la raison ,
pour ne pas confesser que Paris est le
grand bureau des merveilles , le centre du
bon goût , du bel-esprit & de la galan-
terie.

M A S C A R I L L E , *Valet*.

POUR moi je tiens que hors Paris , il
n'y a point de salut pour les honnêtes
gens.

Tom. II.

K

CATHOS.

C'EST une vérité incontestable.

MASCARILLE.

IL y fait un peu crotté ; mais nous avons la chaise.

MADELON.

IL est vrai que la chaise est un retranchement merveilleux contre les insultes de la boue & du mauvais temps.

Les Précieuses , Sc. x.

PARIS.

. . . Avouons que Paris nous fait part
De cent plaisirs charmans qu'on n'a point autre part ,
Les Provinces , auprès , sont des lieux solitaires.

L'Ecole des Maris , Act. I , Sc. v.

(C'est un Médecin qui parle).

PARIS est étrangement grand , & il faut faire de longs trajets quand la pratique donne un peu.

Amour Médecin , Act. II , Sc. III.



P A R I S.

P O U R C E A U G N A C.

AU diantre soit la sotte ville & les
sottés gens qui y sont ! Ne pouvoir faire
un pas, sans trouver des nigauds qui vous
regardent & se mettent à rire ! Hé,
Messieurs les badauds, faites vos affai-
res, & laissez passer les personnes, sans
leur rire au nez.

Pourceaugnac, Act. 1, Sc. v.

P A R I S. (*peuple de*)

CE peuple n'a pas, par fois, pour les
honnêtes gens, toute la considération qu'il
faudroit.

Idem, *idem*.

P A R I S. —

CE pays est un peu sujet à caution.

Idem, Act. 1, Sc. vi.

P A R I S.

VIVE Paris pour être bien servie ; on
vous entend-là au moindre coup-d'œil.

Comtesse d'Escarbagnas , Sc. ix.

PARLEUR (grand). *Son portrait,*

A C A S T E.

PARBLEU , s'il faut parler de gens extravagans ,
Je viens d'en essuyer un des plus fatigans ;
Damon le raisonneur , qui m'a , ne vous déplaîse ,
Un heure , au grand Soleil , tenu hors de ma chaise.

C E L I M E N E.

C'est un parleur étrange , & qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours ;
Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goût ;
Et ce n'est que du bruit que tout ce qu'on écoute.

Misanthrope , Acte II , Sc. v.

PAROLE , *est le portrait de nos
pensées.*

LA parole a été donnée à l'homme ,
pour expliquer ses pensées ; & tout ainsi

que les pensées sont les portraits des choses, de même nos paroles sont-elles les portraits de nos pensées ; mais ces portraits, différens des autres portraits en ce que les autres portraits sont distingués par-tout de leurs originaux, & que la parole enferme en soi son original, puisqu'elle n'est autre chose que la pensée expliquée par un signe extérieur, d'où vient que ceux qui pensent bien sont aussi ceux qui parlent le mieux Oii, la parole est *animi index & speculum*. C'est le truchement du cœur ; c'est l'image de l'ame. C'est un miroir qui nous présente naïvement les secrets les plus arcaus de nos individus.

Mariage forcé, Sc. vi.

PAROLE. (*d'où procède la perte de la*)

GÉRONTE, *parlant de sa fille.*

LA cause, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole ?

K iij

S G A N A R E L L E.

Tous nos meilleurs Auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue.

Médecin malgré lui, Act. II, Sc. VI.

P A S S I O N S.

Ah ! il faut modérer un peu les passions,

Fâcheux, Act. II, Sc. III.

. . . En un sang bouillant toutes les passions
Ne laissent guères place à des réflexions.

Don Garcie, Act. IV, Sc. I.

== *Nous trompent.*

. . . Nos passions nous font prendre souvent
Pour chose véritable, un objet décevant.

Don Garcie, Act. IV, Sc. VII.

P É C H É.

ARNOLPHE à Agnès.

. . . Apprenez qu'accepter des caissettes,
Et de ces beaux blondins écouter les fornettes,
Que se laisser par eux, à force de langueur,

Baïser ainſi les mains , & chatouiller le cœur ,
Eſt un péché mortel des plus gros qu'il ſe faiſſe.

A G N È S.

Un péché , dites-vous ? Et la raiſon , de grace ?

A R N O L P H E.

La raiſon ? La raiſon eſt l'arrêt prononcé ,
Que par ces actions le Ciel eſt courroucé.

Ecole des Femmes , Aët. II , Sc. VI.

P É C H É (*endurciſſement au*) ; à quoi
il conduit.

L'ENDURCISSEMENT au péché traîne une
mort funeſte , & les graces du ciel que
l'on renvoie , ouvrent un chemin à ſa
foudre.

Feſtin de Pierre , Aët. V . Sc. VI.

P É D A N T. *Son portrait.*

(*C'eſt de Triſſotin que l'on parle.*)

C L I T A N D R E.

Je reſpecte beaucoup Madame votre mère ;
Mais je ne puis du tout approuver ſa chimère ,
Et me rendre l'écho des choſes qu'elle dit ,
Aux encens qu'elle donne à ſon héros d'eſprit.

K iv

Son Monsieur Trissotin me chagrine , m'affomme ;
 Et j'enrage de voir qu'elle estime un tel homme ;
 Qu'elle nous mette au rang des grands & beaux esprits ,
 Un benet dont partout on siffle les Ecrits ,
 Un pédant dont on voit la plume liberale ,
 D'officieux papiers fournir toute la Halle.

· · · · ·

· · · · · Monsieur Trissotin
 M'inspire au fond de l'ame un dominant chagrin.
 Je ne puis consentir , pour gagner ses suffrages ,
 A me déshonorer en prisant ses Ouvrages :
 C'est par eux qu'à mes yeux il a d'abord paru ;
 Et je le connoissois avant que l'avoir vu.
 Je vis , dans le fatras des écrits qu'il nous donne ,
 Ce qu'étale en tous lieux sa pédante personne ,
 La constante hauteur de sa présomption ,
 Cette intrépidité de bonne opinion ,
 Cet indolent état de confiance extrême ,
 Qui le rend en tout tems si content de soi-même ;
 Qui fait qu'à son mérite incessamment il rit ,
 Qu'il se sçait si bon gré de tout ce qu'il écrit ;
 Et qu'il ne voudroit pas changer sa renommée
 Contre tous les honneurs d'un Général d'armée.

H E N R I E T T E.

C'est avoir de bons yeux que de voir tout cela !

C L I T A N D R E.

Jusques à sa figure encor la chose alla ,

Et je vis par les vers , qu'à la tête il nous jette ,
 De quel air il falloit que fût fait le Poëte ;
 Et j'en avois si bien dessiné tous les traits ,
 Que rencontrant un homme un jour dans le Palais ,
 Je jugeai que c'étoit Trissotin en personne ,
 Et je vis qu'en effet la gageure étoit bonne.

Femmes Savantes , Act. 1 , Sc. III.

PEINTRE. *Générosité d'Alexandre
 envers Apelle.*

J'AI lu , je ne fais où , qu'*Apelle* peignit autrefois une maîtresse d'Alexandre d'une merveilleuse beauté , & qu'il en devint , la peignant , si éperduement amoureux , qu'il fut prêt d'en perdre la vie : de sorte qu'Alexandre , par générosité , lui céda l'objet de ses vœux.

Le Sicilien , Sc. XI.

PEINTURE. *La conversation est
 nécessaire lorsqu'on peint.*

J'AI toujours coutume de parler quand je peints ; & il est besoin , dans ces choses , d'un peu de conversation pour réveiller

l'esprit , & tenir les visages dans la gaieté nécessaire aux personnes que l'on veut peindre.

Sicilien , Sc. XI.

PEINTURE.

Invention , Dessein & Coloris ; trois parties de la peinture.

Caractères , descriptions & éloges de ces trois parties , & de celles qu'elles renferment.

L'Art de la Peinture enseigne :

A choisir un riche sujet : à fuir tout discord : la manière de former les groupes : la position de la principale figure : à fuir les ornemens débiles : à ne point prendre de licence , qu'il n'en naisse des Beautés : l'union de la grâce & des proportions sur les figures : les draperies & plis : à distinguer les passions : l'union & les tons des couleurs : le jour & le champ du tableau : les

*distributions d'ombre & de lumière :
l'obscur & le clair , & autres parties du
coloris.*

*Trois choses qu'une seule personne ne
peut rassembler : caractères & difficultés
de la peinture à fresque , & de la pein-
ture à l'huile. Préférence donnée à la
fresque sur l'autre , &c.*

DIGNE fruit de vingt ans de travaux somptueux ,
Auguste bâtiment , Temple majestueux ,
Dont le dôme superbe élevé dans la nue ,
Pare du grand Paris la magnifique vue ,
Et , parmi tant d'objets sémés de toutes parts ,
Du Voyageur surpris prend les premiers regards !
Fais briller à jamais , dans ta noble richesse ,
La splendeur du Saint, vœu d'une grande Princesse ,
Et porte un témoignage à la Postérité ,
De sa magnificence & de sa piété ;
Conserve à nos neveux une montre fidèle
Des exquisés beautés que tu tiens de ton zèle.
Mais défens bien surtout , de l'injure des ans ,
Le chef-d'œuvre fameux de ses riches présents ,
Cet éclatant morceau de savante peinture ,
Dont elle a couronné ta noble Architecture :
C'est le plus bel effet des grands soins qu'elle a pris ,

Et ton marbre & ton or ne sont point de ce prix.

Dis-nous fameux Mignard , par qui te sont versées

Les charmantes beautés de tes nobles pensées ;

Et dans quel fonds tu prens cette variété

Dont l'esprit est surpris , & l'œil est enchanté ?

Dis-nous quel feu divin , dans tes fécondes veilles ,

De tes expressions enfante les merveilles ;

Quels charmes ton pinceau répand dans tous ses traits ,

Quelle force il y mêle à ses plus doux attraits ,

Et quel est ce pouvoir , qu'au bout des doigts tu portes ,

Qui fait faire , à nos yeux , vivre des choses mortes ;

Et d'un peu de mélange & de bruns & de clairs ,

Rendre esprit la couleur , & les pierres des chairs ?

Tu te tais , & prétends que ce sont des matières

Dont tu dois nous cacher les savantes lumières ;

Et que ces beaux secrets , à tes travaux vendus ,

Te coûtent un peu trop pour être répandus.

Mais ton pinceau s'explique , & trahit ton silence :

Malgré toi , de ton art , il nous fait confidence ;

Et , dans ses beaux efforts , à nos yeux étalés ,

Les mystères profonds nous en sont révélés.

Une pleine lumière ici nous est offerte ;

Et ce dôme pompeux est une école ouverte ,

Où l'ouvrage faisant l'office de la voix ,

Dicte de ton grand art les souveraines loix.

Il nous dit fortement les trois nobles parties (1)
Qui rendent d'un tableau les beautés assorties,
Et dont, en s'unissant, les talens relevés,
Donnent à l'Univers les Peintres achevés.

Mais, des trois, comme Reine, il nous expose celle (2)
Que ne peut nous donner le travail, ni le zèle;
Et qui, comme un présent de la faveur des Cieux,
Est, du nom de divine, appelée en tous lieux,
Elle dont l'essor monte au-dessus du tonnerre,
Et sans qui l'on demeure à ramper contre terre;
Qui meut tout, règle tout, en ordonne à son choix,
Et des deux autres mène & régit les emplois.
Il nous enseigne à prendre une digne matière,
Qui donne au feu d'un Peintre une vaste carrière,
Et puisse recevoir tous les grands ornemens,
Qu'enfante un beau génie en ses accouchemens,
Et dont la Poésie, & sa sœur la Peinture,
Parant l'instruction de leur docte imposture,
Composent avec art ces attraits, ces douceurs,
Qui font à leurs leçons un passage à nos cœurs;
Et par qui, de tout tems, ces deux sœurs si pareilles,
Charment, l'une les yeux, & l'autre les oreilles.
Mais il nous dit de fuir un discord apparent
Du lieu que l'on nous donne & du sujet qu'on prend;

(1) L'invention, le Dessin, le Coloris.

(2) L'invention, première partie de la Peinture.

Et de ne point placer dans un tombeau des fêtes ,
Le Ciel contre nos pieds , & l'enfer sur nos têtes.
Il nous apprend à faire , avec détachement ,
Des groupes contrastés un noble ageancement ,
Qui , du champ du tableau , fasse un juste partage
En conservant les bords un peu légers d'ouvrage ,
N'ayant nul embarras , nul fracas vicieux
Qui rompe ce repos si fort ami des yeux ;
Mais où , sans se presser , le groupe se rassemble ,
Et forme un doux concert , fasse un beau tout ensemble ;
Où rien ne soit à l'œil mandié , ni redit ,
Tout s'y voyant tiré d'un vaste fond d'esprit ,
Assaisonné du sel de nos grâces antiques ,
Et non du fade goût des ornemens gothiques ;
Ces monstres odieux des siècles ignorans ,
Que de la barbarie ont produit les torrens ,
Quand leurs cours , inondant presque toute la terre ,
Fit à la politesse une mortelle guerre ;
Et de la grande Rome abattant les remparts ,
Vint , avec son empire , étouffer les beaux arts.
Il nous montre à poser avec noblesse & grâce ,
La première figure à la plus belle place ,
Riche d'un agrément , d'un brillant de grandeur
Qui s'empare d'abord des yeux du spectateur.
Prenant un soin exact , que , dans tout son ouvrage ,
Elle joue aux regards le plus beau personnage ,
Et que , par aucun rôle , au spectacle placé ,
Le héros du tableau ne se voie effacé.

Il nous enseigne à fuir les ornemens débiles ,
Des épisodes froids & qui sont inutiles ;
A donner au sujet toute sa vérité ,
A lui garder partout pleine fidélité ;
Et ne se point porter à prendre de licence ,
A moins qu'à des beautés elle donne naissance.

Il nous dicte amplement les leçons du dessin (1)
Dans la manière Grecque , & dans le goût Romain ;
Le grand choix du beau vrai , de la belle nature ,
Sur les restes exquis de l'antique sculpture ,
Qui , prenant d'un sujet la brillante beauté ,
En savoit séparer la foible vérité ;
Et formant de plusieurs une beauté parfaite ,
Nous corrige par l'art la nature qu'on traite.
Il nous explique à fond , dans les instructions ,
L'union de la grace & des proportions ;
Les figures partout doctement dégradées ,
Et leurs extrémités soigneusement gardées ;
Les contrastes savans des membres agrouppés ,
Grands , nobles , étendus & bien développés ,
Balancés sur leur centre en beautés d'attitude ,
Tous formés l'un pour l'autre avec exactitude ,
Et n'offrant point aux yeux ce galimatias ,
Où la tête n'est point de la jambe , ou du bras ;
Leur juste attachement aux lieux qui les font naître ,

(1) Le dessin , seconde partie de la Peinture.

Et les muscles touchés autant qu'ils doivent l'être ;
La beauté des contours observés avec soin ,
Point durement traités , amples , tirés de loin ,
Inégaux , ondoyans & tenant de la flamme ,
Afin de conserver plus d'action & d'ame ;
Les nobles airs de tête amplement variés ,
Et tous au caractère avec choix mariés ;
Et c'est-là qu'un grand Peintre , avec pleine largesse ,
D'une féconde idée étale la richesse ,
Faisant briller partout de la diversité ,
Et ne tombant jamais dans un air répété ;
Mais un Peintre commun trouve une peine extrême
A fortir , dans ses airs , de l'amour de soi-même ;
De redites sans nombre il fatigue les yeux ,
Et , plein de son image , il se peint en tous lieux.
Il nous enseigne aussi les belles draperies ,
De grands plis bien jetés , suffisamment nourries ,
Dont l'ornement aux yeux doit conserver le nud ;
Mais qui , pour le marquer , soit un peu retenu ,
Qui ne s'y colle point , mais en suive la grace ,
Et sans la serrer trop , la caresse & l'embrasse.
Il nous montre à quel air , dans quelles actions
Se distinguent à l'œil toutes les passions ;
Les mouvemens du cœur peints d'une adresse extrême ,
Par des gestes puisés dans la passion même ,
Bien marqués pour parler , appuyés , forts & nets ;
Imitant en vigueur les gestes des muets ,
Qui veulent réparer la voix que la nature

Leur a voulu nier , ainsi que la peinture.

Il nous étale enfin les mystères exquis (1)
De la belle partie où triompha Zeuxis,
Et qui , le revêtant d'une gloire immortelle ,
Le fit aller de pair avec le grand Appelle ;
L'union , les concerts , & les tons des couleurs ,
Contrastes , amitiés , ruptures & valeurs ,
Qui font les grands effets , les fortes impostures ,
L'achèvement de l'art , & l'âme des figures.
Il nous dit clairement dans quel choix le plus beau ,
On peut prendre le jour , & le champ du tableau
Les distributions & d'ombre & de lumière ,
Sur chacun des objets & sur la masse entière ;
Leur dégradation dans l'espace de l'air
Par les tons différens de l'obscur & du clair ;
Et quelle force il faut aux objets mis en place ,
Que l'approche distingue , & le lointain efface ;
Les gracieux repos que , par des soins communs ,
Les bruns donnent aux clairs, comme les clairs aux bruns ;
Avec quel agrément , d'insensible passage ,
Doivent ces opposés entrer en assemblage ;
Par quelle douce chute ils doivent y tomber ,
Et dans un milieu tendre aux yeux se dérober ;
Ces fonds officieux , qu'avec art on se donne ,
Qui reçoivent si bien ce qu'on leur abandonne ;

(1) Le coloris , troisième partie de la Peinture.

Par quels coups de pinceau , formant de la rondeur ,
 Le Peintre donne au plat le relief du Sculpteur ;
 Quel adoucissement des teintes de lumière ,
 Fait perdre ce qui tourne & le chasse derrière ,
 Et comme , avec un champ fuyant , vague & léger ,
 La fierté de l'obscur sur la douceur du clair ,
 Triomphant de la toile , en tire avec puissance ,
 Les figures que veut garder sa résistance ;
 Et , malgré tout l'effort qu'elle oppose à ses coups ,
 Les détache du fond , & les amène à nous.

Il nous dit tout cela , ton admirable ouvrage ;
 Mais illustre Mignard , n'en prends aucun ombrage ,
 Ne crains pas que ton art , par ta main découvert ,
 A marcher sur tes pas tienne un chemin ouvert ,
 Et que de ses leçons les grands & beaux oracles ,
 Elèvent d'autres mains à tes doctes miracles ;
 Il y faut des talens que ton mérite joint ,
 Et ce sont des secrets qui ne s'apprennent point.
 On n'acquiert point, Mignard, par les soins qu'on se donne,
 Trois choses dont les dons brillent dans ta personne :
 Les passions , la grâce , & les tons de couleur ,
 Qui des riches tableaux font l'exquise valeur ;
 Ce sont présens du Ciel, qu'on voit peu qu'il assemble,
 Et les siècles ont peine à les trouver ensemble.

.

.
.
.

Et toi , qui fut jadis la Maîtresse du monde ,
Docte & fameuse Ecole en raretés féconde ,
Où les Arts déterrés ont , par un digne effort ,
Réparé les dégâts des barbares du Nord ,
Source des beaux débris des siècles mémorables ,
O Rome , qu'à tes soins nous sommes redevables
De nous avoir rendu , façonné de ta main ,
Cegrand homme chez toi devenu tout Romain ;
Dont le pinceau célèbre , avec magnificence ,
De ces riches travaux vient parer notre France ,
Et dans un noble lustre y produire à nos yeux ,
Cette belle peinture inconnue en ces lieux ,
La Fresque , dont la grâce à l'autre préférée ,
Se conserve un éclat d'éternelle durée ;
Mais dont la promptitude & les brusques fiertés ,
Veulent un grand Génie à toucher ses beautés !
De l'autre qu'on connoît , la traitable méthode ,
Aux foibleffes d'un Peintre aisément s'accommode ;
La paresse de l'huile , allant avec lenteur ,
Du plus tardif génie attend la pesanteur ;
Elle fait secourir , par le tems qu'elle donne ,
Les faux pas que peut faire un pinceau qui tâtonne :
Et , sur cette peinture , on peut , pour faire mieux ,
Revenir quand on veut , avec de nouveaux yeux .

Cette commodité de retoucher l'ouvrage ,
Aux Peintres chancelans est un grand avantage ;
Et , ce qu'on ne fait pas en vingt fois qu'on reprend ,
On le peut faire en trente , on le peut faire en cent.

Mais la fresque est pressante, & veut, sans complaisance,
Qu'un Peintre s'accommode à son impatience ,
La traite à sa manière , & d'un travail soudain ,
Saisisse le moment qu'elle donne à sa main.
La sévère rigueur de ce moment qui passe ,
Aux erreurs d'un pinceau ne fait aucune grâce ,
Avec elle il n'est point de retour à tenter ,
Et tout au premier coup se doit exécuter.
Elle veut un esprit où se rencontre unie
La pleine connoissance avec le grand génie ,
Secouru d'une main propre à le seconder ,
Et Maitresse de l'Art jusqu'à le gourmander ;
Une main prompte à suivre un beau feu qui la guide ,
Et dont , comme un éclair , la justesse rapide
Répande dans ses fonds , à grands traits , non tâtés ,
De ses expressions les touchantes beautés.
C'est par-là que la Fresque , éclatante de gloire ,
Sur les honneurs de l'autre emporte la victoire ,
Et que tous les Savans , en Juges délicats ,
Donnent la préférence à ses mâles appas.
Cent doctes mains par elle ont cherché la louange ,
Et Jules , Annibal , Raphaël , Michel-Ange ,
Les Mignards de leur siècle , en illustres Rivaux ,
Ont voulu par la Fresque ennoblir leur travaux.

La Gloire du Val-de-Grace.

P E N S É E.

..... CHACUN a sa pensée.

Don Garcie, Act. III, Sc. 1.

P E N S É E. (*belle*)

Le premier vers est beau Je crois qu'il est un peu trop long ; mais on peut prendre une licence pour dire une belle pensée.

Comtesse d'Escarbagnas, Sc. XVI.

P E N S É E S coupables.

TARTUFE, présentant un mouchoir à Dorine.

... COUVREZ ce sein que je ne saurois voir ;
Par de pareils objets les âmes sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées.

Tartufe, Act. III, Sc. II.

P È R E.

GORGIBUS à sa fille.

Approche-toi de moi ; viens-ça que je t'embrasse,
Une telle action n'a pas mauvaise grâce.
Un père, quand il veut, peut sa fille baiser,
Sans que l'on ait sujet de s'en scandaliser.

Cocu imaginaire, Sc. XVIII.

PÈRE. *Ce qu'il doit craindre en rentrant
chez lui après une absence.*

POUR peu qu'un père de famille ait été absent de chez lui, il doit promener son esprit sur tous les fâcheux accidens que son retour peut rencontrer ; se figurer sa maison brûlée, son argent dérobé, sa femme morte, son fils estropié, sa fille subornée ; &c, ce qu'il trouve qui ne lui est point arrivé, l'imputer à bonne fortune.

Fourberies de Scapin, Act. II, Sc. VIII.

== *A droit de disposer de ses enfans
ainsi qu'il veut.*

CHRISALE.

MA volonté céans doit être en tout suivie.

HENRIETTE.

Fort bien, mon père.

CHRISALE.

Aucun, hors moi, dans la maison

N'a droit de commander.

HENRIETTE.

Oui, vous avez raison.

CHRISALDE.

C'est moi qui tiens le rang de chef de la famille.

HENRIETTE.

D'accord.

CHRISALDE.

C'est moi qui dois disposer de ma fille.

HENRIETTE.

Hé oui.

CHRISALDE.

Le Ciel me donne un plein pouvoir sur vous.

HENRIETTE.

Qui vous dit le contraire.

CHRISALDE.

Et, pour prendre un époux,
Je vous ferai bien voir que c'est à votre père
Qu'il vous faut obéir, non pas à votre mère.

Femmes Savantes, Act. II, Sc. II.

PÈRE. *Sa foiblesse pour ses enfans.*

Ah! que pour ses enfans un père a de foiblesse!

Peut-on rien refuser à leurs mots de tendresse?

Et ne se sent-on pas certains mouvemens doux,

Quand on vient à songer que cela sort de vous!

Mélicerte, Act. II, Sc. V.



P È R E , *doit se faire obéir.*

Quoi ! se laissera-t-il gouverner par son fils ?
Est-ce que vous voulez qu'un père ait la mollesse
De ne savoir pa. faire obéir la jeunesse ?
Il seroit beau vraiment qu'on le vît aujourd'hui
Prendre loi de qui doit la recevoir de lui.

Ecole des Femmes , Act. v , Sc. vii.

P È R E , B E A U - P È R E . *Ce que l'on tient
de l'un & l'autre.*

*Compliment de Thomas Diafoirus à Argan ,
son futur beau-père.*

MONSIEUR , je viens saluer , reconnoître , chérir & révéler en vous un second père ; mais un second père auquel j'ose dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré ; mais vous m'avez choisi. Il m'a reçu par nécessité ; mais vous m'avez accepté par grace. Ce que je tiens de lui est un ouvrage de son corps ; mais ce que je tiens de vous , est un ouvrage de votre volonté ; & d'autant plus que les facultés spirituelles

spirituelles sont au-dessus des corporelles, d'autant plus je vous dois, & d'autant plus je tiens précieuse cette future filiation, dont je viens aujourd'hui vous rendre, par avance, les très-humbles & très-respectueux hommages.

Malade imaginaire, Act. II, Sc. VI.

P È R E S. *Leur aveuglement lorsqu'ils souhaitent avoir des enfans.*

HÉLAS ! que nous savons peu ce que nous faisons, quand nous ne laissons pas au Ciel le soin des choses qu'il nous faut, quand nous voulons être plus avisés que lui, & que nous venons l'importuner par nos souhaits aveugles & nos demandes inconsidérées !

Festin de Pierre, Act. IV, Sc. VI.

Thomas Cornicille a versifié ainsi cette phrase :

Ah ! que d'aveuglement quand, raisonnant en fous,
Nous voulons que le Ciel soit moins sage que nous ;
Quand, sur ce qu'il connoît qui nous est nécessaire,
Nos imprudens desirs ne le laissent pas faire,

Et qu'à force de vœux nous tâchons d'obtenir
Ce qui nous est donné souvent pour nous punir.

PÈRES. *Coutume où ils sont assujétis.*

A-T-ON jamais rien vu de plus tyrannique que cette coutume où l'on veut assujétir les pères ? Rien de plus impertinent & de plus ridicule, que d'amasser du bien avec de grands travaux, & élever une fille avec beaucoup de soin & de tendresse, pour se dépouiller de l'un & de l'autre entre les mains d'un homme qui ne nous touche de rien ?

L'Amour Médecin, Act. I, Sc. v.

== *Ne peuvent empêcher leurs enfans
d'aimer.*

L I C A R S I S.

Comment donc ! qu'est-ceci ? Qui l'eût su présumer ?
Et savez-vous, morveux, ce que c'est que d'aimer ?

M I R T I L.

Sans savoir ce que c'est, mon cœur a su le faire.

L I C A R S I S.

Mais cet amour me choque, & n'est pas nécessaire.

M I R T I L.

Vous ne deviez donc pas , si cela vous déplaît ;
Me faire un cœur sensible & tendre comme il est.

L I C A R S I S.

Mais ce cœur que j'ai fait me doit obéissance.

M I R T I L.

Oui , lorsque d'obéir il est en sa puissance.

L I C A R S I S.

Mais enfin , sans mon ordre , on ne doit point aimer.

M I R T I L.

Que n'empêchiez-vous donc que l'on pût le charmer.

L I C A R S I S.

Hé bien ! Je vous défends que cela continue.

M I R T I L.

La défense , j'ai peur , sera trop tard venue.

L I C A R S I S.

Quoi ! les pères n'ont pas des droits supérieurs ?

M I R T I L.

Les Dieux , qui sont bien plus , ne forcent point les cœurs.

L I C A R S I S.

Les Dieux... Paix , petit sot , cette Philosophie.....

D A P H N É.

Ne vous mettez point en courroux , je vous prie.

Mélicerte , Act. I , Sc. v.

L ij

PERSÉVÉRANCE *vient à bout de tout.*

Tout ce qu'à nos vœux on oppose,
Contre un parfait amour ne gagne jamais rien ;
Et pour vaincre toute chose,
Il ne faut que s'aimer bien.

Pourceaugnac , Aët. 1 , Sc. 11.

PERSÉVÉRANCE. (*effet de la*)

Il n'est point de Bergère
Si froide & si sévère ,
Dont la pressante ardeur
D'un cœur qui persévère ,
Ne vainque la froideur.

Amans Magnifiques , Int. 111 , Sc. 11.

P E R T E.

MARCHAND qui perd ne peut rire.

George Dandin , Aët. 11 , Sc. IX.

PHILOSOPHIE ; *ce qu'elle ordonne.*

MARPHURIUS , *Docteur Pyrronien.*

NOTRE philosophie ordonne de ne
point énoncer de proposition décisive ,

de parler de tout avec incertitude , de suspendre toujours son jugement ; & , par cette raison , vous ne devez pas dire je suis venu , mais il me semble que je suis venu.

S G A N A R E L L E.

Comment il n'est pas vrai que je suis venu ?

M A R P H U R I U S.

Cela est incertain , & nous devons douter de tout.

Mariage forcé, Sc. VIII.

PHILOSOPHIE, *met au dessus de tout.*

ARMANDE, (*à Philaminte , mère d'Henriette & d'elle*) *parlant de Clitandre , Amant rebuté par elle , & accueilli par Henriette.*

Je ne souffrirois point , si j'étois que de vous ,
Que jamais d'Henriette il pût être l'époux.
On me feroit grand tort d'avoir quelque pensée
Que là-dessus je parle en fille intéressée ;
Et que le lâche tour que l'on voit qu'il me fait (*) ,

(*) De ne plus vouloir l'épouser , parce qu'il aime Angélique & en est aimé.

Jette au fond de mon cœur quelque dépit secret.
 Contre de pareils coups l'ame se fortifie
 Du solide secours de la philosophie,
 Et par elle on se peut mettre au-dessus de tout.

Femmes Savantes, Act. IV, Sc. II.

PHISIONOMIES *trompeuses.*

LES mines sont bien trompenses.

Pourceaugnat, Act. II, Sc. IV.

PHYSIQUE. (*définition de la*)

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

EST-CE la physique que vous voulez apprendre ?

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, & les propriétés du corps; discours de la nature des élémens, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes & des animaux; &

nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volans, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents & les tourbillons.

M. JOURDAIN.

Il y a trop de tintamarre la-dedans,
trop de brouillamini.

Bourgeois Gentilhomme, Act. II, Sc. VI.

PLACET AU ROI. *Embarras de le
présenter.*

CARITIDES, *Pédant fâcheux*, à Erasme.

C'est un placet, Monsieur, que je voudrois vous lire,
Et que, dans la posture où vous met votre emploi,
J'ose vous conjurer de présenter au Roi.

ERASTE.

Hé, Monsieur, vous pouvez le présenter vous-même.

CARITIDES.

Il est vrai que le Roi fait cette grâce extrême ;
Mais, par ce même excès de ses rares bontés,
Tant de méchans placets, Monsieur, sont présentés,
Qu'ils étouffent les bons ; & l'espoir où je fonde,
Est qu'on donne le mien, quand le Prince est sans monde.

E R A S T E.

Hé bien, vous le pouvez, & prendre votre temps.

C A R I T I D È S.

Ah, Monsieur, les Huissiers font de terribles gens!
 Ils traitent les Savans de faquins à nasardes,
 Et je n'en puis venir qu'à la salle des Gardes.
 Les mauvais traitemens qu'il me faut endurer,
 Pour jamais, de la Cour, me feroient retirer,
 Si je n'avois conçu l'espérance certaine,
 Qu'auprès de notre Roi, vous serez mon Mécène.

Le voici. Mais, au moins, oyez-en la lecture.

P L A C E T A U R O I.

S I R E,

« Votre très-humble, très-obéissant, très-fidèle
 » & très-savant Sujet & Serviteur Caritidès,
 » François de nation, Grec de profession, ayant
 » considéré les grands & notables abus qui se
 » commettent aux inscriptions des enseignes des
 » maisons, boutiques, cabarets, jeux de boule,
 » & autres lieux de votre bonne ville de Paris,
 » en ce que certains ignorans, Compositeurs des
 » dites inscriptions, renversent, par une barbare,
 » pernicieuse & détestable ortographe, toute
 » sorte de sens & de raison, sans aucun égard

» d'étymologie, analogie, énergie, ni allégorie,
 » quelconque, au grand scandale de la Républi-
 » que des Lettres & de la nation François, qui
 » se décrie & se déshonore par lesdits abus &
 » fautes grossières envers les étrangers, notam-
 » ment envers les Allemands, curieux Lecteurs
 » & spectateurs desdites inscriptions; . . .

» Supplie humblement Votre Majesté, de créer,
 » pour le bien de son État, & la gloire de son
 » Empire, une Charge de Contrôleur, Intendant,
 » Correcteur, Réviseur & Restaurateur général
 » desdites inscriptions; & d'icelle honorer le Sup-
 » pliant, tant en considération de son rare & émi-
 » nent savoir, que des grands & signalés services
 » qu'il a rendus à l'État & à Votre Majesté, en
 » faisant l'Anagramme de votredite Majesté,
 » en François, Latin, Grec, Hébreu, Syriaque,
 » Caldéen, Arabe . . . ».

Hélas, Monsieur, c'est tout, que montrer mon placet.
 Si le Roi le peut voir, je suis sûr de mon fait;
 Car, comme sa justice en toute chose est grande,
 Il ne pourra jamais refuser ma demande.

Les Fâcheux, Act. III, Sc. 17.

X

L v

PLAINTES contre l'Amour.

L' A M O U R.

DANS le monde, on n'entend que plaintes de l'Amour;
 On m'impute partout mille fautes commises;
 Et vous ne croiriez point le mal & les sottises
 Que l'on dit de moi chaque jour.

Prologue de Pſyché, Sc. II.

PLAISANTS DE COUR; leur privilège.

CLITIDAS.

Vous savez que je suis auprès de la
 jeune Princesse en quelque espèce de fa-
 veur, que j'y ai les accès ouverts, & qu'à
 force de me tourmenter, je me suis ac-
 quis le privilège de me mêler à la con-
 versation, & de parler à tort & à travers
 de toutes choses. Quelquefois cela ne me
 réussit pas, mais quelquefois aussi cela
 me réussit.

Amans Magnifiques, Act. I., Sc. II

PLAISANTERIES.

ON les donne telles qu'on peur.

Amans Magnifiques, Act. I, Sc. II.

PLAISIR.

Le moyen de chasser ce qui fait du plaisir.

Ecole des Femmes, Act. V, Sc. IV.

Du plaisir faisons notre affaire,
Des chagrins songeons à nous défaire,
Il vient un temps où l'on en prend assez.

Pastorale-Comique, Scène XV.

== D'être imprimé.

Je m'imagine que le plaisir est grand
de se voir imprimé.

Les Précieuses, Sc. X.

== D'être redevable à ce qu'on aime.

. . Un cœur amoureux prend un plaisir extrême
De se voir redevable, Élise, à ce qu'il aime;
Et sa flamme timide ose mieux éclater,
Lorsqu'en favorisant elle croit s'acquitter.

Don Garcie, Act. I, Sc. II.

PLAISIR de sauver ce qu'on aime
d'un péril.

C'EST extrême plaisir, quand l'amour est extrême,
De pouvoir, d'un péril, affranchir ce qu'on aime.

Princesse d'Elide, Act. 1, Sc. 111.

PLAISIRS.

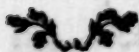
C'EST un merveilleux assaisonnement
aux plaisirs qu'on goûte, que la présence
des gens qu'on aime.

Misanthrope, Act. v, Sc. iv.

== Il n'en est point sans l'Amour.

LES biens, la gloire, les grandeurs,
Les sceptres qui font tant d'envie,
Tout n'est rien, si l'amour n'y mêle ses ardeurs;
Il n'est point, sans l'amour, de plaisirs dans la vie.

Pourceaugnac, Act. 111, Sc. x.



PLAISIRS, n'ont point d'attraits sans
l'Amour.

Les plaisirs les plus charmans,
Sans l'amoureuse flamme,
Pour contenter une ame
N'ont point d'attraits assez puissans.

Malade Imaginaire, Int. 11.

== *Chacun a les siens.*

CHACUN a ses plaisirs qu'il se fait à sa guise;
Mais pour ceux que du nom de Galans on baptise,
Ils ont en ce pays * de quoi se contenter;
Car les femmes y sont faites à coquetter:
On trouve d'humeur douce, & la brune, & la blonde,
Et les maris aussi les plus bénins du monde.

Ecole des Femmes, Act. 1, Sc. vi.

PLAISIRS. *Chacun le sien.*

Si vous avez le plaisir de quereller, il
faut bien que, de mon côté, j'aie le
plaisir de pleurer; chacun le sien, ce n'est
pas trop.

Malade Imaginaire, Act. 1, Sc. 11.

* Paris.

POÈME DRAMATIQUE. *D'où vient son nom.*

LE nom de Poème Dramatique vient d'un mot grec, qui signifie agir, pour montrer que la nature de ce Poème consiste dans l'action.

Critique de l'École des Femmes, Sc. VII.

POÈTE. (*caractère d'un*)

MOLIÈRE, *parlant à Ducroisy.*

Vous faites le Poète, vous, & vous devez vous remplir de ce personnage; marquer cet air pédant qui se conserve parmi le commerce du beau monde; ce ton de voix sententieux, & cette exactitude de prononciation, qui appuie sur toutes les syllabes, & ne laisse échapper aucune lettre de la plus sévère orthographe.

Impromptu de Versailles, Sc. I.



P O E T E. (*mauvais*)A L C E S T E *parlant d'Oronoe.*

On peut être honnête-homme , & faire mal des vers.
 Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matières ;
 Je le tiens galant-homme en toutes les manières ,
 Homme de qualité , de mérite & de cœur ,
 Tout ce qu'il vous plaira ; mais fort méchant Auteur ,
 Je louerai , si l'on veut , son train & sa dépense ,
 Son adresse à cheval , aux armes , à la danse ;
 Mais , pour louer ses vers je suis son serviteur ;
 Et lorsque d'en mieux faire on n'a pas le bonheur ,
 On ne doit de rimer avoir aucune envie ,
 Qu'on n'y soit condamné sur peine de la vie.

Misanthrope, Act. IV , Sc. I.

P O E T E S , *condamnent toujours les bons
 ouvrages.*

C'EST une chose étrange , de vous autres Messieurs les Poëtes , que vous condamniez toujours les pièces où tout le monde court , & ne disiez jamais du bien que de celles où personne ne va. Ils montrent pour les unes une haine invincible , & pour les autres , une tendresse qui n'est pas concevable.

Critique de l'École des Femmes , Sc. VII.

P O E T E S. *Impertinence & sottise des Poëtes sur les allures des Dieux, & sur les ailes de Mercure. Lassitude & décorum des Dieux.*

M E R C U R E *parlant à la Nuit.*

MA foi me trouvant las, pour ne pouvoir fournir
Aux différens emplois où Jupiter m'engage,
Je me suis doucement assis sur ce nuage,
Pour vous attendre venir.

L A N U I T.

Vous vous moquez, Mercure, & vous n'y songez pas;
Sied-il bien à des Dieux de dire qu'ils sont las ?

M E R C U R E.

Les Dieux sont-ils de fer ?

L A N U I T.

Non ; mais il faut sans cesse
Garder le décorum de la Divinité.

Il est de certains mots dont l'usage rabaisse

Cette sublime qualité ;

Et que, pour leur indignité,

Il est bon qu'aux hommes on laisse,

M E R C U R E.

A votre aise vous en parlez ;

Et vous avez , la belle , une chaise roulante ,
Où , par deux bons chevaux , en Dame nonchalante ,
Vous vous faites traîner par-tout où vous voulez.

Mais de moi ce n'est pas de même ;
Et je ne puis vouloir dans mon destin fatal ,
Aux Poètes assez de mal
De leur impertinence extrême ,
D'avoir , par une injuste loi
Dont on veut maintenir l'usage ,
A chaque Dieu , dans son emploi ,
Donné quelque allure en partage ,
Et de me laisser à pied , moi ,
Comme un Messager de Village ;
Moi qui suis , comme on fait , en terre & dans les cieux ,
Le fameux Messager du Souverain des Dieux ,
Et qui , sans rien exagérer ,
Pour tous les emplois qu'il me donne ,
Aurois besoin plus que personne ,
D'avoir de quoi me voiturer.

LA NUIT.

Que voulez-vous faire à cela ?
Les Poètes font à leur guise.
Ce n'est pas la seule sottise
Qu'on voit faire à ces Messieurs-là.
Mais contr'eux toutefois votre ame à tort s'irrite ,
Et vos ailes aux pieds sont un don de leurs soins.

MERCURE.

Oui ; mais pour aller plus vite ,
Est-ce qu'on s'en lasse moins ?

Amphitrion , Prologue.

POLITIQUE. (*faux*)

J'AI été arrêté en chemin par un vieux importun de qualité , qui m'a demandé , tout exprès , des nouvelles de la Cour , pour trouver moyen de m'en dire des plus extravagantes qu'on puisse débiter. . .

Celui-ci m'a montré d'abord deux feuilles de papier , pleines jusques aux bords , d'un grand fatras de balivernes , qui viennent , m'a-t-il dit , de l'endroit le plus sûr du monde ; ensuite , comme d'une chose fort curieuse , il m'a fait , avec grand mystère , une fatigante lecture de toutes les méchantes plaisanteries de la Gazette de Hollande , dont il épouse les intérêts. Il tient que la France est battue en ruine par la plume de cet Écrivain , & qu'il ne faut que ce

bel-Esprit pour défaire toutes nos troupes ; & , de-là , il s'est jeté à corps perdu dans le raisonnement du Ministère , dont il remarque tous les défauts , & d'où j'ai cru qu'il ne sortiroit point. A l'entendre parler , il fait les secrets du Cabinet , mieux que ceux qui les font ; la politique de l'État lui laisse voir tous ses desfeins , & elle ne fait pas un pas dont il ne pénètre les intentions. Il nous apprend les ressorts cachés de tout ce qui se fait , nous découvre les vues de la prudence de nos voisins , & remue à sa fantaisie toutes les affaires de l'Europe. Ses intelligences même s'étendent jusqu'en Afrique & en Asie ; & il est informé de tout ce qui s'agite dans le Conseil d'en-haut du Prêtre Jean & du Grand-Mogol.

Comtesse d'Escarbagnas , Sc. II.



P O L T R O N.

M O R O N , *plaisant.*

. J'aime mieux que l'on dise :
C'est ici , qu'en fuyant , sans se faire prier ,
Moron sauva ses jours des fureurs d'un sanglier ,
Que si l'on y disoit : voilà l'illustre place
Où le brave Moron , d'une héroïque audace ,
Affrontant d'un sanglier l'impétueux effort ,
Par un coup de ses dents vit terminer son sort.
. . . Oui. J'aime mieux , n'en déplaise à la Gloire ,
Vivre au monde deux jours que mille ans dans l'histoire.

Princesse d'Elide , Act. 1 , Sc. 11.

== *A souvent affaire à aussi poltron
que lui.*

S O S I E , *parlant de Mercure.*

QUEL diable d'homme est ceci ?
De mortelles frayeurs je sens mon ame atteinte.
Mais pourquoi trembler tant aussi ?
Peut-être a-t-il dans l'ame autant que moi de crainte ;
Et que le drôle parle ainsi ,
Pour me cacher sa peur sous une audace feinte.
Oui , oui , ne souffrons point qu'on nous croie un oison.
Si je ne suis hardi , tâchons de le paroître ,

Faisons-nous du cœur par raison :

Il est seul comme moi ; je suis fort ; j'ai bon maître ,

Et voilà notre maison.

Amphitrion , Act. I , Sc. II.

POLYGAMIE. (*avis des anciens Auteurs
sur la*)

Si vous consultez nos Auteurs ,

Législateurs & Glossateurs ,

Justinian , Papinian ,

Ulpian , & Tribonian ,

Fernand , Rebuffe , Jean Imole ,

Paul Castre , Julian , Barthole ,

Jafon , Alciat & Cujas ,

Ce grand homme si capable ,

La Polygamie est un cas ,

Est un cas pendable.

Tous les Peuples policés

Et bien sensés ,

Les François , Anglois , Hollandois ,

Danois , Suédois , Polonois ,

Portugais , Espagnols , Flamans ,

Italiens , Allemans ,

Sur ce fait tiennent Loi semblable ;

Et l'affaire est sans embarras.

La Polygamie est un cas ,

Est un cas pendable.

Pourceaugnac , Act. II , Sc. XIII.

P O R T R A I T S.

M A D E L O N, *Précieuse.*

Je vous avoue que je suis furieusement pour les portraits ; je ne vois rien de si galant que cela.

M A S C A R I L L E, *Valet, bel-Esprit.*

Les portraits sont difficiles, & demandent un esprit profond.

*Les Précieuses, Sc. x.*P R É C I E U S E. *Son portrait.*

É L I S E.

LA Dame est un peu embarrassante de son naturel ; & , n'en déplaît à sa qualité, c'est la plus forte bête qui se soit jamais mêlée de raisonner Est-ce qu'il y a une personne qui soit plus véritablement qu'elle , ce qu'on appelle Précieuse, à prendre le mot dans sa plus mauvaise signification ? Elle se défend du nom, mais non pas de la chose ; car enfin,

elle l'est depuis les pieds jusqu'à la tête,
& la plus grande façonnière du monde.
Il semble que tout son corps soit démonté,
& que les mouvemens de ses hanches, de
ses épaules & de sa tête, n'aillent que
par ressorts. Elle affecte toujours un ton
de voix languissant & niais, fait la moue
pour montrer une petite bouche, & roule
les yeux pour les faire paroître grands.

Critique de l'École des Femmes, Sc. II.

PRÉCIEUX. (*air*)

L'AIR précieux n'a pas seulement infecté Paris, il s'est aussi répandu dans les provinces.

Les Précieuses, Sc. I.

PRÉDICTIONS de l'*Astrologie*; choses
incontestables.

LA vérité de l'*Astrologie* est une chose
incontestable; & il n'y a personne qui
puisse disputer contre la certitude de ses
prédictions.

Amans magnifiques, Act. III, Sc. I.

P R É S E N T.

Le présent n'est pas grand ; mais les Divinités
Ne jettent leurs regards que sur les volontés.
C'est le cœur qui fait tout , & jamais la richesse.

Mélicerte , Aët. II , Sc. III.

P R I N C E S.

. . . Les grands Princes n'aiment guères
Que les complimens qui sont courts.

Remerciement au Roi en 1663.

P R I N C E S S E S. *Leurs destinées.*

E L V I R E.

. . . ENFIN , vous savez comme nos destinées
Aux intérêts publics sont toujours enchaînées,
Et que l'ordre des Dieux , pour disposer de moi,
Dans mon frère qui vient , me va montrer mon Roi.

D. Garcie , Aët. V , Sc. III.

P R I N T E M S , *comparé à l'Amour.*

C'est le Printems qui rend l'ame
A nos champs semés de fleurs ;
Mais c'est l'Amour & sa flamme ,
Qui font revivre nos cœurs.

Fêtes de Versailles , en 1661.

PRIVILEGES

*PRIVILÉGES des Maris , cruels pour
un Amant.*

LES privilèges qu'ont les maris , sont
des choses cruelles pour un amant qui
aime bien.

George Dandin , Act. III , Sc. v.

PROCÉDURES ; PROCÈS.

*Détours des Sergens , Procureurs ,
Avocats , & autres Officiers de Justice.
Ce qu'il faut d'argent pour plaider.*

A R G A N T E.

J'AIME mieux plaider.

S C A P I N.

Hé , Monsieur , de quoi parlez-vous-là,
& à quoi vous résolvez-vous ? Jetez les
yeux sur les détours de la Justice ; voyez
combien d'appels & de degrés de Juris-
diction ; combien de procédures embar-
rassantes ; combien d'animaux ravissans ,
par les griffes desquels il vous faudra

Tome II.

M

passer : Sergens , Procureurs , Avocats , Greffiers , Substituts , Rapporteurs , & leurs Clercs. Il n'y a pas un de tous ces gens-là , qui , pour la moindre chose , ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde. Un Sergent baillera de faux exploits , sur quoi vous serez condamné sans que vous le sachiez. Votre Procureur s'entendra avec votre Partie , & vous vendra à beaux deniers comptans. Votre Avocat , gagné de même , ne le trouvera point lorsqu'on plaidera votre cause : on dira des raisons qui ne feront que battre la campagne , & n'iront point au fait. Le Greffier délivrera , par contumace , des Sentences & Arrêts contre vous. Le Clerc du Rapporteur soustraira des pièces , ou le Rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vu ; & quand , par les plus grandes précautions du monde , vous aurez paré tout cela , vous serez ébahi que vos Juges auront été sollicités contre vous , ou par des gens dévots , ou par des femmes qu'ils aimeront. Hé , Monsieur , si vous le

pouvez, sauvez-vous de cet enfer-là : c'est être damné dès ce monde, que d'avoir à plaider ; & la seule pensée d'un procès me feroit fuir jusqu'aux Indes. . . .

A R G A N T E.

Allons, allons, nous plaiderons. . . .

Je veux plaider.

S C A P I N.

Mais, pour plaider, il vous faudra de l'argent ; il vous en faudra pour l'exploit, il vous en faudra pour le contrôle, il vous en faudra pour la procuration, pour la présentation, conseils, productions & journées du Procureur. Il vous en faudra pour les consultations & plaidoiries des Avocats, pour le droit de retirer le sac, & pour les grosses d'écritures. Il vous en faudra pour le rapport des Substituts, pour les épices de conclusion, pour l'enregistrement du Greffier, façon d'appointement, Sentences & Arrêts, contrôles,

signatures & expéditions de leurs Clercs ;
sans parler de tous les présens qu'il vous
faudra faire

Quand il n'y auroit à essuyer que les for-
tises que disent, devant tout le monde,
de méchans plaifans d'Avocats, j'aimerois
mieux donner trois cens pistoles, que de
plaider.

Fourberies de Scapin, Act. II, Sc. VIII.

PROCÉDURES.

POURCEAUGNAC.

QUAND il y auroit information, ajour-
nement, décret & jugement obtenu par
surprise, défaut & contumace, j'ai la voie
du conflit de Jurisdiction pour temporiser,
& venir aux moyens de nullité qui seront
dans les procédures.

Le sens commun me fait juger que je
serai toujours reçu à mes faits justifica-

tifs, & qu'on ne me fauroit condamner sur une simple accusation, sans un récollement & confrontation avec mes Parries.

Pourceaugnac, Act. II, Sc. XII.

P R O C È S.

MASCARILLE, déguisé en Suisse.

La Procès il faut rien, il coûter tant d'archant,
La Procurer Larron, l'Afocat pien méchant.

L'Étourdi, Act. V, Sc. IV.

PROTECTRICE; son caractère.

ÉRIPHILE à Cléonice, sa Confidente.

Vous ne manquez pas de vouloir produire indifféremment tout ce qui se présente à vous; & vous avez une affabilité qui ne rejette rien. Aussi est-ce à vous seule qu'on voit avoir recours toutes les Muses nécessitantes; vous êtes la grande Protectrice du mérite incommode; & tout ce qu'il y a de vertueux indigens au monde, va débarquer chez vous.

Amans magnifiques, Act. I, Sc. VI.

PRUDE. (*portrait d'une*)

BIEN qu'elle ait de l'esprit, elle a suivi le mauvais exemple de celles qui, étant sur le retour de l'âge, veulent remplacer de quelque chose ce qu'elles voient qu'elles perdent, & prétendent que les grimaces d'une pruderie scrupuleuse, leur tiendront lieu de jeunesse & de beauté. Celle-ci pousse l'affaire plus avant qu'aucune ; & l'habileté de son scrupule découvre des faletés, où jamais personne n'en avoit vu. On tient qu'il va, ce scrupule, jusqu'à défigurer notre langue, & qu'il n'y a presque point de mots dont la sévérité de cette Dame ne veuille retrancher, ou la tête, ou la queue, pour les syllabes déshonnêtes qu'elle y trouve.

Critique de l'École des Femmes, Sc. VI.



PRUDE. *Son portrait.*

Pour prude consommée en tous lieux elle passe ;
Et l'ardeur de son zèle . . .

Oui, oui, franche grimace.
Dans l'ame, elle est du monde ; & ses soins tentent tout
Pour accrocher quelqu'un sans en venir à bout ;
Elle ne sauroit voir qu'avec un œil d'envie ,
Les amans déclarés dont une autre est suivie ;
Et son triste mérite abandonné de tous ,
Contre le Ciel aveugle est toujours en courroux.
Elle tâche à couvrir d'un faux voile de prude ,
Ce que chez elle on voit d'affreuse solitude ;
Et, pour sauver l'honneur de ses foibles appas ,
Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas.
Cependant un Amant plairoit fort à la Dame ;
Et même, pour Alceste, elle a tendresse d'ame.

Enfin, je n'ai rien vu de si sot, à mon gré ;
Elle est impertinente au suprême degré.

Misanthrope, Act. III, Sc. III.



PRUDE. *Son portrait.*

ON fait qu'Orante mène une vie exemplaire ;
Tous ses soins vont au Ciel ; & j'ai su par des gens,
Quelle condamne fort le train qui vient céans.

DORINE.

L'exemple est admirable , & cette Dame est bonne ;
Il est vrai qu'elle vit en austère personne ;
Mais l'âge , dans son ame , a mis ce zèle ardent ,
Et l'on fait qu'elle est prude à son corps défendant ,
Tant qu'elle a pu des cœurs attirer les hommages ,
Elle a fort bien joui de tous ses avantages ;
Mais , voyant de ses yeux tous les brillans baisser ,
Au monde , qui la quitte , elle veut renoncer ;
Et du voile pompeux d'une haute sagesse ,
De ses attraits usés déguiser la foiblesse.
Ce sont là les retours des Coquettes du temps ;
Il leur est dur de voir désertir les galans :
Dans un tel abandon , leur sombre inquiétude
Ne voit d'autre recours que le métier de prude ;
Et la sévérité de ces femmes de bien ,
Censure toute chose , & ne pardonne à rien ;
Hautement , d'un chacun , elles blâment la vie ,
Non point par charité , mais par un trait d'envie ,
Qui ne sauroit souffrir qu'un autre ait les plaisirs
Dont le penchant de l'âge a sevré leurs desirs.

Tartufe , Act. 1 , Sc. 1.

P R U D E N C E.

; . . . LA prudence est toujours de saison.

Dépit Amoureux, Act. v, Sc. dern.

P R U D E S. (*caractère des*)

M O L I È R E à *Mademoiselle Bejart*.

Vous, vous représentez une de ces femmes, qui, pourvu qu'elles ne fassent point l'amour, croient que tout le reste leur est permis; de ces femmes qui se retranchent toujours fièrement sur leur prudence, regardent un chacun du haut en bas, & veulent que toutes les plus belles qualités que possèdent les autres, ne soient rien en comparaison d'un misérable honneur dont personne ne se soucie.

Impromptu de Versailles, Sc. 1.



Q.

QUALITÉ. (*gens de*)

LES gens de qualité savent tout, sans avoir rien appris.

Les Précieuses, Sc. x.

QUALITÉS.

... EUT-ON d'autre part cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs méchans cotés.

Misanthrope, Act. 1, Sc. 11.

QUESTION *subtile sur la guérison des femmes.*

SGANARELLE.

C'EST une grande & subtile question entre les Docteurs, de savoir si les femmes sont plus faciles à guérir que les hommes: les uns disent que non, les autres disent que oui; & moi, je dis que oui & non; d'autant que l'incongruité des humeurs

opaques , qui se rencontrent au tempérament naturel des femmes , étant cause que la partie brutale veut toujours prendre empire sur la sensitive , on voit que l'inégalité de leurs opinions dépend du mouvement oblique du cercle de la lune.

Médecin malgré lui , Act. III , Sc. VI.



R.

RACCOMMODEMENS *entre Amans,*
suivis de plaisirs & de tendresse.

A M A N S , que vos querelles
Sont aimables & belles !
Qu'on y voit succéder
De plaisirs , de tendresse !
Querellez-vous sans cesse
Pour vous raccommoder.

Amans magnifiques , Int. III , Sc. VII.

RAISON , *maîtrise les sens.*

... TOUJOURS notre cœur est en notre pouvoir,
Il peut bien , quelquefois , montrer quelque foiblesse ;
Mais enfin sur nos sens la raison est maîtresse.

Don Garcie , Acte III , Sc. II.

== **Ne règle pas l'Amour.**

... LA raison n'est pas ce qui règle l'Amour.

Misanthrope , Act. I , Sc. I.



R A N G. *A quoi il oblige.*

CIEL, faut-il que le rang dont on veut tout couvrir,
De cent sots, tous les jours, nous oblige à souffrir !
Et nous fasse abaisser jusques aux complaisances
D'applaudir bien souvent à leurs impertinences !

Les Fâcheux, Act. 1, Sc. vi.

== Plus il est élevé, plus l'affront
est sanglant.

V É N U S.

Plus mon rang a d'éclat, plus l'affront est sanglant ;
Et, si je n'étois pas dans ce degré suprême,
Le dépit de mon cœur seroit moins violent.

Prologue de Psyché, Sc. 11.

R E C O M M A N D A T I O N S *auprès des*
Grands.

C A R I T I D E S, *Pédant, fâcheux.*

. C'EST une peine extrême,
Lorsqu'il faut à quelqu'un se produire soi-même ;
Et toujours, près des Grands, on doit être introduit
Par des gens qui, de nous, fassent un peu de bruit,
Dont la bouche écoutée avecque poids, débite
Ce qui peut faire voir notre petit mérite.

Les Fâcheux, Act. 111, Sc. 11.

R E C O R S.

... SONT gens, d'ordinaire, à craindre pour leurs corps.

L'Écroudi, Act. v, Sc. 1.

R E F U S.

REFUSER ce qu'on donne, est bon à faire aux foux.

Dépit Amoureux, Act. 1, Sc. 11.

R È G L E S en Médecine.

BAHIS, Médecin.

IL vaut mieux mourir selon les règles,
que de réchapper contre les règles.

Amour Médecin, Act. 11, Sc. v.

R E M O R D S d'un cœur amoureux.

QUELQUE ressentiment qu'un outrage nous cause,
Tient-il contre un remords d'un cœur bien enflammé?

Amphitrion, Act. 11, Sc. vi.



RENDEZ-VOUS.

IL n'est guère honnête à un Amant ,
de venir le dernier au rendez-vous.

Comtesse d'Escarbagnas , Sc. 1.

RENDEZ-VOUS. (*heure d'un*)

L'HEURE d'un rendez-vous , d'ordinaire s'étend ,
Et n'est pas resserrée aux bornes d'un instant.

Les Fâcheux , Act. 1 , Sc. 1.

RÉPONSE à *sot* compliment.

A *sot* compliment , il faut une réponse
de même.

L'Avare , Act. III , Sc. XI.

RÉSIGNATION.

LE Ciel ne fauroit rien faire , où je
ne souscrive sans répugnance.

Amans Magnifiques , Act. III , Sc. 1.



R É S O L U T I O N .

ADRASTE à *Isidore*, en la pressant de consentir
à un enlèvement.

AH! quand on aime bien, on se résout
bientôt.

Le Sicilien, Sc. XII.

R É U S S I T É .

ON obtient tout, quand on s'y prend
de la bonne façon.

Les Précieuses, Sc. VIII.

R É V É R E N C E .

LE MAÎTRE A DANSER à *M. Jourdain*, qui lui
demande comment il faut faire une révérence
pour saluer une Marquise.

UNE révérence pour saluer une Mar-
quise ? Si vous voulez
la saluer avec beaucoup de respect, il
faut faire d'abord une révérence en
arrière, puis marcher vers elle, avec

trois révérences en avant ; & , à la dernière , vous baisser jusqu'à ses genoux.

Bourgeois Gentilhomme, Act. II, Sc. I.

R I C H E S S E.

A R I S T E.

Vous savez que de bien il n'a pas l'abondance,
Que.....

C H R I S A L D E.

C'est un intérêt qui n'est pas d'importance ;
Il est riche en vertu , cela vaut des trésors.

Femmes Savantes , Act. II, Sc. IV.

R I D I C U L E. (*portrait d'un homme*)

C L I T A N D R E.

PARBLEU , je viens du Louvre , où Cléonte , au levé,
Madame , a bien paru ridicule achevé.
N'a-t-il point quelque ami qui pût , sur ses manières,
D'un charitable avis lui prêter les lumières ?

C É L I M E N E.

Dans le monde , à vrai dire , il se barbouille fort ;
Partout il porte un air qui saute aux yeux d'abord ;
Et , lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

Misanthrope , Act. II, Sc. V.

R I D I C U L E S.

Il y a des personnes qui se rendent ridicules pour vouloir avoir trop d'honneur.

Critique de l'École des Femmes, Sc. vi.

R I E N.

J'APPELLE sur rien,
Ce qui, sur rien, s'appelle en vers, ainsi qu'en prose;
Et rien, comme tu le fais bien,
Veut dire rien, ou peu de chose.

Amphitrion, Act. II, Sc. III.

R I G U E U R en amour.

Je languis nuit & jour, & mon mal est extrême,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis;
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Que pourriez-vous faire à vos ennemis.

Bourgeois Gentilhomme, Act. I, Sc. II.



RIGUEUR *en amour.*

Puisque le Ciel a voulu nous former
 Avec un cœur qu'Amour peut enflammer,
 Quelle rigueur impitoyable,
 Contre des traits si doux, nous force à nous armer ?
 Et pourquoi, sans être blâmable,
 Ne peut-on pas aimer
 Ce que l'on trouve aimable ?

Amans magnifiques, Int. III, Sc. III.

== *Ne sied point.*

SIED-IL bien de tenir une rigueur trop grande,
 De vouloir, sans quartier, les choses qu'on demande,
 Et d'abuser ainsi, par vos efforts pressans,
 Du foible que, pour vous, vous voyez qu'ont les gens ?

Tartufe, Act. IV, Sc. V.

RISQUE. *On en court en amour.*

ZERBINETTE.

Je ne suis point personne à reculer,
 lorsqu'on m'attaque d'amitié.

SCAPIN.

Et lorsque c'est d'amour qu'on vous
 attaque ?

Z E R B I N E T T E.

Pour l'amour, c'est une autre chose :
on y court un peu plus de risque.

Fourberies de Scapin, Act. III, Sc. I.

R I V A U X.

. . . . ENTRE rivaux, l'ame la plus posée,
A des termes d'aigreur trouve une pente aisée.

Don Garcie, Act. III, Sc. IV.

R O I D E T H É A T R E ; *comment*
il doit être.

IL faut un Roi qui soit gros & gras
comme quatre ; un Roi, morbleu, qui
soit entripaillé comme il faut ; un Roi
d'une vaste circonférence, & qui puisse
remplir un trône de la belle manière. La
belle chose qu'un Roi d'une taille galante !

Impromptu de Versailles, Sc. I.



ROIS, *sont clairvoyans.*

LES ROIS éclairés n'ont pas besoin qu'on leur marque ce qu'on souhaite; ils voient, comme Dieu, ce qu'il nous faut; & savent, mieux que nous, ce qu'ils nous doivent accorder.

Premier Placet sur le Tartufe.

== *Aiment la prompte obéissance.*

LES ROIS n'aiment rien tant qu'une prompte obéissance, & ne se plaisent point du tout à trouver des obstacles. Les choses ne sont bonnes que dans le temps qu'ils les souhaitent; & leur en vouloir retarder le divertissement, est en ôter pour eux toute la grâce. Ils veulent des plaisirs qui ne se fassent point attendre, & les moins préparés leur sont les plus agréables. Nous ne devons jamais nous regarder dans ce qu'ils desirent de nous; nous ne sommes que pour leur plaire; &, lorsqu'ils nous ordonnent quelque

chose , c'est à nous à profiter vîte de l'envie où ils font. Il vaut mieux s'acquitter mal de ce qu'ils nous demandent, que de ne s'en acquitter pas assez-tôt ; & , si l'on a la honte de n'avoir pas bien réussi , on a toujours la gloire d'avoir obéi vîte à leurs commandemens.

Impromptu de Versailles , Sc. I.



S.

SAGE, préparé à tout.

ANGÉLIQUE représente à Trissotin, pédant, qui l'aime, qu'on court du risque à vouloir user de violence & épouser une fille malgré elle.

ET qu'elle peut aller, en se voyant contraindre,
A des ressentimens que le mari doit craindre.

TRISSOTIN.

Un tel discours n'a rien dont je sois altéré.
A tous événemens le Sage est préparé.
Guéri, par la raison, des foiblesses vulgaires,
Il se met au-dessus de ces fortes d'affaires;
Et n'a garde de prendre aucun ombre d'ennui,
De tout ce qui n'est pas pour dépendre de lui.

HENRIETTE.

En vérité, Monsieur, je suis de vous ravie;
Et je ne pensois pas que la Philosophie
Fût si belle qu'elle est, d'instruire ainsi les gens
A porter constamment de pareils accidens.

Femmes Savantes, Act. v, Sc. .



S A G E. *Point de revers pour lui.*

IL n'est, pour le vrai Sage, aucun revers funeste ;
Et, perdant toute chose, à soi-même il se reste.

Femmes Savantes, Act. v, Sc. iv.

S A G E S S E.

NE parlons point de sagesse ; il n'est
personne qui n'en manque, du moins une
fois en sa vie.

L'Avare, Act. i, Sc. ii.

== *Doit suivre la mode & l'avis du
plus grand nombre.*

Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder,
Et jamais il ne faut se faire regarder :
L'un & l'autre excès choque ; & tout homme bien sage
Doit faire, des habits, ainsi que du langage ;
N'y rien trop affecter ; & , sans empressement ,
Suivre ce que l'usage y fait de changement.
Mon sentiment n'est pas qu'on prenne la méthode
De ceux qu'on voit toujours renchérir sur la mode ;
Et qui, dans cet excès dont ils sont amoureux ,
Seroient fâchés qu'un autre eût été plus loin qu'eux.

Mais

Mais je tiens qu'il est mal , sur quoi que l'on se fonde ,
De fuir obstinément ce que suit tout le monde ;
Et qu'il vaut mieux souffrir d'être au nombre des fous ,
Que du sage parti se voir seul contre tous.

Ecole des Maris , Act. 1 , Sc. 1.

SAGESSE , fuit tout excès.

PHILINTE.

MON Dieu! des mœurs du temps mettons-nous moins en
peine ,

Et faisons un peu grâce à la nature humaine ;

Ne l'examinons point dans la grande rigueur ,

Et voyons ses défauts avec quelque douceur.

Il faut , parmi le monde , une vertu traitable ;

A force de sagesse on peut être blâmable ;

La parfaite raison fuit toute extrémité ,

Et veut que l'on soit sage avec sobriété.

Cette grande roideur des vertus des vieux âges ,

Heurte trop notre siècle , & les communs usages ;

Elle veut aux mortels trop de perfection ;

Il faut fléchir au temps sans obstination ;

Et c'est une folie , à nulle autre seconde ,

De vouloir se mêler de corriger le monde.

J'observe , comme vous , cent choses tous les jours ,

Qui pourroient mieux aller prenant un autre cours ;

Mais , quoi qu'à chaque pas je puisse voir paroître ,

En courroux , comme vous , on ne me voit point être.

Tome II.

N

Je prends tout doucement les hommes comme ils sont,
 J'accoutume mon ame à souffrir ce qu'ils font ;
 Et je crois qu'à la Cour, de même qu'à la ville,
 Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

ALCESTE.

Mais ce flegme, Monsieur, qui raisonnez si bien,
 Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien ?
 Et s'il faut, par hasard, qu'un ami vous trahisse,
 Que, pour avoir vos biens, on dresse un artifice,
 Ou qu'on tâche à semer de méchans bruits de vous,
 Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux ?

PHILINTE.

Oui, je vois ces défauts dont votre ame murmure,
 Comme vices unis à l'humaine nature ;
 Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
 De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
 Que de voir des Vautours affamés de carnage,
 Des singes malvaisans, & des loups pleins de rage.

Misanthrope, Act. 1, Sc. 1.

== *Est de jouir.*

Dans le bel âge,
 Est-on sage,
 De n'aimer pas ?

La sagesse
De la jeunesse,
C'est de savoir jouir de ses appas.

Psyché, Prologue, Sc. 1.

S A G E S S E, *n'empêche point de pleurer
la mort de ce qu'on aime.*

PSYCHÉ *parle à son père.*

De vos larmes, Seigneur, la source m'est bien chère;
Mais c'est trop, aux bontés que vous avez pour moi,
Que de laisser régner les tendresses de père

Jusques dans les yeux d'un grand Roi.

Ce qu'on vous voit ici donner à la nature,
Au rang que vous tenez, Seigneur, fait trop d'injure;
Et j'en dois refuser les touchantes faveurs.

Laissez moins, sur votre sagesse,

Prendre d'empire à vos douleurs;

Et cessez d'honorer mon destin par des pleurs,
Qui, dans le cœur d'un Roi, montrent de la foiblesse.

LE ROI.

Ah! ma fille, à ces pleurs laisse mes yeux ouverts;
Mon deuil est raisonnable, encore qu'il soit extrême;
Et lorsque, pour toujours, on perd ce que je perds,
La sagesse, crois-moi, peut pleurer elle-même.

En vain l'orgueil du diadème

N ij

Veut qu'on soit insensible à ces cruels revers ;
 En vain , de la raison , les secours sont offerts ,
 Pour vouloir , d'un œil sec , voir mourir ce qu'on aime ;
 L'effort en est barbare aux yeux de l'univers ,
 Et c'est brutalité , plus que vertu suprême.

Je ne veux point , dans cette adversité ,
 Parer mon cœur d'insensibilité ,
 Et cacher l'ennui qui me touche ;
 Je renonce à la vanité
 De cette dureté farouche
 Que l'on appelle fermeté ;
 Et de quelque façon qu'on nomme
 Cette vive douleur dont je ressens les coups ,
 Je veux bien l'étaler , ma fille , aux yeux de tous ;
 Et , dans le cœur d'un Roi , montrer le cœur d'un homme.

Psyché, Act. II , Sc. I.

S A T I R E. *Il faut en craindre le revers ,
 & ne point rire d'autrui.*

. Qui rit d'autrui ,
 Doit craindre , qu'en revanche , on rie aussi de lui.
 J'entends parler le monde , & des gens se délassent
 A venir débiter les choses qui se passent :
 Mais , quoique l'on divulgue aux endroits où je suis ,
 Jamais on ne m'a vu triompher de ces bruits.
 J'y suis assez modeste : & bien qu'aux occurrences
 Je puisse condamner certaines tolérances ,

Que mon dessein ne soit de souffrir nullement
 Ce que quelques maris souffrent paisiblement,
 Pourtant je n'ai jamais affecté de le dire ;
 Car enfin il faut craindre un revers de satire ;
 Et l'on ne doit jamais jurer , sur de tels cas (1) ,
 De ce qu'on pourra faire , ou bien ne faire pas.

Ecole des Femmes , Act. 1, Sc. 1.

*SATIRES, tombent sur les mœurs ,
 & non sur les personnes.*

Vous ne me persuaderez point de
 souffrir les immodesties de cette pièce (2),
 non plus que les satires défobligeantes
 qu'on y voit contre les femmes. . . .

. . . . Ces sortes de
 satires tombent directement sur les mœurs,
 & ne frappent les personnes que par ré-
 flexion. N'allons point nous appliquer à
 nous-mêmes, les traits d'une censure gé-
 nérale ; & profitons de la leçon, si nous
 pouvons, sans faire semblant qu'on parle

(1) Il est question du cocuage.

(2) On entend parler de l'École des Femmes.

à nous. Toutes les peintures ridicules qu'on expose sur les théâtres, doivent être regardées sans chagrin de tout le monde. Ce sont miroirs publics, où il ne faut jamais témoigner qu'on se voie; & c'est se taxer hautement d'un défaut, que se scandaliser qu'on le réprime.

Critique de l'École des Femmes, Sc. vii.

S A T I S F A C T I O N.

IL n'est rien tel en ce monde, que de se contenter.

Festin de Pierre, Act. 1, Sc. ii.

Ce vers de Thomas Corneille renferme la même idée.

Il n'est rien tel que de se satisfaire.

S A V A N S.

Au diable les Savans qui ne veulent point écouter les gens!

Mariage forcé, Sc. vii.

S AVANS , *seroient confondus avec les sots , s'ils n'avoient la liberté de parler.*

MÉTAPHRASTE, *Pédant.*

Un sot qui ne dit mot ne se distingue pas
 D'un Savant qui se tait.
 D'où vient , fort à propos , cette sentence expresse
 D'un Philosophe ? Parle , afin qu'on te connoisse.
 Doncques si le pouvoir de parler m'est ôté ,
 Pour moi j'aime autant perdre aussi l'humanité ,
 Et changer mon essence en celle d'une bête.
 Me voilà , pour huit jours , avec un mal de tête.
 Ah ! que les grands parleurs par moi sont détestés !
 Mais quoi , si les Savans ne sont pas écoutés ,
 Si l'on veut que toujours ils aient la bouche close ,
 Il faut donc renverser l'ordre de chaque chose ;
 Que les poules , dans peu , dévorent les renards ;
 Que les jeunes enfans remontrent aux vieillards ;
 Qu'à poursuivre les loups les agnelets s'ébattent ;
 Qu'un fou fasse les loix , que les femmes combattent ;
 Que , par les criminels , les Juges soient jugés ,
 Et par les Écoliers les Maîtres fustigés ;
 Que le malade , au sain présente le remède ;
 Que le lièvre craintif

Dépit Amoureux, Act. II, Sc. VII & VIII.

N iv

S A V A N S , doivent humaniser leur discours , & parler pour être entendus.

L Y S I D A S , Poëte.

Quoi, Monsieur, la protase, l'épitase & la péripétie

D O R A N T E.

Ah! Monsieur Lyfidas, vous nous assommez avec vos grands mots! Ne paroissez point si savant, de grace; humanisez votre discours, & parlez pour être entendu. Pensez-vous qu'un nom grec donne plus de poids à vos raisons? Et ne trouveriez-vous pas qu'il fût aussi beau de dire l'exposition du sujet, que la protase, le nœud que l'épitase, & le dénouement que la péripétie.

L Y S I D A S.

Ce sont termes de l'Art, dont il est permis de se servir.

Critique de l'École des Femmes, Se. VII.



S A V A N T E , ne doit pas le paroître.

... LES femmes Docteurs ne sont point de mon goût.
 Je consens qu'une femme ait des clartés de tout ;
 Mais je ne lui veux point la passion choquante
 De se rendre savante, afin d'être Savante ;
 Et j'aime que souvent , aux questions qu'on fait ,
 Elle sache ignorer les choses qu'elle fait ;
 De son étude enfin je veux qu'elle se cache ,
 Et qu'elle ait du savoir , sans vouloir qu'on le sache ,
 Sans citer les Auteurs , sans dire de grands mots ,
 Et clouer de l'esprit à ses moindres propos.

Femmes Savantes , Act. 1 , Sc. III.

*S A V A N T E S. Leur science ne vaut pas
 une honnête ignorance.*

A R N O L P H E.

HÉROÏNES du temps, Mesdames les Savantes ,
 Pouffeuses de tendresse & de beaux sentimens ,
 Je défie , à la fois , tous vos vers , vos romans ,
 Vos lettres , billets-doux , toute votre science ,
 De valoir cette honnête & pudique ignorance.

Ecole des Femmes , Act. 1 , Sc. v.

N v

SCANDALE *caché.*

TARTUFE.

... Le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait.
 Le scandale du monde est ce qui fait l'offense ;
 Et ce n'est pas pécher, que pécher en silence.

Tartufe , Act. IV , Sc. v.

S C I E N C E.

LA science ne se mesure pas par la
 barbe.

Amour Médecin , Act. III , Sc. v.

Sans la science , la vie est presque une
 image de la mort.

Bourgeois Gentilhomme , Act. II , Sc. VI.

== Ses avantages & ses abus.

Portrait de la Cour & de quelques Auteurs.

PHILAMINTE.

RAMPETTONS ce discours pour une autre saison ,
 Monsieur n'y trouveroit ni rime , ni raison.
 Il fait profession de chérir l'ignorance ,
 Et de haïr , sur-tout , l'esprit & la science.

CLITANDRE.

Cette vérité veut quelque adoucissement
 Je m'explique, Madame; & je hais seulement
 La science, & l'esprit qui gâtent les personnes.
 Ce sont choses, de soi, qui sont belles & bonnes;
 Mais j'aimerois mieux être au rang des ignorans,
 Que de me voir l'avant comme certaines gens.

TRISSOTIN.

Pour moi, je ne tiens pas, quelque effet qu'on suppose,
 Que la science soit pour gâter quelque chose.

CLITANDRE.

Et c'est mon sentiment, qu'en faits, comme en propos,
 La science est sujette à faire de grands sots.

TRISSOTIN.

Le paradoxe est fort.

CLITANDRE.

Sans être fort habile,
 La preuve m'en feroit, je pense, assez facile.
 Si les raisons manquoient, je suis sûr, qu'en tous cas,
 Les exemples fameux ne me manqueroient pas.

TRISSOTIN.

Vous en pourriez citer qui ne concluroient guère.

CLITANDRE.

Je n'irois pas bien loin pour trouver mon affaire.

TRISSOTIN.

Pour moi je ne vois pas ces exemples fameux.

CLITANDRE.

Moi, je les vois si bien, qu'ils me crèvent les yeux.

TRISSOTIN.

J'ai cru, jusques ici, que c'étoit l'ignorance
Qui faisoit les grands fots, & non pas la science.

CLITANDRE.

Vous avez cru fort mal; & je vous suis garant
Qu'un sot savant est sot, plus qu'un sot ignorant.

TRISSOTIN.

Le sentiment commun est contre vos maximes;
Puisqu'ignorant & sot sont termes synonymes.

CLITANDRE.

Si vous le voulez prendre aux usages du mot,
L'alliance est plus forte entre pédant & sot.

TRISSOTIN.

La sottise, dans l'un, se fait voir toute pure.

CLITANDRE.

Et l'étude, dans l'autre, ajoute à la nature.

TRISSOTIN.

Le savoir garde en soi son mérite éminent.

CLITANDRE.

Le savoir, dans un fat, devient impertinent.

TRISSOTIN.

Il faut que l'ignorance ait pour vous de grands charmes ,
Puisque pour elle ainsi vous prenez tant les armes.

CLITANDRE.

Si , pour moi , l'ignorance a des charmes bien grands ,
C'est depuis qu'à mes yeux s'offrent certains Savans.

TRISSOTIN.

Ces certains Savans-là peuvent , à les connoître ,
Valoir certaines gens que nous voyons paroître.

CLITANDRE.

Oui , si l'on s'en rapporte à ces certains Savans ;
Mais on n'en convient pas chez ces certaines gens.

PHILAMINTE.

Il me semble , Monsieur

CLITANDRE.

Hé ! Madame , de grâce ;
Monsieur est assez fort , sans qu'à son aide on passe ;
Je n'ai déjà que trop d'un si rude assaillant ;
Et , si je me défends , ce n'est qu'en reculant.

ARMANDE.

Mais l'offensante aigreur de cette répartie
Dont vous

CLITANDRE.

Autre second ? Je quitte la partie.

PHILAMINTE.

On souffre aux entretiens ces sortes de combats,
Pourvu qu'à la personne on ne s'attaque pas.

CLITANDRE.

Hé, mon Dieu, tout cela n'a rien dont il s'offense,
Il entend raillerie, autant qu'homme de France;
Et de bien d'autres traits il s'est senti piquer,
Sans que jamais sa gloire ait fait que s'en moquer.

TRISSOTIN.

Je ne m'étonne pas, au combat que j'essuie,
De voir prendre à Monsieur la thèse qu'il appuie;
Il est fort enfoncé dans la Cour, c'est tout dit.
La Cour, comme on sait, ne tient pas pour l'esprit.
Elle a quelque intérêt d'appuyer l'ignorance;
Et c'est en Courtisan qu'il en prend la défense.

CLITANDRE.

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre Cour;
Et son malheur est grand de voir que, chaque jour,
Vous autres beaux Esprits vous déclamiez contre elle,
Que de tous vos chagrins vous lui fassiez querelle;
Et, sur son méchant goût, lui faisant un procès,
N'accusiez que lui seul de vos méchants succès.
Permettez-moi, Monsieur Trissotin, de vous dire,
Avec tout le respect que votre nom m'inspire,
Que vous feriez fort bien, vos confrères & vous,
De parler de la Cour d'un ton un peu plus doux;

Qu'à le bien prendre au fond, elle n'est pas si bête.
 Que, vous autres Messieurs, vous vous mettez en tête ;
 Qu'elle a du sens-commun pour se connoître à tout ;
 Que chez elle on se peut former quelque bon goût ;
 Et que l'esprit du monde y vaut, sans flatterie,
 Tout le savoir obscur de la pédanterie.

TRISSOTIN.

De son bon goût, Monsieur, nous voyons les effets.

CLITANDRE.

Où voyez-vous, Monsieur, qu'elle l'ait si mauvais ?

TRISSOTIN.

Ce que je vois, Monsieur ? C'est que, pour la science,
 Rasius & Baldus font honneur à la France ;
 Et que tout leur mérite, exposé fort au jour,
 N'attire point les yeux & les dons de la Cour.

CLITANDRE.

Je vois votre chagrin, & que, par modestie,
 Vous ne vous mettez point, Monsieur, de la partie ;
 Et, pour ne vous point mettre aussi dans le propos,
 Que font-ils pour l'État, vos habiles Héros ?
 Qu'est-ce que leurs écrits lui rendent de service,
 Pour accuser la Cour d'une horrible injustice ;
 Et se plaindre en tous lieux que, sur leurs doctes noms,
 Elle manque à verser la faveur de ses dons ?
 Leur savoir à la France est beaucoup nécessaire,
 Et des livres qu'ils font la Cour a bien affaire !

Il semble à trois gredins , dans leur petit cerveau ,
Que pour être imprimés & reliés en veau ,
Les voilà dans l'état d'importantes personnes ;
Qu'avec leurs plumes ils font les destins des Couronnes ;
Qu'au moindre petit bruit de leurs productions ,
Ils doivent voir chez eux voler les pensions ;
Que sur eux l'univers a la vue attachée ;
Que partout , de leur nom , la gloire est épanchée ;
Et qu'en science ils font des prodiges fameux ,
Pour savoir ce qu'ont dit les autres avant eux ;
Pour avoir eu trente ans des yeux & des oreilles ,
Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles
A se bien barbouiller de grec & de latin ,
Et se charger l'esprit d'un ténébreux butin
De tous les vieux fatras qui traînent dans les livres.
Gens qui , de leur savoir , paroissent toujours ivres ,
Riches , pour tout mérite , en babil importun ,
Inhabiles à tout , vuides de sens commun ,
Et pleins d'un ridicule , & d'une impertinence
A décrier partout l'esprit & la science.

Femmes Savantes , Act. 1v , Sc. 111.

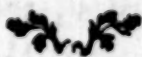


SCIENCE, doit se mettre à portée d'être
entendue.

ALBERT d Métaphrasle , Pédant , qui lui parle
en latin.

Maître , en discourant ensemble ,
Ce jargon n'est pas fort nécessaire , me semble ;
Je vous crois grand Latin , & grand Docteur juré ,
Je m'en rapporte à ceux qui m'en ont assuré :
Mais dans un entretien qu'avec vous je destine ,
N'allez point déployer toute votre doctrine ,
Faire le pédagogue , & cent mots me cracher ,
Comme si vous étiez en chaire pour prêcher.
Mon père , quoiqu'il eût la tête des meilleures ,
Ne m'a jamais rien fait apprendre que mes Heures ,
Qui , depuis cinquante ans , dites journellement ,
Ne sont encor pour moi que du haut Allemand.
Laissez donc en repos votre science auguste ,
Et que votre langage à mon foible s'ajuste.

Dépit Amoureux , Act. II , Sc. VII.



SCIENCES CURIEUSES. *Réfutation de ces Sciences. Tous les esprits ne peuvent pas les comprendre.*

Tous les esprits ne sont pas nés avec les qualités qu'il faut pour la délicatesse de ces belles sciences, qu'on nomme *curieuses* ; & il y en a de si matériels, qu'ils ne peuvent aucunement comprendre ce que d'autres conçoivent le plus facilement du monde. Il n'est rien de plus agréable que toutes les grandes promesses de ces connoissances sublimes. Transformer tout en or, faire vivre éternellement, guérir par des paroles, se faire aimer de qui l'on veut, savoir tous les secrets de l'avenir, faire descendre comme on veut du Ciel, sur des métaux, des impressions de bonheur, commander aux démons, se faire des armes invincibles, & des Soldats invulnérables, tout cela est charmant, sans doute ; & il y a des gens qui n'ont aucune peine à en comprendre la possibilité ; cela leur est le plus aisé du monde

à concevoir. Mais, pour moi, je vous avoue que mon esprit grossier a quelque peine à le comprendre & à le croire; & j'ai trouvé cela trop beau pour être véritable. Toutes ces belles raisons de sympathie, de force magnétique, & de vertu occulte, sont si subtiles & si délicates, qu'elles échappent à mon sens matériel; &, sans parler du reste, jamais il n'a été en ma puissance de concevoir comme on trouve écrit dans le ciel jusqu'aux plus petites particularités de la fortune du moindre homme. Quel rapport, quel commerce, quelle correspondance peut-il y avoir entre nous & les globes éloignés de notre terre d'une distance effroyable? Et d'où cette belle science, enfin, peut-elle être venue aux hommes? Quel Dieu l'a révélée, ou quelle expérience l'a pu former de l'observation de ce grand nombre d'Astres, qu'on n'a pu voir encore deux fois dans la même disposition?

Amans Magnifiques, Act. III, Sc. I.

SCIENCES. *Discussion entre un Maître d'Armes , un Maître à danser , un Maître de Musique , & un Maître de Philosophie , sur la préférence que chacun d'eux donne à sa science. Éloges de chacune de ces sciences.*

LE MAÎTRE D'ARMES à M. Jourdain.

JE vous l'ai déjà dit. Tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses, à donner & à ne point recevoir ; &, comme je vous fis voir l'autre jour , par raison démonstrative , il est impossible que vous receviez , si vous savez détourner l'épée de votre corps ; ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet , ou en dedans , ou en dehors.

M. JOURDAIN.

De cette façon donc , un homme , sans avoir du cœur , est sûr de tuer son homme , & de n'être point tué ?

LE MAÎTRE D'ARMES.

Sans doute. N'en vîtes-vous pas la démonstration ? Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération, nous autres, nous devons être dans un état ; & combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles , comme la danse , la musique , la

LE MAÎTRE A DANSER.

Tout beau , Monsieur le tireur d'armes , ne parlez de la danse qu'avec respect.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Apprenez , je vous prie , à mieux traiter l'excellence de la musique.

LE MAÎTRE D'ARMES.

Vous êtes de plaisantes gens , de vouloir comparer vos sciences à la mienne.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Voyez un peu l'homme d'importance !

LE MAÎTRE A DANSER.

Voilà un plaisant animal, avec son
plastron.

LE MAÎTRE D'ARMES.

Mon petit Maître à danser, je vous
ferai danser comme il faut. Et vous, mon
petit Musicien, je vous ferai chanter de
la belle manière

LE MAÎTRE A DANSER.

Monsieur le batteur de fer, je vous
apprendrai votre métier.

.
.

LE MAÎTRE D'ARMES *au Maître
à danser.*

Comment, petit impertinent?.....

LE MAÎTRE A DANSER *au Maître
d'Armes.*

Comment, grand cheval de carrosse?

.

LE MAÎTRE D'ARMES.

Si je me jette sur vous

LE MAÎTRE A DANSER.

Si je mets sur vous la main

LE MAÎTRE D'ARMES.

Je vous étrillerai d'un air

LE MAÎTRE A DANSER.

Je vous rosserai d'une manière

M. JOURDAIN *au Maître à danser.*

Je vous prie

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

M. JOURDAIN.

Mon Dieu, arrêtez-vous !

(*au Maître de Philosophie qui entre.*)

Holà, Monsieur le Philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Qu'est-ce donc ? Qu'y a-t-il Messieurs ?

M. JOURDAIN.

Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions , jusqu'à se dire des injures , & en vouloir venir aux mains.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Hé quoi, Messieurs ! faut-il s'emporter de la sorte ? Et n'avez-vous point lu le docte traité que Sénèque a composé de la colère ? Y a-t-il rien de plus bas & de plus honteux que cette passion , qui fait d'un homme une bête féroce ? Et la raison ne doit elle pas être maîtresse de tous nos mouvemens ?

LE MAÎTRE A DANSER.

Comment, Monsieur ? Il vient nous dire des injures à tous deux , en méprisant la danse que j'exerce , & la musique dont il fait profession.

LE

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire ; & la grande réponse qu'on doit faire aux outrages , c'est la modération & la patience.

LE MAÎTRE D'ARMES.

Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Faut il que cela vous émeuve ? Ce n'est pas de vaine gloire & de condition que les hommes doivent disputer entr'eux ; & ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres , c'est la sagesse & la vertu.

LE MAÎTRE A DANSER.

Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Et moi , que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

LE MAÎTRE D'ARMES.

Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer des armes est la plus belle & la plus nécessaire de toutes les sciences.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Et que sera donc la philosophie ? Je vous trouve tous trois bien impertinens, de parler devant moi avec cette arrogance, & de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'Art, & qui ne peuvent être comprises que sous le nom de Métier misérable de Gladiateur, de Chanteur & de Baladin.

LE MAÎTRE D'ARMES,

Allez, Philosophe de chien.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE,

Allez, bêtire de pédant.

LE MAÎTRE A DANSER.

Allez, cuistre fieffé,

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE!

Comment, marauds que vous êtes.....

*(Il se jette sur eux, & tous trois le
chargent de coups).*

M. JOURDAIN.

Monsieur le Philosophe.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE,

Infâmes, coquins, insolens.

M. JOURDAIN.

Monsieur le Philosophe.

LE MAÎTRE D'ARMES.

La peste de l'animal!

M. JOURDAIN.

Messieurs.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Impudens

LE MAÎTRE A DANSER.

Diantre soit de l'âne bûé!

M. JOURDAIN.

Messieurs.

O ij

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Scélérats

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Au diable l'impertinent !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Fripons, gueux, traîtres, imposteurs.

M. JOURDAIN.

Monsieur le Philosophe. Messieurs.
Monsieur le Philosophe. Messieurs. Mon-
sieur le Philosophe.

(*Ils sortent tous quatre en se battant*).

Bourgeois Gentilhomme, Act. II, Sc. III & IV.

Voyez ARTS de la Musique & de la Danse,
Tom. I, pag. 190.

SECRET éventé en amour.

J'AI d'amour, en ces lieux, eu certaine aventure ;
Et l'amitié m'engage à vous en faire part.

.
.

Mais, de grâce, qu'au moins ces choses soient secrettes.
 . . . Vous n'ignorez pas qu'en ces occasions,
 Un secret éventé rompt nos prétentions.

Ecole des Femmes, Act. I, Sc. VI.

SECRET en amour.

Le secret ne dure guère,
 . . . Quand c'est de l'Amour.

Psyché, Act. I, Sc. II.

SÉPARATIONS entre Mari & Femme.

DE semblables séparations ne se font
 point sans un grand scandale.

George Dandin, Act. III, Sc. XIV.

SERMENT médical.

LE PRÉSIDENT.

JURAS gardare statuta
 Per facultatem prescripta,
 Cum sensu & jugeamento.

ARGAN.

Juro.

LE PRÉSIDENT.

Effere in omnibus
 Consultationibus

O. iij

Ancien aviso ;

Aut bono ,

Aut mauvaïso.

A R G A N.

Juro.

LE PRÉSIDENT.

De non jamais te servir

De remediis aucunis ,

Quam de ceux seulement Doctæ Facultatis ;

Maladus dût-il erevare

Et mori de suo malo.

A R G A N.

Juro.

Malade imaginaire, Int. III.

SERVANTE ignorante. *Crime que lui
font des Femmes Savantes , de son
ignorance.*

PHILAMINTE, Savante, à Martine, Servante.

Quoi, je vous vois, maraude ?

Vîte, sortez, fripponne, allons, quittez ces lieux ;
Et ne vous présentez jamais devant mes yeux.

CHRISALE.

Mais, qu'a-t-elle commis pour vouloir de la sorte...

PHILAMINTE.

Suis-je pour la chasser sans cause légitime ?

Non, elle sortira, vous dis-je, de céans.

MARTINE.

Qu'est-ce que j'ai donc fait ?

CHRISALE, *bas*.

Ma foi, je ne fais pas.

PHILAMINTE.

Elle est d'humeur encore à n'en faire aucun cas.

CHRISALE.

A-t-elle, pour donner matière à votre haine,
Cassé quelque miroir, ou quelque porcelaine ?

PHILAMINTE.

Voudrois-je la chasser, & vous figurez-vous
Que, pour si peu de chose, on se mette en courroux ?

CHRISALE.

... L'affaire est donc considérable ?

PHILAMINTE.

Sans doute. Me voit-on femme déraisonnable ?

O iv

CHRISALE.

Est-ce qu'elle a laissé, d'un esprit négligent,
Dérober quelque aiguière, ou quelque plat d'argent ?

PHILAMINTE.

Cela ne seroit rien.

CHRISALE.

Oh ! oh ! peste, la belle !
Quoi, l'avez-vous surprise à n'être pas fidelle ?

PHILAMINTE.

C'est pis que tout cela.

Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté mon oreille,
Par l'impropriété d'un mot sauvage & bas,
Qu'en terme dicisif condamne Vaugelas.

CHRISALE.

Est-ce là

PHILAMINTE.

Quoi ! toujours, malgré mes remontrances,
Heurter le fondement de toutes les sciences,
La Grammaire, qui fait régenter jusqu'aux Rois,
Et les fait, la main haute, obéir à ses loix.

CHRISALE.

Du plus grand des forfaits je la croyois coupable.

PHILAMINTE.

Quoi, vous ne trouvez pas ce crime impardonnable ?

BÉLISE.

Il est vrai que ce sont des pitiés.

Toute construction est par elle détruite ;

Et des loix du langage on l'a cent fois instruite.

MARTINE.

Tout ce que vous prêchez est, je crois, bel & bon ;

Mais je ne saurois, moi, parler votre jargon.

PHILAMINTE.

L'impudente ! appeler un jargon, le langage

Fondé sur la raison & sur le bel usage !

MARTINE.

Quand on se fait entendre, on parle toujours bien ;

Et tous vos beaux dictons ne servent pas de rien.

PHILAMINTE.

Hé bien, ne voilà pas encore de son style ?

Ne servent pas de rien ?

BÉLISE.

O cervelle indocile !

Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment,

On ne te puisse apprendre à parler congruement ?

De pas, mis avec rien, tu fais la rescidive,

Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

O v

MARTINE.

Mon Dieu ! je n'avons pas étugué comme vous ,
Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous.

PHILAMINTE.

Ah ! peut-on y tenir ?

BÉLISE.

Quel solécisme horrible !

PHILAMINTE.

En voilà pour tuer une oreille sensible.

BÉLISE.

Ton esprit, je l'avoue, est bien matériel.
Je, n'est qu'un singulier, avons, est un pluriel.
Veux tu toute la vie offenser la Grammaire ?

MARTINE.

Qui parle d'offenser grand'mère, ni grand-père ?

PHILAMINTE.

O Ciel !

BÉLISE.

Grammaire est prise à contre-sens par rois
Et je t'ai dit déjà d'où vient ce mot.

MARTINE.

Ma foi,
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil ou de l'ontoise,

Cela ne me fait rien.

B É L I S E.

Quelle ame villageoise !

La Grammaire , du verbe & du nominatif ,

Comme de l'adjectif avec le substantif ,

Nous enseigne les loix.

M A R T I N E.

J'ai , Madame , à vous dire ,

Que je ne connois point ces gens-là.

P H I L A M I N T E.

Quel martyr !

B É L I S E.

Ce sont les noms des mots , & l'on doit regarder

En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.

M A R T I N E.

Qu'ilss'accordent entr'eux, ou se gourment, qu'importe.

P H I L A M I N T E.

Hé , mon Dieu , finissez un discours de la sorte.

Vous ne voulez pas , vous , me la faire sortir ?

C H R I S A L E.

Si fait. A son caprice il me faut consentir.

Va , ne l'irrite point ; retire-toi , Martine.

P H I L A M I N T E.

Comment ! vous avez peur d'offenser la coquaine ?

Vous lui parlez d'un ton tout-à-fait obligeant ?

Femmes Savantes , Act. II , Sc. VII.

O v j

SERVANTE, *en droit de redresser son Maître.*

QUAND un Maître ne songe pas à ce qu'il fait, une Servante bien sensée est en droit de le redresser.

Malade imaginaire, Act. I, Sc. v.

SERVICE d'autrui.

. L'on dit bien vrai,
Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage;
Et service d'autrui n'est pas un héritage.

Femmes Savantes, Act. II, Sc. v.

S E R V I C E S.

IL y a certains services qui touchent merveilleusement.

L'Avare, Act. II, Sc. v.

== Importans.

Tous ceux sur qui la Cour jette des yeux propices,
N'ont pas toujours rendu de ces fameux services.
Il faut l'occasion, ainsi que le pouvoir.

Misanthrope, Act. III, Sc. VII.

SÉVÉRITÉ des Pères.

Je ne suivrai jamais ces maximes sévères,
Qui font que les enfans comptent les jours des pères.

Ecole des Maris, Act. 1, Sc. 11.

SÉVÉRITÉ.

UN bel objet toujours sévère,
Ne se fait jamais bien aimer.
C'est la beauté qui commence de plaire ;
Mais la douceur achève de charmer.

Prologue de Psyché, Sc. 1.

SEXE féminin, ne seroit pas si fier, si
les hommes se faisoient plus valoir.

Il faut apprendre à vivre à ce sexe volage,
Et lui faire sentir que l'on a du courage.
Qui souffre ses mépris les veut bien recevoir.
Si nous avions l'esprit de nous faire valoir,
Les femmes n'auroient pas la parole si haute ;
Oh ! qu'elles nous sont bien fières par notre faute !
Je veux être pendu, si nous ne les verrions
Sauter à notre cou plus que nous ne voudrions,
Sans tous ces vils devoirs dont la plupart des hommes
Les gâtent tous les jours dans le siècle où nous sommes.

Dépit Amoureux, Act. 1v, Sc. 11.

SEXE gâté par les douceurs des hommes.

LES femmes sont des animaux d'un naturel bizarre ; nous les gâtons par nos douceurs ; & je crois tout de bon que nous les verrions nous courir , sans tous ces respects & ces soumissions où les hommes les acoquinent.

Princesse d'Élide , Act. III , Sc. II.

== Inconstant.

Il seroit doux d'entrer sous l'amoureuse loi ,

Si l'on trouvoit en amour de la foi ;

Mais, hélas ! ô rigueur cruelle !

On ne voit point de Bergère fidelle ;

Et ce sexe inconstant , trop indigne du jour ,

Doit faire pour jamais renoncer à l'Amour.

Sexe trompeur ,

Que tu me fais d'horreur !

Bourgeois Gentilhomme , Act. I , Sc. II.



S I G N E. (*bon*)

TANT mieux , lorsque le Médecin fait rire le malade ; c'est le meilleur signe du monde.

Médecin malgré lui , Act. II , Sc. VI.

S I G N E. (*mauvais*)

MAUVAIS signe , lorsqu'un malade ne sent pas son mal.

Pourceaugnac , Act. I , Sc. II.

S I N C É R I T É.

. . . Je suis pour les gens qui disent leur pensée.

Misanthrope , Act. V , Sc. III.

== *Souvent nuisible.*

PESTE soit la sincérité ; c'est un mauvais métier ; désormais j'y renonce , & je ne veux plus dire vrai.

L'Avare , Act. III , Sc. VI.



SINCÉRITÉ, *vertu rare.*ÉLIANTE, *parlant du Misanthrope.*

DANS ses soupçons d'agir, il est fort singulier ;
 Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier ;
 Et la sincérité dont son ame se pique ,
 A quelque chose en soi de noble & d'héroïque.
 C'est une vertu rare au siècle d'aujourd'hui.

Misanthrope, Act. IV, Sc. I.== *Vertu peu usitée auprès des grands.*AMPHITRION *à Sosie.*

RAPPELLE tous tes sens, rentre bien dans ton ame,
 Et réponds, mot pour mot, à chaque question.

S O S I E.

Mais, de peur d'incongruité,
 Dites-moi, de grâce, par avance,
 De quel air il vous plaît que ceci soit traité.
 Parlerai je, Monsieur, selon ma conscience,
 Ou comme, auprès des grands, on le voit usité ?
 Faut-il dire la vérité,
 Ou bien user de complaisance ?

AMPHITRION.

Non. Je ne te veux obliger
 Qu'à me rendre de tout un compte fort sincère.
 Sur l'ordre que tantôt je t'avois su prescrire....

S O S I E.

Je suis parti , les cieux d'un noir crêpe voilés ,
 Pestant fort contre vous dans ce fâcheux martyre ,
 Et maudissant vingt fois l'ordre dont vous parlez ,

A M P H I T R I O N.

Comment , coquin.

S O S I E.

Monsieur, vous n'avez rien qu'à dire ;
 Je mentirai , si vous voulez.

A M P H I T R I O N.

Voilà comme un Valet montre pour nous du zèle.

Amphitrion , Aët. 11, Sc. 1.

S O I N S.

CHACUN a ses soins dans le monde.

Médecin malgré lui , Aët. 1, Sc. v.

S O L E I L. *Son éloge.*

L A P R Ê T R E S S E.

Chantez, peuples , chantez en mille & mille lieux ,
 Du Dieu que nous servons les brillantes merveilles ;

Parcourez la terre & les cieux ;

Vous ne sauriez chanter rien de plus précieux ,

Rien de plus doux pour les oreilles.

PREMIER SACRIFICATEUR.

A ce Dieu plein de force , à ce Dieu plein d'appas,
Il n'est rien qui résiste.

SECOND SACRIFICATEUR,

Il n'est rien ici bas
Qui, par ses bienfaits, ne subsiste.

LA PRÊTRESSE.

Toute la terre est triste,
Quand on ne le voit pas.

Amans Magnifiques, Int. VI, Sc. 1.

S O L I T U D E.

LES beaux-Esprits aiment la solitude.

Critique de l'École des Femmes, Sc. 1.

== Quelquefois agréable aux Grands.

ÉRIPHILE, Princesse.

AH ! qu'aux personnes comme nous,
qui sommes toujours accablées de gens,
un peu de solitude est par fois agréable;
& qu'après mille impertinens entretiens,
il est doux de s'entretenir avec ses pensées!

Amans magnifiques, Act. I, Sc. VI.

SOLITUDE *effraye.*

LA solitude effraye une ame de vingt ans.

Misanthrope, Act. V, Sc. VII.

SOLLICITUDE.

PHILAMINTE, *Savante.*

AH ! sollicitude à mon oreille est rude,

Il put étrangement son ancienneté.

BÉLISE, *autre Savante.*

Il est vrai que le mot est bien collet monté.

Femmes Savantes, Act. II, Sc. VII.

SOMMEIL.

AH ! quelle fatigue de ne pas dormir
son faoul !

Princesse d'Élide, Prologue, Sc. I.

Le sommeil est nécessaire à l'homme.

Idem, Sc. II.



S O R T *glorieux.*

UN sort trop plein de gloire à nos yeux est fragile,
Et nous laisse aux soupçons une pente facile.

Don Garcie , Acte II , Sc. VI.

ON soupçonne aisément un sort tout plein de gloire,
Et l'on veut en jouir avant que de le croire.

Tartufe , Act. IV , Sc. V.

== *Au jeu.*

C'EST dans le jeu qu'on voit les plus grands coups du sort,

Les Fâcheux , Act. II , Sc. II.

S O T T E. *L'amour la rend savante.*

AGNÈS d'Arnolphe , parlant d'Horace.

VRAIEMENT il en fait donc là-dessus plus que vous ;
Car à se faire aimer, il n'a point eu de peine.

A R N O L P H E.

Voyez comme raisonne & répond la vilaine ?
Peste , une Précieuse en diroit-elle plus ?
Ah ! je l'ai mal connue , ou , ma foi , là-dessus ,
Une sotte en fait plus que le plus habile homme.

Ecole des Femmes , Act. V , Sc. IV.

S O T T I S E S.

LES sottises ne divertissent point.

Malade Imaginaire, Act. II, Sc. VI.

S O U C I S fâcheux.

Les biens, le savoir & la gloire,
N'ôtent point les soucis fâcheux;

Et ce n'est qu'à bien boire,
Que l'on peut être heureux.

Bourgeois Gentilhomme, Act. IV, Sc. I.

S O U M I S S I O N au sort.

CE vous seroit sans doute un indigne transport,
De vouloir dans vos maux lutter contre le sort;
Et, lorsque c'est en vain qu'on s'oppose à sa rage,
La soumission prompte est grandeur de courage.

Don Garcie, Act. V, Sc. III.

S O U P Ç O N S. (faux)

. . . . Aux faux soupçons la nature est sujette,
Et c'est souvent à mal que le bien s'interprète.

Tartufe, Act. V, Sc. III.



S O U P I R S *d'amour.*

QUE soupirer d'amour
Est une douce chose ,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose !

Pourceaugnac , A&. 1 , Sc. II.

S O U R D. *Il faut quelquefois le paroître.*

IL est bon , quelquefois , de ne point
faire semblant d'entendre les choses qu'on
n'entend que trop bien.

L'Amour Médecin , A&. 1 , Sc. V.

S O U R D S. *Les pires.*

ON dit bien vrai , qu'il n'y a point de
pires sourds que ceux qui ne veulent point
entendre.

Idem , A&. 1 , Sc. III.

S T U P I D E. *Son caractère.*

LE pauvre esprit de femme , & le sec entretien !
Lorsqu'elle me vient voir , je souffre le martyre ;
Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire ;

Et la stérilité de son expression
Fait mourir à tous coups la conversation.
Envain pour attaquer son stupide silence,
De tous les lieux communs vous prenez l'assistance;
Le beau temps, & la pluie, & le froid, & le chaud,
Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.
Cependant sa visite assez insupportable,
Traîne en une longueur encore épouvantable;
Et l'on demande l'heure, & l'on bâille vingt fois,
Qu'elle s'enneut autant qu'une pièce de bois.

Misanthrope, Act. II, Sc. v.

SUBORDINATION.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.

Il faut qu'il y ait de la subordination
dans les choses; & ce qui me met hors
de moi, c'est qu'un Gentilhomme de
ville de deux jours, ou de deux cens ans,
aura l'effronterie de dire qu'il est aussi bien
Gentilhomme que feu Monsieur d'Escar-
bagnas, qui demouroit à la campagne,
qui avoit meute de chiens courans, &
qui prenoit la qualité de Comte dans
tous les contrats qu'il passoit.

Comtesse d'Escarbagnas, Sc. xi.

S U J É T I O N.

LA où la chèvre est liée, il faut bien qu'elle y broute.

Médecin malgré lui, Act. III, Sc. III.

S U I C I D E.

MASCARILLE à *Lelie*, qui vouloit se tuer.

SAVOIS-JE pas qu'enfin ce n'étoit que grimace ;
Et quoique ces esprits jurent d'effectuer
Qu'on n'est point aujourd'hui si prompt à se tuer.

L'Etourdi, Act. II, Sc. VII.

ON ne s'avise plus de se tuer soi-même, & la mode en est passée il y a long-temps.

George Dandin, Act. III, Sc. VIII.

S U I V A N T E d'une *Précieuse*.

MOLIERE parlant à *Mademoiselle Hervé*,
Comédienne.

POUR vous, vous êtes la Soubrette de
la *Précieuse* qui se mêle de temps en
temps

temps dans la conversation, & attrape, comme elle peut, tous les termes de sa Maîtresse.

Impromptu de Versailles, Sc. 1.

S U R P R I S E S.

Il se faut garantir de toutes les surprises.

Ecole des Femmes, Act. IV, Sc. II.

S U R V E I L L A N S.

DON PÈDRE, *Jaloux, à sa Maîtresse.*

Je suis bien aise de vous voir toujours avec moi. Il n'est pas mal de s'assurer un peu contre les soins des surveillans.

Le Sicilien, Sc. VI.



T.

T A B A C. *Son éloge & ses effets.*

Quoique puisse dire Aristote, & toute la philosophie, il n'est rien d'égal au tabac; c'est la passion des honnêtes gens, & qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre. Non-seulement il réjouit & purge les cerveaux humains, mais encore il instruit les âmes à la vertu, & l'on apprend avec lui à devenir honnête-homme. Ne voyez-vous pas bien, dès qu'on en prend, de quelle manière obligeante on en use avec tout le monde, & comme on est ravi d'en donner à droite & à gauche, partout où l'on se trouve? On n'attend pas même que l'on en demande, & l'on court au-devant du souhait des gens; tant il est vrai que le tabac inspire des sentimens d'honneur & de vertu à tous ceux qui en prennent.

Festin de Pierre, Act. I, Sc. I.

*Voici la paraphrase de cette période par
Thomas Corneille.*

- « Quoiqu'en dise Aristote, & sa docte cabale,
 » Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale;
 » Et par les fainéans, pour fuir l'oïveté,
 » Jamais amusement ne fut mieux inventé.
 » Ne sauroit-on que dire, on prend la tabatière;
 » Soudain à gauche, à droite, en avant, en arrière,
 » Gens de toutes façons, connus ou non connus,
 » Pour y demander part, sont les très-bien venus.
 » Mais c'est peu qu'à donner, instruisant la jeunesse,
 » Le tabac l'accoutume à faire ainsi largesse.
 » C'est dans la médecine un remède nouveau;
 » Il purge, réjouit, conforte le cerveau,
 » De toute noïse humeur promptement le délivre;
 » Et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre.
 » O tabac! ô tabac! mes plus chères amours!

TABLE trop garnie de mets.

APPRENEZ que c'est un coupe-gorge
 qu'une table remplie de trop de viandes;
 que pour se bien montrer ami de ceux
 que l'on invite, il faut que la frugalité
 règne dans les repas qu'on donne; & que,

suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre , & non pas vivre pour manger.*

L'Avare, Act. III, Sc. v.

T E M P S, *remédie à tout.*

EN attrapant du temps , à tout on remédie.

Tartufe, Act. II, Sc. IV.

T E N D R E S S E, *sied bien.*

Soit amour , soit pitié ,

Il sied bien d'être tendre.

Amans magnifiques, Int. III, Sc. IV.

T E N D R E S S E S, *doivent être goûtées en toute honnêteté.*

A R N O L P H E,

Oui, c'est un grand plaisir que toutes ces tendresses,

Ces propos si gentils, & ces douces caresses;

Mais il faut le goûter en toute honnêteté,

Et, qu'en se mariant, le crime en soit ôté,

A G N È S.

N'est-ce plus un péché, lorsque l'on se marie ?

A R N O L P H E,

Non.

École des Femmes, Act. II, Sc. VI.

TENDRESSES des pères envers leurs
enfans.

QUE la tendresse d'un père est aisément
rappelée, & que les offenses d'un fils
s'évanouissent vite au moindre mot de
repentir !

Festin de Pierre, Act. v, Sc. 1.

Thomas Corneille a ainsi exprimé cette ma-
xime :

« Ah ! qu'aisément un fils trouve le cœur d'un père
» Prêt, au moindre remords , à calmer sa colère !
» Quelques soient les chagrins que par vous j'ai reçus,
» Vous vous en repentez , je ne m'en souviens plus ».

T Ê T O N S.

C'EST l'office du Médecin de voir les
têtons des Nourrices.

Médecin malgré lui, Act. II, Sc. v.



T H É A T R E.

ARGAN, *parlant de Molière.*

C'EST bien à lui à faire de se mêler de contrôler la Médecine; voilà un bon nigaud, un bon impertinent, de se moquer des consultations & des ordonnances, de s'attaquer au corps des Médecins, & d'aller mettre sur son théâtre des personnes vénérables comme ces Messieurs-là.

B É R A L D E.

Que voulez-vous qu'il y mette que les diverses professions des hommes? On y met bien tous les jours les Princes & les Rois, qui sont d'aussi bonne maison que les Médecins.

Malade imaginaire, Act. III, Sc. III.



T O R R E N T *fameux ; tout lui cède.*

QUAND la neige fondue enfle un torrent fameux ,

Contre l'effort soudain de ses flots écumeux ,

Il n'est rien d'assez solide ;

Digues , châteaux , villes & bois ,

Hommes & troupeaux à la fois ,

Tout cède au courant qui le guide.

Malade imaginaire , Prologue , Sc. iiii.

T R A G É D I E S. *Difficulté entre la
Tragédie & la Comédie.*

Vous croyez donc que tout l'esprit & toute la beauté sont dans les Poëmes sérieux , & que les Pièces comiques sont des niaiseries qui ne méritent aucune louange ?

Ce n'est mon sentiment , pour moi. La Tragédie , sans doute , est quelque chose de beau , quand elle est bien touchée ; mais la Comédie a ses charmes , & je tiens que l'une n'est pas moins difficile que l'autre. Assurément ; & quand , pour la difficulté , vous mettriez un peu

plus du côté de la Comédie, peut-être que vous ne vous abuseriez pas. Car, enfin, je trouve qu'il est bien plus aisé de se guider sur de grands sentimens, de braver en vers la Fortune, accuser les Destins, & dire des injures aux Dieux, que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes, & de rendre agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde. Lorsque vous peignez des Héros, vous faites ce que vous voulez. Ce sont des portraits à plaisir, où l'on ne cherche point de ressemblance, & vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor, & qui, souvent, laisse le vrai pour attraper le merveilleux. Mais lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature. On veut que ces portraits ressemblent; & vous n'avez rien fait, si vous n'y faites reconnoître les gens de votre siècle. En un mot, dans les Pièces sérieuses, il suffit, pour n'être point blâmé, de dire des choses qui soient de bon sens, & bien

écrites ; mais ce n'est pas assez dans les autres , il y faut plaisanter ; & c'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens.

Critique de l'École des Femmes , Sc. VI.

TRANQUILLITÉ en amour devient
ennuyeuse.

LA tranquillité en amour est un calme désagréable. Un bonheur tout uni nous devient ennuyeux ; il faut du haut & du bas dans la vie ; & les difficultés qui se mettent aux choses , éveillent les ardeurs , augmentent les plaisirs.

Fourberies de Scapin , Act. III , Sc. I.

T R A V A I L.

ON travail aujourd'hui d'un air miraculeux ;
Jamais , en toutes choses , on n'a vu si bien faire.

Tartufe , Act. III , Sc. III.



T R É P A S.

C'EST une étrange affaire, lorsque ;
pour être heureux, il faut souhaiter ou
attendre le trépas de quelqu'un ; & la
mort ne fuit pas tous les projets que nous
faisons.

L'Avare, Act. III, Sc. VIII.

TYRANNIE des Maris envers leurs
Femmes.

ANGÉLIQUE, femme de George-Dandin.

PARCE qu'un homme s'avise de nous
épouser, il faut d'abord que toutes choses
soient finies pour nous, & que nous rom-
pions tout commerce avec les vivans.
C'est une chose merveilleuse que cette
tyrannie de Messieurs les Maris, & je les
trouve bons, de vouloir qu'on soit morte
à tous les divertissemens, & qu'on ne
vive que pour eux.

George Dandin, Act. II, Sc. IV.



TYRANNIE des Pères.

IL ne faut pas se laisser mener comme un oison ; & , pourvu que l'honneur n'y soit pas offensé , on peut se libérer un peu de la tyrannie d'un père.

Amour Médecin , A&A. I , Sc. IV.



U.

U N I O N S.

IL faut, des deux parts, bien des qualités pour vivre heureusement ensemble ; & les deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits.

Bourgeois Gentilhomme, Act. III, Sc. XVIII.

U S U R E.

CLÉANTE à Harpagon, son père.

Qui est plus criminel, ou celui qui achète un argent dont il a besoin, ou bien celui (1) qui vole un argent dont il n'a que faire ?

Avare, Act. II, Sc. III.

(1) Il entend parler des Usuriers.

V.

VALET *complaisant.*

D'UN Censeur de plaisirs ai-je fort l'encolure ,
 Et Mascarille est-il ennemi de nature ?
 Vous savez le contraire , & qu'il est très-certain
 Qu'on ne peut m'accuser que d'être trop humain.

L'Étourdi, Act. I, Sc. II.

VALET, *est à craindre lorsqu'on le
 renvoie & qu'on le maltraite.*

MASCARILLE, *parlant de Lélie.*

. POUR une bagatelle ,
 Il me chaffe & me bat d'une façon cruelle.

L É A N D R E.

Ah ! vraiment , il a tort !

M A S C A R I L L E.

Mais, ou je ne pourrai ,
 Ou je jure bien fort que je m'en vengerai.
 Oui, je te ferai voir, batteur que Dieu confonde ,
 Que ce n'est pas pour rien qu'il faut rouer le monde ;
 Que je suis un Valet, mais fort homme d'honneur ,

Et qu'après m'avoir eu quatre ans pour Serviteur,
 Il ne me falloit pas payer en coups de gaules,
 Et me faire un affront si sensible aux épaules.
 Je te le dis encor, je saurai m'en venger;
 Une Esclave te plaît, tu voulois m'engager
 A la mettre en tes mains; & je veux faire en sorte
 Qu'un autre te l'enlève, ou le diable m'emporte.

L É A N D R E.

Écoute, Mascarille, & quitte ce transport;
 Tu m'as plu de tout temps, & je souhaitois fort
 Qu'un garçon comme toi, plein d'esprit & fidèle,
 A mon service un jour pût attacher son zèle.

M A S C A R I L L E.

Oui, Monsieur, d'autant mieux que le destin propice
 M'offre à me bien venger en vous rendant service;
 Et que dans mes efforts, pour vos contentemens,
 Je puis à mon brutal trouver des châtimens.

L'Écroudi, Act. II, Sc. IX.

V A L E T *fâcheux.*

Au diantre tout Valet qui vous est sur les bras,
 Qui fatigue son Maître, & ne sait que déplaire,
 A force de vouloir trancher du nécessaire.

Les Fâcheux, Act. I, Sc. I.

VALET fripon.

MASCARILLE est un fourbe , & fourbe fourbissime ,
 Sur qui ne peuvent rien la crainte & le remords ,
 Et qui , pour ses desseins , a d'étranges ressorts.

L'Etourdi , Act. II , Sc. V.

VALET. (*gloire d'un*)

BIEN heureux est le Valet qui peut avoir
 la gloire de mourir pour son Maître !

Festin de Pierre , Act. II , Sc. X.

Cette maxime est ainsi rendue par Thomas
 Corneille :

« N'est-on pas glorieux de mourir pour son Maître » !

== *Intrigant d'un Maître étourdi ,
 doit , pour son honneur , achever une
 entreprise qu'il a commencée.*

MASCARILLE , *Valet intrigant.*

TAISEZ-VOUS , ma bonté , cessez votre entretien ;
 Vous êtes une sottise , & je n'en ferai rien.

Oui , vous avez raison , mon courroux , je l'avoue.
 Belier tant de fois ce qu'un brouillon dénonce ,

C'est trop de patience ; & je dois en sortir ,
 Après de si beaux coups qu'il a su divertir.
 Mais aussi raisonnons un peu sans violence.
 Si je suis maintenant ma juste impatience ,
 On dira que je cède à la difficulté ;
 Que je me trouve à bout de ma subtilité :
 Et que deviendra lors cette publique estime ,
 Qui te vante partout pour un fourbe sublime ,
 Et que tu t'es acquise en tant d'occasions ,
 A ne t'être jamais vu court d'inventions ?
 L'honneur, ô Mascarille, est une belle chose !
 A tes nobles travaux ne fais aucune pause ;
 Et, quoiqu'un Maître ait fait pour te faire enrager ,
 Achève pour ta gloire, & non pour l'obliger.

L'Étourdi, Act. III, Sc. I.

VALET *malheureux.*

Non, je ne trouve point d'état plus malheureux,
 Que d'avoir un patron jeune & fort amoureux.

Dépit Amoureux, Act. I, Sc. IV.



*V A L E T S , n'ont de mérite qu'autant
qu'ils sont nécessaires.*

QUAND nous faisons besoin , nous autres misérables ,
Nous sommes les chéris & les incomparables ;
Et dans un autre temps , dès le moindre courroux ,
Nous sommes des coquins qu'il faut rouer de coups.

L'Écroudi , Act. 1 , Sc. 11.

== Leur sort chez les grands Seigneurs.

S O S I E.

SOSIE , à quelle servitude
Tes jours sont-ils assujétis !
Notre sort est beaucoup plus rude
Chez les Grands que chez les petits.
Ils veulent que , pour eux , tout soit dans la nature ,
Obligé de s'immoler.
Jour & nuit , grêle , vent , péril , chaleur , froidure ,
Dès qu'ils parlent il faut voler.
Vingt ans d'affidu service
N'en obtiennent rien pour nous ;
Le moindre petit caprice
Nous attire leur courroux.
Cependant , notre ame insensée
S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux ;

Et s'y veut contenter de la fausse pensée
 Qu'ont tous les autres gens, que nous sommes heureux.
 Vers la retraite, en vain, la raison nous appelle,
 En vain notre dépit quelquefois y consent ;
 Leur vue a sur notre zèle
 Un ascendant trop puissant,
 Et la moindre faveur d'un coup d'œil caressant,
 Nous rengage de plus belle.

Amphitryon, Act. 1, Sc. 1.

VANITÉ, *ne sied pas avec la piété.*

ORGON, *parlant de Tartufe.*

... TEL que l'on le voit, il est bien Gentilhomme,

DORINE.

Oui, c'est lui qui le dit ; & cette vanité
 Monsieur, ne sied pas bien avec la piété.
 Qui d'une sainte vie embrasse l'innocence,
 Ne doit point tant prôner son nom & sa naissance ;
 Et l'humble procédé de la dévotion,
 Souffre mal les éclats de cette ambition.

Tartufe, Act. 11, Sc. 11.



V A P E U R S.

C'EST un mal aujourd'hui qui attaque
beaucoup de gens.

Mariage forcé, Sc. IV.

V E N G E A N C E d'un ami.

ÉCOUTER d'un ami raisonner l'Adversaire,
Pour des hommes d'honneur n'est point un coup à faire.
Il ne faut écouter que la vengeance alors;
Et l'on doit commencer toujours, dans ses transports,
Par bailler, sans autre mystère,
De l'épée au travers du corps.

Amphitrion, Act. III, Sc. VIII.

== Lorsque l'occasion de la prendre se
présente, il en faut profiter.

C'EST hasarder votre vengeance, que
de la reculer, & l'occasion de la prendre
peut ne plus revenir. Le Ciel nous l'offre,
c'est à nous d'en profiter.

Festin de Pierre, Act. III, Sc. VI.

Sentiment contrairé.

Notre vengeance, pour être différée,
n'en sera pas moins éclatante ; au con-
traire, elle en tirera de l'avantage, &
cette occasion de l'avoir pu prendre, la
fera paroître plus juste aux yeux de tout
le monde.

Festin de Pierre, Act. III, Sc. vii.

V E N G E A N C E d'une Femme.

UNE femme a toujours dans les mains
de quoi se venger d'un mari.

Médecin malgré lui, Act. I, Sc. IV.

.. Ja lui ferois voir bientôt, après la fête,
Qu'une femme a toujours une vengeance prête.

Tartufe, Act. II, Sc. II.

V É R I T É, ne peut se cacher.

L'ESPOIR de l'intérêt m'a fait quelque infidelle,
Et voilà sur ma vie une tache éternelle.

Ma fourbe est découverte. Oh ! que la vérité

Se peut cacher long-temps avec difficulté !

Dépit amoureux, Act. III, Sc. III.

V E R S.

IL est permis d'être par fois assez fou
pour faire des vers , mais non pour vou-
loir qu'ils soient vus.

Comtesse d'Escarbagnas , Sc. I.

V E R T U.

. LA vertu n'est jamais sans envie ,
Et dans ce maudit siècle est toujours poursuivie.

L'Etourdi , Act. III , Sc. v.

LA vertu dans le monde est toujours poursuivie ;
Les envieux mourront , & non jamais l'envie.

Tartufe , Act. v , Sc. III.

== *Est le plus sûr gardien des femmes.*

LEUR sexe aime à jouir d'un peu de liberté ;
On le retient fort mal , par tant d'austérité ;
Et les soins défians , les verroux & les grilles ,
Ne font pas la vertu des femmes , ni des filles :
C'est l'honneur qui les doit tenir dans le devoir ,
Non la sévérité que nous leur faisons voir.
C'est une étrange chose , à vous parler sans feinte ,
Qu'une femme qui n'est sage que par contrainte ,

En vain sur tous les pas nous prétendons régner ,
 Je trouve que le cœur est ce qu'il faut gagner ,
 Et je ne tiendrois , moi , quelque soin qu'on se donne ,
 Mon honneur guères sûr aux mains d'une personne
 A qui , dans les desirs qui pourroient l'affaillir ,
 Il ne manqueroit rien qu'un moyen de faillir.

Ecole des Maris , Act. 1 , Sc. 11.

VERTU des Femmes.

Il n'est pas bon de vivre en sévère Censeur :
 On gagne les esprits par beaucoup de douceur ;
 Et les soins défilans , les verroux & les grilles ,
 Ne font pas la vertu des femmes , ni des filles.
 Nous les portons au mal par tant d'austérité ,
 Et leur sexe demande un peu de liberté.

Idem , Act. 111 , Sc. vi.

~~=====~~ *des Femmes , risquée quand on veut
 les marier à quelqu'un qu'elles haïssent.*

SACHEZ que d'une fille on risque la vertu ,
 Lorsque , dans son hymen , son goût est combattu ;
 Que le dessein d'y vivre en honnête personne ,
 Dépend des qualités du mari qu'on lui donne ;
 Et que ceux , dont partout on montre au doigt le front ,
 Font leurs femmes , souvent , ce qu'on voit qu'elles sont.
 Il est bien difficile en lui d'être fidèle

A de certains maris faits d'un certain modèle ;
Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait,
Est responsable au Ciel des fautes qu'elle fait.

Tartufe, Act. II, Sc. II.

VERTU des Femmes, doit être traitable.

ELMIRE, femme d'Orgon.

EST-CE qu'au simple aveu d'un amoureux transport,
Il faut que notre honneur se gendarme si fort ?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche,
Que le feu dans les yeux, & l'injure à la bouche ?
Pour moi, de tels propos je me ris simplement,
Et l'éclat là-dessus ne me plaît nullement.
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages,
Et ne suis point du tout de ces prudes sauvages,
Dont l'honneur est armé de griffes & de dents,
Et veut, au premier mot, dévisager les gens.
Me préserve le Ciel d'une telle sagesse !
Je veux une vertu qui ne soit point diablelle ;
Et crois que d'un refus, la discrète froideur
N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur.

Idem, Act. IV. Sc. III.

VERTUS, supportent l'injustice d'autrui.

Tout marche par cabale & par pur intérêt ;
Ce n'est plus que la ruse aujourd'hui qui l'emporte,

Et les hommes devoient être faits d'autre sorte.
 Mais est-ce une raison que leur peu d'équité,
 Pour vouloir se tirer de leur société ?
 Tous ces défauts humains nous donnent, dans la vie,
 Des moyens d'exercer notre philosophie.
 C'est le plus bel emploi que trouve la vertu ;
 Et si, de probité, tout étoit revêtu,
 Si tous les cœurs étoient francs, justes & dociles,
 La plupart des vertus nous seroient inutiles ;
 Puisqu'on en met l'usage à pouvoir, sans ennui,
 Supporter, dans nos droits, l'injustice d'autrui.

Misanthrope, A&. v, Sc. 1.

V I E.

. . DANS la vie, enfin, il faut se contenter.

Ecole des Femmes, A&. v, Sc. 11.

PROFITONS de la vie

Autant que nous pouvons.

Bourgeois Gentilhomme, A&. iv, Sc. 1.

== *Remplie de malheurs.*

AH ! l'étrange chose que la vie ; & que
 je puis bien dire, avec ce grand Philoso-
 phe de l'antiquité, que qui terre a, guerre
 a, & qu'un malheur ne vient jamais sans
 l'autre !

Amour Médecin, A&. 1, Sc. 1.

VIE.

V I E.

LA vie est mêlée de traverses; il est bon de s'y tenir sans cesse préparé.

Fourberies de Scapin, Act. II, Sc. VIII.

VIEILLARD *aisé à tromper.*

ANSELME.

Il me sied bien, ma foi, de porter tête grise,
Et d'être encore prompt à faire une sottise;
D'examiner si peu, sur un premier rapport

L'Etourdi, Act. II, Sc. V.

VIEILLARDS, *envieux des jeunes gens.*

Ma foi, j'en suis d'avis, que ces pénards chagrins
Nous viennent étourdir de leurs contes badins;
Et, vertueux par force, espèrent, par envie,
Oter aux jeunes gens les plaisirs de la vie.

Idem, Act. I, Sc. II.

V I N.

J*l* respecte le vin.

Amphitrion, Act. III, Sc. II.

Tome II.

Q

V I N.

QUAND on a passé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos Amours.

Bourgeois Gentilhomme, A&A. IV, Sc. 1.

===== Nouveau.

Le nouveau donne fort dans la tête,
Quand on veut le boire sans eau.

Amphitrion, A&A. III, Sc. II.

V I O L E N C E.

IL faut par fois se faire violence.

Impromptu de Versailles, Sc. III.

Nous vivons sous un règne, & sommes dans un temps,
Où, par la violence, on fait mal ses affaires.

Tartufe, A&A. V, Sc. II,

V I O L E N C E S.

LES violences, en ce pays-ci, ne sont
guère souffertes.

Fourberies de Scapin, A&A. II, Sc. IX,



V Œ U X.

Je fais que sur les vœux on n'a point de puissance.

Don Garcie, Act. IV, Sc. VIII.

Et Misantrope, Act. IV, Sc. III.

V O L , ne sauroit être trop puni.

IL n'y a point de supplice assez grand pour l'énormité de ce crime ; & , s'il demeure impuni , les choses les plus sacrées ne sont plus en sûreté.

L'Avare, Act. V, Sc. I.

V O L O N T É S.

Monsieur , les volontés sont libres

L'Etourdi, Act. III, Sc. II.

Et Mariage forcé, Sc. XIV.

== Des Dieux. Il faut y régler les nôtres.

Vous savez mieux que moi qu'aux volontés des Dieux,

Seigneur , il faut régler les nôtres ;

Et je ne puis vous dire , en nos tristes adieux ,

Q ij

Que ce que beaucoup mieux vous pouvez dire aux autres,

Ces Dieux sont Maîtres souverains

Des présens qu'ils daignent nous faire ;

Ils ne les laissent dans nos mains

Qu'autant de temps qu'il peut leur plaire ;

Lorsqu'ils viennent les retirer ,

On n'a nul droit de murmurer ,

Des graces que leur main ne veut plus nous étendre.

Psyché, Act. 11, Sc. 1.



Y.

YVRESSE (double) ; *ses charmes.*

UN petit doigt, Philis, pour commencer le tour ;
Ah! qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes!

Vous & le vin, vous vous prêtez des armes,
Et je sens pour tous deux redoubler mon amour ;
Entre lui, vous & moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits!
Et que l'on voit par lui votre bouche embellie!

Ah! l'un de l'autre ils me donnent envie,
Et de vous, & de lui je m'enyvre à longs traits.

Bourgeois Gentilhomme, Act. IV, Sc. 1.

YVROGNERIE d'un mari.

ANGÉLIQUE, *femme de George-Dandin.*

COMMENT! c'est toi? D'où viens-tu,
bon pendard? Est-il l'heure de revenir
chez toi, quand le jour est prêt de paroître;
& cette manière de vie est-elle celle que
doit suivre un honnête mari?

Q iij

C L A U D I N E.

Cela est-il beau, d'aller ivrogner toute la nuit, de laisser ainsi toute seule une pauvre jeune femme dans la maison?

George Dandin, Act. 111, Sc. 21.

Fin du second & dernier Volume.

11 FE 69

TABLE

D E S M A T I E R E S

Contenues dans le second Volume.

G.

G ALANS ,	page 3
Galant ,	4
Générosité ,	5
Gens de bien ,	ibid.
Gentilhomme ,	6
Gentilshommes ,	7
Gloire ,	8
Goguenard ,	9
Gourmand ,	10
Graces ,	11
Grandeur ,	ibid.
Grands ,	12
Grand Seigneur ,	13
Grands Seigneurs ,	14

<i>Grimaces ,</i>	page 14
<i>Guerre ,</i>	15
<i>Guérison ,</i>	ibid.

H.

H	
<i>HABILES gens ,</i>	16
<i>Habits d'un Courtisan ,</i>	ibid.
<i>Haine ,</i>	18
<i>Harangue médicale ,</i>	19
<i>Hardiesse ,</i>	20
<i>Hauts-de-chausses ,</i>	21
<i>Héritier ,</i>	ibid.
<i>Heure de manger ,</i>	22
<i>Hommages ,</i>	ibid.
<i>Homme ,</i>	23
<i>Hommes ,</i>	28
<i>Honneur ,</i>	33
<i>Honneurs ,</i>	36
<i>Honnêteté des Femmes ,</i>	ibid.
<i>Honte ,</i>	37
<i>Humanité ,</i>	38
<i>Humeur ,</i>	ibid.
<i>Hydropisie ,</i>	ibid.

DES MATIÈRES. 369

<i>Hypocrisie ,</i>	page 39
<i>Hypocrite ,</i>	45

I.

I M A G I N A T I O N ,	47
<i>Imitation ,</i>	48
<i>Impatience ,</i>	ibid.
<i>Impertinens ,</i>	ibid.
<i>Important ,</i>	49
<i>Imposteurs ,</i>	ibid.
<i>Imprimerie ,</i>	50
<i>Impromptu ,</i>	ibid.
<i>Imprudence ,</i>	ibid.
<i>Imprudent ,</i>	51
<i>Incivil ,</i>	ibid.
<i>Incivilité ,</i>	ibid.
<i>Inclination ,</i>	52
<i>Inclinations ,</i>	ibid.
<i>Incompatibilité ,</i>	55
<i>Inconstant ,</i>	ibid.
<i>Indifférens ,</i>	56
<i>Indifférent ,</i>	ibid.
<i>Indiscrétion ,</i>	57

<i>Indolence ,</i>	page 57
<i>Indulgence ,</i>	ibid.
<i>Infidélité ,</i>	58
<i>Ingrat ,</i>	59
<i>Injure ,</i>	60
<i>Innocence ,</i>	62
<i>Inquiétudes ,</i>	ibid.
<i>Insensibilité ,</i>	63
<i>Instruction ,</i>	ibid.
<i>Intelligence ,</i>	64
<i>Intentions ,</i>	ibid.
<i>Intriguans ,</i>	65
<i>Intriguant ,</i>	ibid.
<i>Intriguanse ,</i>	66
<i>Inventions du Diable ,</i>	67

J.

J ALOUSIE ,	69
<i>Jaloux ,</i>	74
<i>Jargon obscur ,</i>	82
<i>Jeûne ,</i>	84
<i>Jeunes gens ,</i>	ibid.
<i>Jeunesse ,</i>	87

DES MATIÈRES. 371

<i>Joie ,</i>	page 88
<i>Joueur ,</i>	ibid.
<i>Jours ,</i>	90
<i>Jugement ,</i>	ibid.
<i>Jurement ,</i>	ibid.
<i>Justice ,</i>	ibid.

L.

L ANGAGE ,	91
<i>Langues ,</i>	ibid.
<i>Laquais ,</i>	ibid.
<i>Lettre ,</i>	92
<i>Liberté ,</i>	ibid.
<i>Libertin ,</i>	93
<i>Libertins ,</i>	96
<i>Licence des Poëtes ,</i>	98
<i>Livres ,</i>	ibid.
<i>Logique ,</i>	100
<i>Louange. Honneur ,</i>	101
<i>Louanges ,</i>	ibid.
<i>Louis XIV ,</i>	102
<i>Lumière ,</i>	104

M.

M A D R I G A U X ,	page 105
<i>Maître ,</i>	ibid.
<i>Mal ,</i>	ibid.
<i>Malade imaginaire ,</i>	106
<i>Maladie ,</i>	ibid.
<i>Maladies ,</i>	107
<i>Malencontre ,</i>	108
<i>Malheur ,</i>	ibid.
<i>Malheurs ,</i>	ibid.
<i>Malice ,</i>	109
<i>Mari ,</i>	ibid.
<i>Mariage ,</i>	114
<i>Mariages ,</i>	128
<i>Maris ,</i>	129
<i>Marquis ,</i>	135
<i>Méchanceté ,</i>	139
<i>Médecin ,</i>	ibid.
<i>Médecine ,</i>	142
<i>Médecins ,</i>	149
<i>Médifance ,</i>	157
<i>Médifans ,</i>	158

DES MATIÈRES. 373

<i>Médisantes ,</i>	page 159
<i>Mélancolie hypocondriaque ,</i>	ibid.
<i>Mémoire ,</i>	166
<i>Menaces ,</i>	ibid.
<i>Mépris ,</i>	ibid.
<i>Mère ,</i>	167
<i>Mérite ,</i>	ibid.
<i>Métiers ,</i>	169
<i>Misanthrope ,</i>	ibid.
<i>Misérable ,</i>	184
<i>Miséricorde ,</i>	185
<i>Mystérieux ,</i>	ibid.
<i>Modération ,</i>	186
<i>Momens en amour ,</i>	ibid.
<i>Monde.</i>	187
<i>Morale ,</i>	188
<i>Mort ,</i>	189
<i>Muse ,</i>	191
<i>Muses ,</i>	192
<i>Musique ,</i>	ibid.

N.

N AISSANCE ,	193
<i>Nature ,</i>	196

<i>Naturel ,</i>	page 196
<i>Neptune ,</i>	197
<i>Noms ,</i>	199
<i>Nouvelle ,</i>	200
<i>Nouvéliftes ,</i>	ibid.
<i>Nuit ,</i>	ibid.

O.

O B É I S S A N C E ,	201
<i>Objet aimé ,</i>	203
<i>Objet odieux ,</i>	204
<i>Obstacles ,</i>	ibid.
<i>Occasion ,</i>	ibid.
<i>Offense ,</i>	205
<i>Officiers de Justice ,</i>	ibid.
<i>Officieux ,</i>	206
<i>Opinion ,</i>	ibid.
<i>Opium ,</i>	ibid.
<i>Or ,</i>	207
<i>Oreille ,</i>	ibid.
<i>Orgueil ,</i>	ibid.
<i>Orgueilleux ,</i>	208
<i>Ortographe ,</i>	ibid.

DES MATIÈRES. 379

Oubli ,	page 214
Ouvrage ,	ibid.
Ouvrages ,	215

P.

P AILLE rompue ,	216
Pantomimes ,	ibid.
Pardon ,	ibid.
Paris ,	217
Parleur ,	220
Parole ,	ibid.
Passions ,	222
Péché ,	ibid.
Pédant ,	223
Peintre ,	225
Peinture ,	ibid.
Pensée ,	237
Pensées ,	ibid.
Père ,	ibid.
Père , Beau-Père ,	240
Pères ,	241
Persevéance ,	244
Perte ,	ibid.

<i>Philosophie ,</i>	page 244
<i>Phisionómies ,</i>	246
<i>Physique ,</i>	ibid.
<i>Placet au Roi ,</i>	247
<i>Plaintes ,</i>	250
<i>Plaisants de Cour ,</i>	ibid.
<i>Plaisanteries ,</i>	251
<i>Plaisir ,</i>	ibid.
<i>Plaisirs ,</i>	252
<i>Poëme dramatique ,</i>	254
<i>Poëte ,</i>	ibid.
<i>Poëtes ,</i>	255
<i>Politique ,</i>	258
<i>Poltron ,</i>	260
<i>Polygamie ,</i>	261
<i>Portraits ,</i>	262
<i>Précieuse ,</i>	ibid.
<i>Précieux (air) ,</i>	263
<i>Prédicçons de l' Astrologie ,</i>	ibid.
<i>Présent ,</i>	264
<i>Princes ,</i>	ibid.
<i>Princesses ,</i>	ibid.
<i>Printemps ,</i>	ibid.
<i>Privilèges des Maris ,</i>	265

DES MATIÈRES. 377

<i>Procédures, Procès,</i>	page 265
<i>Protectrice,</i>	269
<i>Prude,</i>	270
<i>Prudence,</i>	273
<i>Prudes,</i>	ibid.

Q.

Q UALITÉ (<i>gens de</i>),	274
<i>Qualités,</i>	ibid.
<i>Question subtile,</i>	ibid.

R.

R ACCOMMODEMENS,	276
<i>Raison,</i>	ibid.
<i>Rang,</i>	277
<i>Recommandations,</i>	ibid.
<i>Recors,</i>	278
<i>Refus,</i>	ibid.
<i>Règles,</i>	ibid.
<i>Remords,</i>	ibid.
<i>Rendez-vous,</i>	279
<i>Réponse,</i>	ibid.
<i>Résignation,</i>	ibid.

378 TABLE

<i>Résolution,</i>	page 280
<i>Réussite,</i>	ibid.
<i>Révérence,</i>	ibid.
<i>Ridicule,</i>	281
<i>Ridicules,</i>	282
<i>Rien,</i>	ibid.
<i>Rigueur,</i>	ibid.
<i>Risque,</i>	283
<i>Rivaux,</i>	284
<i>Roi de Théâtre,</i>	ibid.
<i>Rois,</i>	285

S.

S <i>AGE,</i>	287
<i>Sagesse,</i>	288
<i>Satire,</i>	291
<i>Satires,</i>	293
<i>Satisfaction,</i>	294
<i>Savans,</i>	ibid.
<i>Savante,</i>	297
<i>Savantes,</i>	ibid.
<i>Scandale,</i>	298
<i>Science,</i>	ibid.

DES MATIÈRES. 379

<i>Sciences ,</i>	page 306
<i>Secret ,</i>	316
<i>Séparations ,</i>	317
<i>Serment ,</i>	ibid.
<i>Servante ,</i>	318
<i>Service ,</i>	324
<i>Services ,</i>	ibid.
<i>Sévérité ,</i>	325
<i>Sexe féminin ,</i>	ibid.
<i>Signe ,</i>	327
<i>Sincérité ,</i>	ibid.
<i>Soins ,</i>	329
<i>Soleil ,</i>	ibid.
<i>Solitude ,</i>	330
<i>Sollicitude ,</i>	331
<i>Sommeil ,</i>	ibid.
<i>Sort ,</i>	332
<i>Sorte ,</i>	ibid.
<i>Sottises ,</i>	333
<i>Soucis ,</i>	ibid.
<i>Soumission ,</i>	ibid.
<i>Soupçons ,</i>	ibid.
<i>Soupirs ,</i>	334
<i>Sourd ,</i>	ibid.

<i>Sourds ,</i>	page 334
<i>Stupide ,</i>	ibid.
<i>Subordination ,</i>	335
<i>Sujétion ,</i>	336
<i>Suicide ,</i>	ibid.
<i>Suivante ,</i>	ibid.
<i>Surprises ,</i>	337
<i>Surveillans ,</i>	ibid.

T.

T <i>ABAC ,</i>	338
<i>Table ,</i>	339
<i>Temps ,</i>	340
<i>Tendresse ,</i>	ibid.
<i>Tendresses ,</i>	ibid.
<i>Têtons ,</i>	341
<i>Théâtre ,</i>	342
<i>Torrent ,</i>	343
<i>Tragédies ,</i>	ibid.
<i>Tranquillité ,</i>	345
<i>Travail ,</i>	ibid.
<i>Trépas ,</i>	346
<i>Tyrannie ,</i>	ibid.

U.

U NIONS,	page 348
<i>Usure</i> ,	ibid.

V.

V ALET,	349
<i>Valets</i> ,	353
<i>Vanité</i> ,	354
<i>Vapeurs</i> ,	355
<i>Vengeance</i> ,	ibid.
<i>Vérité</i> ,	356
<i>Vers</i> ,	357
<i>Vertu</i> ,	ibid.
<i>Vertus</i> ,	359
<i>Vie</i> ,	360
<i>Vieillard</i> ,	361
<i>Vieillards</i> ,	ibid.
<i>Vin</i> ,	ibid.
<i>Violence</i> ,	362
<i>Violences</i> ,	ibid.
<i>Vœux</i> ,	363

382 TABLE DES MATIÈRES.

Vol,

page 363

Volontés,

ibid.

Y.

Y VRESSE,

365

Yvrognerie .

ibid.

Fin de la Table du second Volume.

11 FE 69

